LE DEVOIR

Lire le Québec

Gilles Vigneault

Entre Paris et la Minganie

GILLES VIGNEAULT EST L'INVITÉ D'HONNEUR DU 19E SALON DU LIVRE DE PARIS

Mars, toute une délégation d'écrivains québécois s'envole pour le Salon du livre de Paris, qui nous ouvre toutes grandes ses portes. Gilles Vigneault, si familier de la France, y est l'invité d'honneur. Aux jeunes auteurs désireux de percer là-bas, il dit: «Rêvez, parce que le mot "rêve" contient la possibilité de la réalité.»

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quand Gilles Vigneault vous parle de la France, Natashquan n'est jamais bien loin. A croire qu'il traîne un pont avec lui, reliant des points poétiques sur sa carte intérieure. Ses yeux bleus vont du Saint-Laurent à la Seine et la dimension temps s'en mêle. Dans son discours envolé valsent hier et aujourd'hui, son enfance, sa prochaine tournée en France, le livre de photos sur la Minganie dont il est en train d'écrire le texte et son propre avenir, que ce fils d'une mère centenaire voit très long.

Soixante-dix ans, quatre décennies de carrière derrière lui. Il n'a pas envie d'être statufié, Vigneault, juste de continuer à écrire, à chercher, à douter, à se promener sur la planète en conservant son monde avec lui comme une tortue d'eau salée.

On croit que l'auteur de *Gens de mon pays* est notre barde à nous; c'est oublier que la France l'a adopté aussi. Nous nous le partageons, en somme. Sa voix rauque résonne des deux côtés de l'Atlantique, et un peu plus là-bas qu'ici, parce qu'on est toujours plus grand hors de chez soi. Alors, quand est venu le temps de nommer un invité d'honneur pour le prochain Salon du livre de Paris, qui déroule le tapis rouge aux Québécois, le nom de Vigneault s'est imposé, comme une figure de proue au navire.

Il s'avoue d'ailleurs ravi de sa fonction d'ambassadeur dans ce Salon, flatté même, conscient d'avoir toujours été considéré davantage comme un chansonnier que comme un écrivain. Il trouve parfois bien lourd le statut de vedette, à ses yeux un peu surfait. *«Les affiches nous font une tête plus grosse que la réalité»*, précise le chantre avant d'ajouter: *«Des fois, je me demande si je vends mes livres parce que je chante ou parce qu'ils sont bons.»* Tout le monde a des doutes sur soi, même Gilles Vigneault. Qu'est-ce qu'un écrivain si ce grand homme des mots n'en revendique pas le titre?

Depuis le temps qu'il chante à Paris, un autre que lui serait devenu un peu parigot. Pas Vigneault. Il lui manque l'accent et l'arrogance. *«On est de son enfance comme d'un pays»*, lance-t-il en citant Saint-Exupéry. L'ombre de Natashquan passe.

Les premiers pas

N'empêche... Dès 1965, il faisait ses premiers pas parisiens à Bobino, et à l'Olympia dès 1969. Ses nombreuses tournées à travers la France, il les a fait démarrer en 1968, en première partie du spectacle de Reggiani. Un pied là-bas, un pied ici. Vigneault rêve encore du jour où il pourra faire du tourisme en France tant il y a toujours travaillé.

Le poète est le roi de la digression. Vous le lancez sur une piste, il y roule un moment, vous jette deux ou trois répliques en pâture puis s'envole ailleurs, du côté de Clinton, de Larry Flynt, du festival de la chanson de Petite-Vallée, en Gaspésie, qu'il trouve si chouette, et des jeunes qui s'expriment à son avis bien mieux qu'autrefois. Il rit de vos efforts dérisoires pour le ramener au thème du jour, adore naviguer entre les idées, les concepts, vous entraîne à sa suite sur la vague où vous guettez le reflux. Et Paris, là-dedans? *«Ah oui!»* Et nous voilà repartis. Nul n'est moins blasé que Gilles Vigneault sur une France qu'il connaît pourtant si bien. Quand, jeune chansonnier à la tête farcie de *«tam ti di lam»*, il a foulé le sol de Paris avec sa guitare et ses chansons, il sentait le besoin de retrouver là-bas les véritables sources du langage, y aspire d'ailleurs toujours. C'est en suivant le fleuve du français qu'il voyage, Vigneault, convaincu que celui qui se coupe de ses racines ne deviendra jamais quelqu'un ailleurs. *«Atteindre l'universel dans l'écriture, c'est être si profondément de son village qu'un pêcheur japonais puisse se retrouver dans un pêcheur de Natashquan»*, estime-t-il.

Écrivain francophone

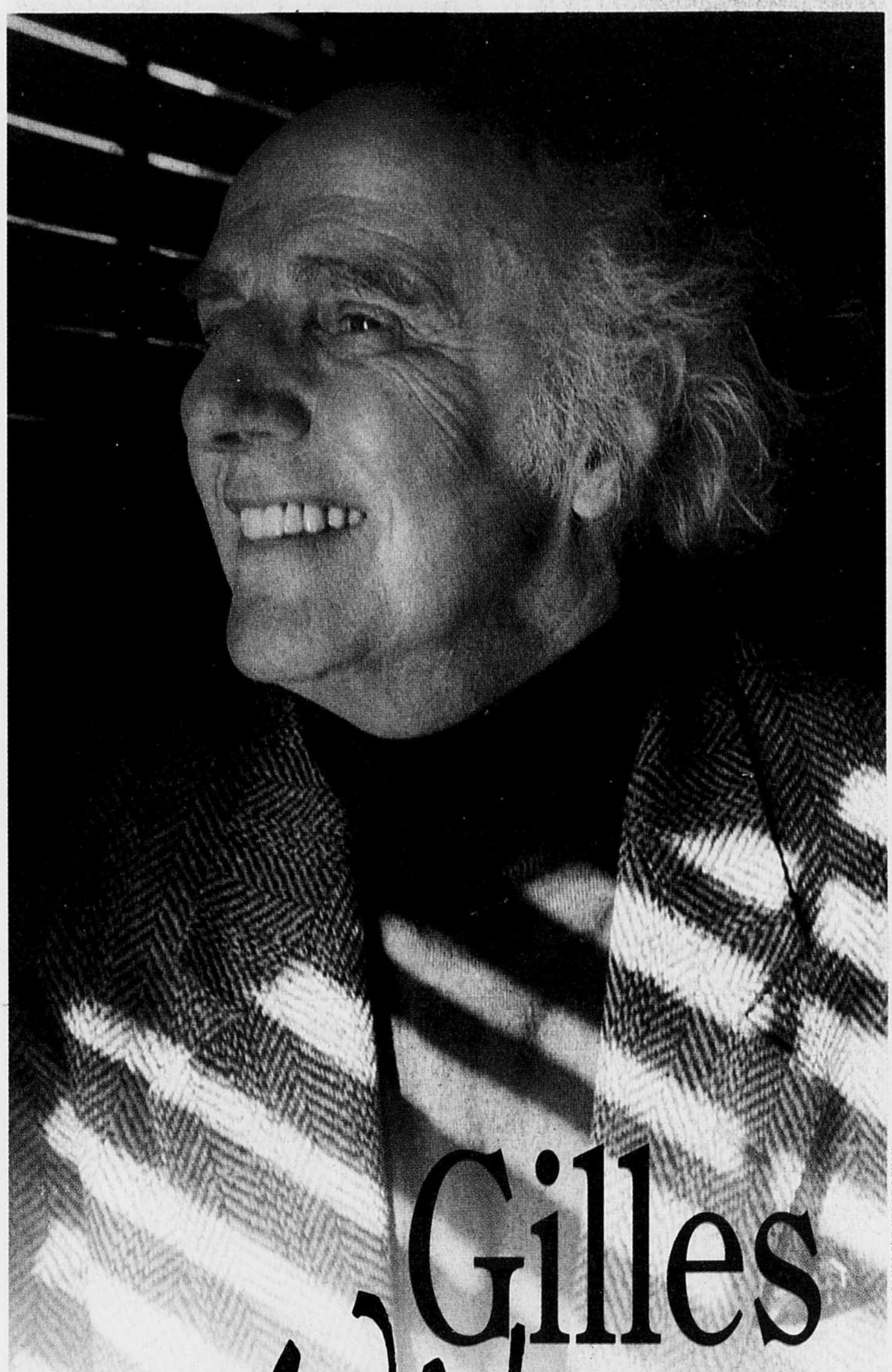
Percer à Paris. Rêve éternel de tout écrivain québécois. Là est le bassin immense des lecteurs francophones, là sont tant de pairs, le passé littéraire aussi. Il y croit, à l'impact de la présence québécoise au Salon du livre de Paris, Vigneault. *«Ça va apporter de la communication entre les différents écrivains francophones sur la Terre, et c'est toujours ça de pris»*, lance-t-il, confiant.

Une poignée de nos auteurs y parviendra pourtant, qu'importe? A tous, Gilles Vigneault recommande de garder la barre le plus haut possible, de ne pas remiser leurs rêves. *«Si on met la barre trop bas, on peut s'y enfarger, trébucher dessus. Tandis qu'en l'élevant un petit peu plus à chaque jour, on s'entraîne. C'est toujours dangereux de rester confiné dans une exigence limitée. Alors, à ceux qui rêvent de reconnaissance parisienne, je dis: rêvez, parce que le mot "rêve" lui-même contient la possibilité de la réalité.»*

Vigneault n'a pas de problème avec le fait que les artistes québécois en France soient servis par leur petit cachet d'exotisme. *«L'exotisme, ç'a du bon, et ça jouera longtemps. Dans tout Français, il y a quelqu'un qui regrette que son ancêtre ne soit pas parti d'Europe pour coloniser le Québec. D'une certaine façon, les écrivains français en province sont plus éloignés de Paris que les auteurs québécois. L'exotisme nous sert aussi.»*

Gilles Vigneault se définit comme un homme chanceux, chanceux d'avoir reçu sa formation de la nature dans un Natashquan qu'enfant, il ne savait pas apprécier à sa juste valeur. Chanceux aussi d'avoir fait ses humanités au séminaire de Rimouski en y potassant le latin, chanceux d'être un artiste reconnu en Europe. Et quand on lui demande la recette pour percer à Paris, il répond qu'il n'y en a pas, sauf une, pas nécessairement attrayante: beaucoup de travail, une exigence. Ajoutez la foi en soi pour être capable d'avoir foi en l'homme en général. *«Croire et croître. L'un aide l'autre à grandir.»*

Vigneault préfère trouver le verre de l'humanité à moitié plein qu'à moitié vide. Il se définit comme un optimiste, y voit une question de gènes, un legs de ses ancêtres, mais aussi une position philosophique qui ouvre sur la meilleure partie de l'être humain, celle à laquelle il ne cesse de s'adresser.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«L'invitation du Québec au Salon du livre va apporter de la communication entre les différents écrivains francophones sur la Terre, et c'est toujours ça de pris»

Ce printemps

LE QUÉBEC FLEURIT À PARIS

Le Printemps du Québec en France

16 mars au 21 juin 1999

Elle est emballante l'invitation qui nous est faite d'exposer à Paris notre imaginaire, notre poésie et nos idées, comme nous le propose le Salon du livre. Éditeurs, auteurs, libraires, tous les acteurs de la chaîne du livre d'ici y répondront avec la passion dont les Québécoises et les Québécois sont capables.

Le Salon du livre de Paris inaugurera le Printemps du Québec en France, moment fort pour la visibilité internationale de la culture québécoise. Fier d'être le premier État francophone invité dans ce cadre, le Québec s'inspirera de cette expérience sans précédent pour faire connaître et diffuser, à travers le monde, les trésors de sa culture.

Québec

Lire le Québec

L'écrivain québécois et son double

L'aventure collective des écrits individuels

Il y a des lieux de la parole et de l'écrit. Le Québec est l'un de ceux-là. *«Dans toute la Cité, nous sommes peut-être les seuls en cet instant à vibrer pour un texte d'une frayeur, d'un enthousiasme, d'un bonheur comparables à ceux qui faisaient trembler à Delphes la Pythie sur son trépied, lorsque, à travers elle, Apollon venait prononcer, mais sans l'élucider, un texte énigmatique.»*

Il y a de l'orgueil, de la démesure dans cette phrase de Jean Larose, mais elle formule avec justesse comment les mots, sous toutes leurs formes, font partie intégrante de ce coin d'Amérique. Et ce que les auteurs racontent, les Québécois y croient. Souvent sans lire. Et quand ils sont récipiendaires d'un prix, c'est tout le Québec qui le reçoit. (La fierté fut collective quand Gabrielle Roy, dans les années 40, Anne Hébert, dans les années 50, Marie-Claire Blais ou Réjean Ducharme, dans les années 60, ont été ailleurs, en France, honorés.)

Les textes

Lire ce double cahier consacré à la littérature québécoise convaincra du lien qui existe entre l'auteur et son lecteur. Indépendamment de la discipline ou du métier de celui ou celle qui signe. Seuls les tons varient. Universitaire, auteur, journaliste ou écrivain, tous entretiennent une relation étroite avec ce qu'ils recensent ou ceux et celles qu'ils rencontrent.

L'universitaire utilise les outils de recherche et son approche se veut historique, ou globalisante, mais toujours transparaît son intention avouée de participer activement à la conscience nationale: n'est-il pas souvent lui-même aussi penseur, auteur ou éditeur? L'auteur d'articles de revues a une relation d'intimité avec l'objet culturel: n'a-t-il pas tous les droits, celui qui lit et écrit pour la seule gloire de la littérature? Le journaliste voit dans sa rencontre avec l'auteur l'occasion de transmettre les motifs de son enthousiasme; comme si l'objectivité résidait dans la reconnaissance, nécessairement partagée, de la qualité intrinsèque du roman, de l'essai, du poème ou du texte théâtral. L'écrivain montre que la littérature est une parole en relais et que les textes des autres deviennent siens: l'identité n'est pas le fait de l'appartenance, fréquente, à la même maison mais plutôt dans la reconnaissance, malgré les projets individuels, d'une aventure collective et partagée.

Les textes de ces pages sont, indépendamment des styles, d'intention identique, comme si la langue utilisée, au delà des codes linguistiques, avait pour source la seule émotion, signifiée par l'enthousiasme dans le propos, et le besoin de justification, si le doute soudain surgit, du propos du texte originel. L'aventure de l'écriture devient ainsi partie d'un programme plus vaste où ce qui est en jeu n'est rien d'autre que la défense et l'illustration de la langue québécoise. Écrivains et auteurs participent de la même «renaissance» et tout est permis et utile: l'emprunt et la citation, l'ici et l'ailleurs, l'Amérique et l'Europe, l'Indien et le Noir, le microcosme et les grands espaces.

Dépassant son projet littéraire, l'écriture québécoise est perçue, et souvent produite, dans un projet aux ramifications politiques, sociales et culturelles. Écrire au Québec signifie définir la société, l'espace social de l'écrivain et de son sujet — ce qui explique que longtemps la langue d'expression ne pouvait être que française ou québécoise —; parler de l'écrit québécois entraîne le recours à un discours de proximité — où le «je» et le «nous» se confondent, toute distance quasi abolie, le lecteur, l'auteur et le «critique» visant le même objectif; lire ce que le Québec littéraire produit permet finalement de lire le Québec.

Un portrait

Peut-il y avoir une distance, dans un tel contexte, quand la littérature est l'objet de l'enjeu? Qu'en est-il de l'objectivité du regard si, en quelques pages, est tracé un portrait de la littérature québécoise?

Il est connu que toute lecture dépend d'un temps, ici, d'un moment — où le Québec obtient du Salon du livre de Paris le statut de pays hôte —, et qu'alors les modes et les coups de cœur interviennent dans l'établissement des sélections.

Pour qui connaît la littérature québécoise, des noms surgiront à la mémoire, soulignés par leur absence dans les pages qui suivent. Une année plus tôt, une année plus tard, ayant participé ou participant à la rédaction de ce journal, un roman ou un texte plus loin, d'une maison d'édition plutôt qu'une autre, ils auraient pu se retrouver parmi les auteurs retenus. Il faut toutefois savoir que les absents ici n'ont aucun tort.

Ce cahier veut dresser de la littérature québécoise une image dynamique où seraient reflétées à la fois sa pluralité, sa continuité et sa diversité. Il y eut un préalable établi par les organisateurs du Salon quand les salles d'exposition furent nommées en hommage à des écrivains québécois décédés: il apparut alors nécessaire de mentionner leurs œuvres, toutes majeures, pour informer un public français et les rappeler au lecteur québécois. Et de ces noms, reprenant le passé de l'auteur ou revenant sur ses écrits, une organisation thématique a été établie: elle a influé sur l'établissement de la liste finale des auteurs. Quant aux différents collaborateurs de ce cahier, ils ont été choisis selon leurs compétences, leurs disponibilités et leurs liens, divers, entretenus avec l'objet littéraire.

Un souci constant a prédominé durant toute la préparation et la production de ce cahier spécial: initier et donner le goût de la littérature d'ici. Car *Le Devoir* est, et depuis longtemps, un intervenant dans la vie culturelle québécoise.

Normand Thériault

***Normand Thériault est le directeur de la section culturelle au journal* Le Devoir.**

LIRE LE QUÉBEC

CE CAHIER SPÉCIAL EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Direction du cahier NORMAND THÉRIAULT
Coordination NORMAND THÉRIAULT ET GUYLAINE MASSOUTRE
Direction artistique CHRISTIAN TIFFET
Collaboration STÉPHANE BAILLARGEON, FRANCINE BORDELEAU, BLANDINE CAMPION, RÉMY CHAREST, ROBERT CHARTRAND, MARIE-ANDRÉE CHOUINARD, JEAN-PIERRE DENIS, GISÈLE DESROCHES, RAYMOND DEVOS, GLORIA ESCOMEL, MICHEL GARNEAU, LISE GAUVIN, JEAN-CLÉO GODIN, HERVÉ GUAY, NANCY HUSTON, MARC LABERGE, MICHEL LACOMBE, ROBERT LALONDE, SIMON LANGLOIS, ALEXANDRE LAZARIDÈS, STÉPHANE LÉPINE, SOLANGE LÉVESQUE, GILLES MARCOTTE, GUYLAINE MASSOUTRE, ROBERT MELANÇON, FRANÇOIS NORMAND, JACQUES PELLETIER, LORRAINE PINTAL, JEAN PROVENCHER, FRANÇOIS RICARD, CHRISTIAN RIOUX, ROBERT SALETTI, CHANTAL SAVOIE, ODILE TREMBLAY, YOLANDE VILLEMAIRE
Révision MICHÈLE MALENFANT ET MARTIN DUCLOS
Maquette MICHELINE TURGEON
Mise en pages PAUL BENNETT, YVES D'AVIGNON ET MARIE-PAULE VILLENEUVE
Publicité JACQUELINE AVRIL, DANIEL BARBEAU, GHISLAINE CÔTÉ, MARLÈNE CÔTÉ, CHRISTIANE LEGAULT ET CLAIRE PAQUET

Merci à l'Association nationale des éditeurs du livre, à Blandine Campion, à Marie-Andrée Chouinard et à Robert Chartrand

LE DEVOIR

Rédacteur en chef: BERNARD DESCÔTEAUX

2050, rue de Bleury, 9e étage
Montréal (Québec) H3A 3M9
Tél.: (514) 985-3333
Courrier électronique: redaction@ledevoir.com

Au service de la littérature et des idées

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Maison de littérature générale établie à Montréal, le Boréal fait paraître chaque année **soixante-dix titres** et compte un catalogue de près de **mille titres**. Appréciés par les **lecteurs** et couronnés par de **nombreux prix et distinctions**, les auteurs du Boréal proviennent du Canada anglais ou de l'étranger, mais surtout du Québec. La maison offre ainsi au lectorat francophone un **riche panorama** de cette littérature d'Amérique du Nord qui s'écrit en français.

LES ÉDITIONS DU BORÉAL
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2 Canada
Téléphone (514) 287-7401
Télécopieur (514) 287-7664
Courrier électronique : boreal@editionsboreal.qc.ca
N'hésitez pas à consulter notre site internet pour en savoir plus long sur la maison, sur les nouveautés et sur les activités de nos auteurs.
http://www.editionsboreal.qc.ca

DIFFUSION AU CANADA
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2 Canada
Téléphone (514) 336-3941
Télécopieur (514) 331-3916

DIFFUSION ET DISTRIBUTION EN EUROPE
Les Éditions du Seuil
Service des commandes
B. P. n° 29
Ballainvilliers
91162 Longjumeau Cedex
Téléphone / Répondeur (01) 69.10.89.09
Télécopieur (01) 64.48.49.63

Boréal
Qui m'aime me lise.

Venez nous rencontrer au Salon du livre de Paris • Stand Boréal R61

Lire le Québec

Espace d'ouverture

S'alimenter à toutes les sources

Il y eut choc, pour le lecteur de *La Petite Poule d'eau*, d'apprendre que celle qui avait si bien décrit le Montréal de *Bonheur d'occasion* pouvait raconter une enfance manitobaine. Avec les années, Gabrielle Roy allait faire sien le territoire québécois, et les Québécois allaient faire leur cette auteure venue d'un autre lieu alors si proche, le Canada français.

Si, au tournant des années 50, tout était à faire — le lieu et la littérature —, au fil du temps le débat art-culture-littérature prit place — et se déroule toujours — sans affrontement sur la place publique. La littérature québécoise se construit dans un espace d'ouverture où sont inclus les livres qui parlent du lieu — le *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon a toujours fait partie intégrante du patrimoine — et les auteurs qui habitent le territoire. Pays jeune ou signe d'ouverture, toujours est-il que l'exclusion semble être la seule valeur qui soit à exclure.

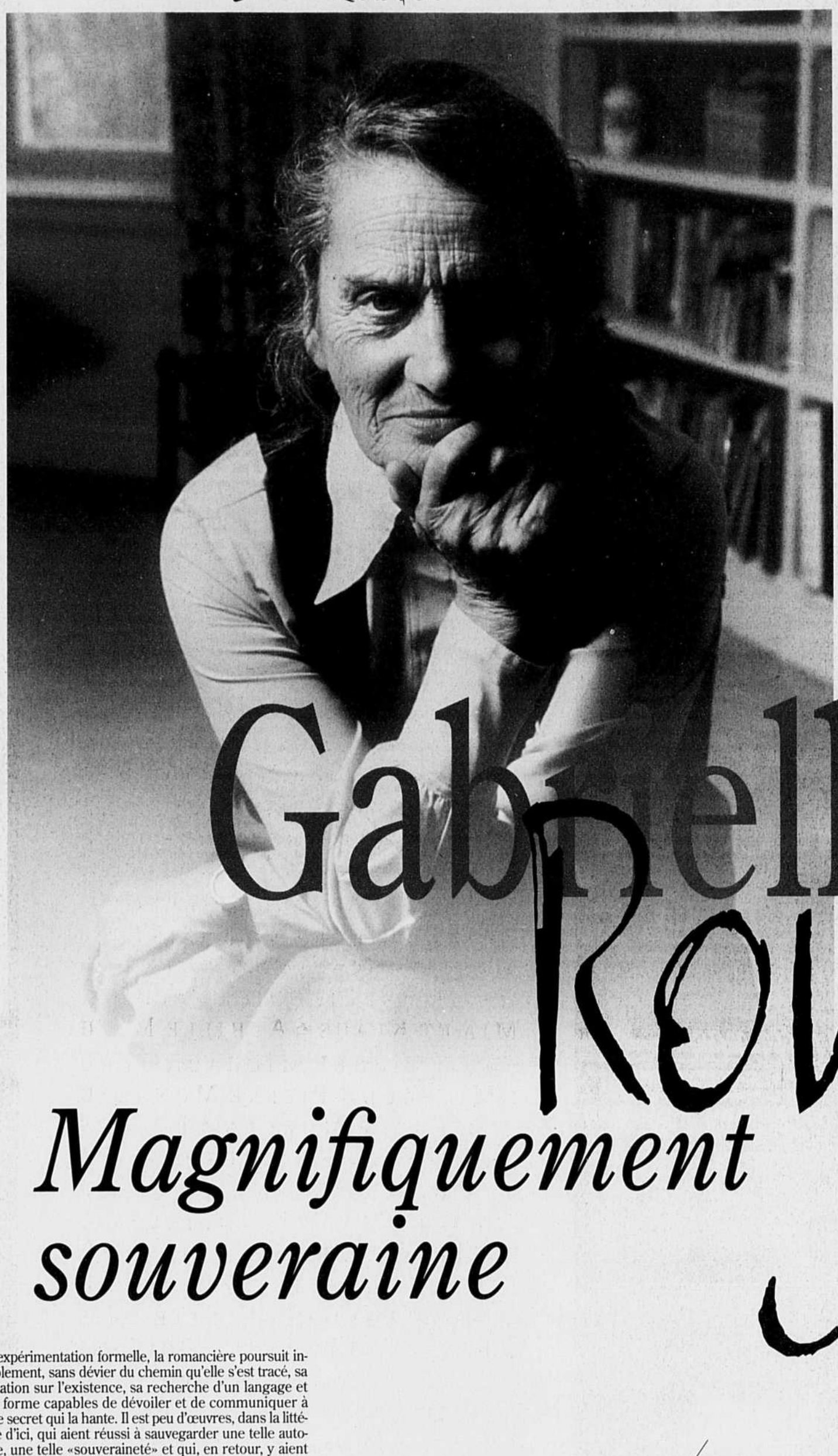
Quand Dany Laferrière, comme Émile Ollivier, voulut raconter Haïti ou Ying Chen écrire «sa» place Tiananmen, cela devint de la littérature québécoise, éditeurs et critiques s'entendant sur l'appartenance, comme s'il ne pouvait être question d'appropriation. L'édition québécoise ne craint d'ailleurs pas d'inscrire dans ses catalogues des manuscrits dont la langue d'écriture n'est pas le français (le texte original des romans de Patino est en espagnol) ou dont l'histoire et son auteur sont d'origines outre-frontières (Kokis nous amène au Brésil, son pays d'enfance).

Dans le climat politique où vit le Québec, fait de référendums, de discours sur le nationalisme, de la définition d'une société distincte qui serait ethnique ou civique, il y avait, récemment encore, un espace flou dont faisaient les frais les auteurs anglophones. Pourtant, le Montréal de Mavis Gallant, plus près du «Golden Square Mile» que du Saint-Henri de Roy, est québécois. Quant à l'auteur Trevor Ferguson, il est définitivement lui aussi montréalais.

La littérature québécoise est une jeune littérature et l'explication de son ouverture ne semble point être dans la seule volonté de se constituer rapidement un corpus. D'ailleurs, s'il est une espérance, c'est que rapidement se fassent connaître des textes de création provenant des nations autochtones du territoire, les romans d'Assiniwi étant de rares témoins de ces civilisations.

Littérature d'ouverture, auteurs d'origines diverses, histoires locales et chroniques d'ailleurs, autant de façons de définir un univers littéraire où le lieu de naissance, le propos, la langue ne sont que des référents et non des conditions préalables. Le Québec sait que ses premiers auteurs venaient d'outre-mer, de France plus précisément...

Normand Thériault



Gabrielle Roy

Magnifiquement souveraine

FRANÇOIS RICARD

Tout en étant considérée comme «classique», c'est-à-dire comme l'un des monuments du passé littéraire national, son œuvre reste en même temps l'une des plus actuelles et des plus vivantes auprès des lecteurs. Fait plutôt exceptionnel, Gabrielle Roy n'a pas eu à traverser ce «purgatoire» d'oubli plus ou moins prolongé qui suit ordinairement la disparition des écrivains. Depuis l'année de sa mort, tous ses livres, sans exception, ont continué d'être réimprimés régulièrement et restent présents dans les librairies comme s'il s'agissait de nouveautés qui viennent juste de paraître.

Aujourd'hui comme il y a vingt, trente ou quarante ans, le public de Gabrielle Roy ne se limite ni à celui de la littérature «commerciale» de grande diffusion ni au milieu plus restreint des écrivains et des spécialistes, ces deux «sphères» de la vie littéraire ordinairement séparées, sinon ennemies. Tout en jouissant auprès du grand public «populaire» d'une faveur, voire d'un attachement qui ne se dément pas au long des années, comme en font foi les tirages, son œuvre est également de celles qui suscitent, dans les cercles de la critique savante, ici comme à l'étranger, la plus grande quantité de thèses, d'analyses et de «recherches» de toutes sortes.

De même, l'œuvre de Gabrielle Roy a ceci de particulier que c'est peut-être la seule que l'on puisse dire authentiquement «canadienne», au sens fédéral du terme, dans la mesure où, entièrement traduite en anglais, elle est lue également dans les deux communautés linguistiques et occupe une place majeure dans les deux traditions, les deux institutions, les deux marchés distincts qui constituent, qu'on le veuille ou non, le Canada littéraire d'aujourd'hui.

Cette singularité tient sans doute à plusieurs facteurs, au premier rang desquels il faut situer l'ampleur, la diversité, la richesse à la fois thématique et formelle de cette œuvre, toutes qualités qui la distinguent fortement, il faut bien l'admettre, de la plupart de celles des auteurs québécois et canadiens de la même génération. Après *Bonheur d'occasion*, qui l'a imposée dès le début comme une romancière de tout premier plan et a marqué un tournant décisif dans l'histoire de la littérature québécoise moderne, Gabrielle Roy, loin de demeurer l'«auteur d'un seul livre», a donné une douzaine d'autres ouvrages, tous aussi beaux, tous aussi fortement pensés et écrits, qui présentent entre eux assez de différences et de continuité pour former véritablement ce qu'on appelle une œuvre, c'est-à-dire un univers à part, reconnaissable entre tous, un territoire vaste et varié, complet, cohérent et proprement inépuisable.

Or cet univers, on ne peut en expliquer la genèse, l'évolution ou la signification par le contexte où il s'est formé. Contrairement à bien d'autres œuvres de la littérature québécoise tout entières déterminées par les courants littéraires ou idéologiques plus ou moins passagers dans lesquels elles s'enracinent, celle de Gabrielle Roy semble ne tenir son impulsion et ses orientations que d'elle-même, n'obéir à aucune autre loi que celles de sa propre inspiration et de son propre accomplissement. Déjà, *Bonheur d'occasion* était, en son temps, un livre inattendu, quasi miraculeux, que rien dans la littérature québécoise des décennies précédentes ne permettait de prévoir. Et il en ira de même pour chacun des livres suivants de Gabrielle Roy, qui semblent toujours, par rapport au mouvement, aux attentes et aux «canons» littéraires de leur époque, soit en retard, soit en avance, c'est-à-dire proprement inclassables, comme s'ils relevaient d'un monde à part, d'une logique autre, unique, n'ayant que peu à voir avec les circonstances immédiates et l'esprit du jour. Dans les années 60 et 70, par exemple, lorsque la littérature québécoise est à l'engagement politique, à la contestation sociale et à l'expérimentation formelle, la romancière poursuit inlassablement, sans dévier du chemin qu'elle s'est tracé, sa méditation sur l'existence, sa recherche d'un langage et d'une forme capables de dévoiler et de communiquer à tous le secret qui la hante. Il est peu d'œuvres, dans la littérature d'ici, qui aient réussi à sauvegarder une telle autonomie, une telle «souveraineté» et qui, en retour, y aient gagné une telle pérennité.

Magnifiquement souverain, cet univers est en même temps d'une étendue et d'une diversité incomparables. S'y rejoignent, à côté de la Gabrielle Roy des grands romans d'observation (*Bonheur d'occasion*, 1945; *Alexandre Chenevert*, 1954; *La Rivière sans repos*, 1970), celle des «chroniques» plus intimes, inspirées de sa jeunesse manitobaine (*Rue Deschambault*, 1955; *La Route d'Altamont*, 1966; *Ces enfants de ma vie*, 1977). À côté de la Gabrielle Roy des espaces infinis de l'Ouest (*La Petite Poule d'eau*, 1950; *La Montagne secrète*, 1961; *Un jardin au bout du monde*, 1975), celle de la nature familière de Charlevoix (*Cet été qui chantait*, 1972). À côté de l'essayiste (*Fragiles lumières de la terre*, 1978), la conteuse (*Contes pour enfants*, 1998) et l'épistolière (*Ma chère petite sœur*, 1988). Et partout, dans chaque livre, dans chaque histoire, dans chaque mot qui forme cet univers, il y a cette femme, cette artiste en quête du sens le plus proche et le plus lointain, que nul ne peut jamais saisir mais dont nul ne peut se détourner, car c'est le sens même de son art auquel elle a tout donné et, à travers l'art, celui de sa vie, de nos vies, c'est-à-dire de notre souffrance inguérissable et de notre espoir sans fin.

Un sens qui se montre et se cache non seulement à travers les personnages, les histoires et les paysages issus de l'imagination de la romancière, mais aussi, et peut-être avec plus d'insistance encore, dans sa propre existence et son propre visage. Aussi est-ce par le récit d'elle-même, par la transformation de son existence en matière de roman, que Gabrielle Roy achèvera son parcours d'écrivain, en donnant *La Détresse et l'Enchantement* (1984) et *Le temps qui m'a manqué* (1997), la plus grande autobiographie littéraire jamais écrite et publiée au Québec.

Gabrielle Roy, née en 1909 à Saint-Boniface (Manitoba), décédée en 1983 à Montréal, a reçu d'abord le prix Femina pour Bonheur d'occasion, *en 1947, et deux fois le prix du Gouverneur général pour l'ensemble de son œuvre. Elle a publié notamment aux Éditions Beauchemin* Alexandre Chenevert *(1954),* Rue Deschambault *(1955),* La Montagne secrète *(1961),* La Rivière sans repos *(1970),* Un jardin au bout du monde *(1975), puis aux Éditions HMH* La Route d'Altamont *(1966), enfin aux Éditions du Boréal* La Détresse et l'Enchantement *(1984),* Fragiles lumières de la terre *(1996),* Le temps qui m'a manqué *(1997),* Contes pour enfants *(1998).*

François Ricard est professeur et essayiste. Il a notamment publié au Boréal* La Littérature contre elle-même *(1985) et* Gabrielle Roy, une vie *(1996).

Tout cet itinéraire pour m'habituer à la mort, toutes ces images pour l'apprivoiser. Les autres? Ont-ils existé ou est-ce que ce ne fut que du langage, des impressions lumineuses dans mon cerveau fatigué? Le facteur ne m'apporte jamais leurs lettres, mais je le guette toujours. Est-ce que j'ai oublié de leur envoyer mon adresse depuis toutes ces années? Ils sont peut-être en train de dormir. Il ne reste que leurs images déformées dans les miroirs de ma mémoire, leurs surfaces glissantes et un écho de ce qui fut. Je me rends compte que c'est ma propre image que je regarde, sous toutes ces métamorphoses. Elles forment un tissu du souvenir que j'appelle identité. La vie n'est d'ailleurs qu'une succession de morts, de moments qui se figent en forme de cicatrices. C'est moi-même que je cherchais à travers tout ces moments du passé, pour savoir qui je suis, d'où je viens. Maintenant je sais: je viens de loin, de nulle part. Je ne suis rien d'autre que le contenant d'un contenu de souvenirs, la forme qu'ils prennent en s'agençant en récit. Sans eux, je suis vide et sans volume.

Sergio Kokis, *Le Pavillon des miroirs*

FRANÇOIS BARCELO

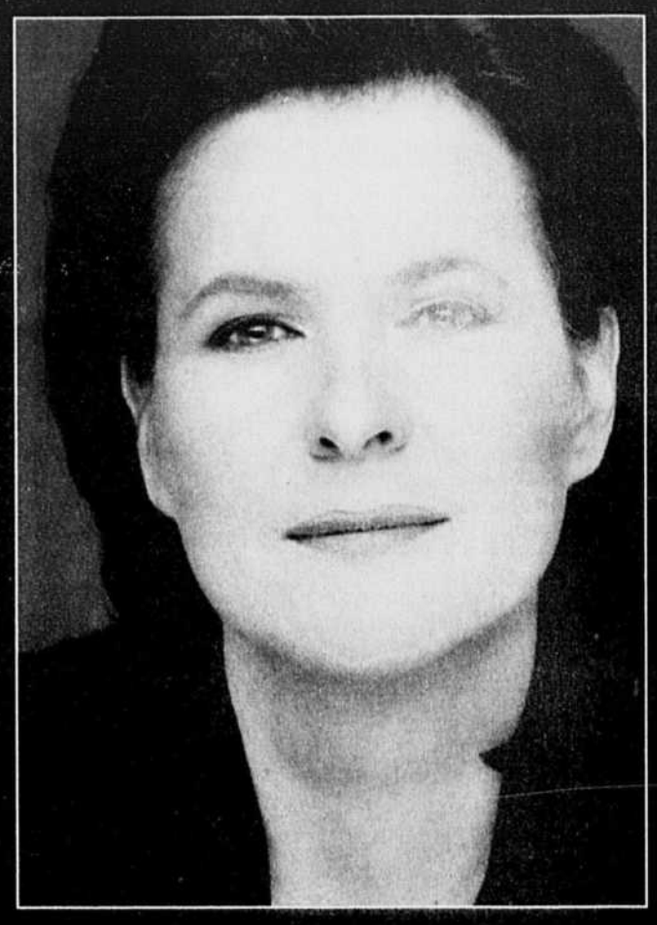
auteur de

Cadavres

« Avec Barcelo, on s'amuse dans les choses graves, qui ne sont jamais là où on le croit. »

Jean-Rock Boivin *Le Devoir*

MICHEL ARSENEAULT ✍ FRANÇOIS BARCELO ✍ PIERRE BÉLAND ✍ JACQUES BENOIT ✍ JANETTE BERTRAND ✍ ADRIEN BIGRAS ✍ JACQUES BISSONNETTE ✍ HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER ✍ ANDRÉ BOLDUC ✍ ANDRÉE BOUCHER ✍ PAN BOUYOUCAS ✍ LÉO BOYER ✍ ANDRÉ BOYER ✍ CLAUDE BRIÈRE ✍ PIERRE CARON ✍ JEAN-MARC CARPENTIER ✍ COLETTE CHABOT ✍ MARIE-ANDRÉE CHAMPAGNE ✍ SOLANGE CHAPUT-ROLLAND ✍ FRANÇOIS CHARTIER ✍ LUC CHARTRAND ✍ MONIQUE CHEVRIER ✍ JOE CLARK ✍ MARCELYNE CLAUDAIS ✍ MICHEL CORMIER ✍ ARLETTE COUSTURE ✍ ANDRÉ CROTEAU ✍ MARC DAUPHIN ✍ MONIQUE DE GRAMONT ✍ LORRAINE DESJARLAIS ✍ FRANCINE DESLONGCHAMPS ✍ MARCEL DUBÉ ✍ BENOIT DUTRIZAC ✍ THÉRÈSE DUVAL ✍ RAYMONDE GAUTHIER ✍ MICHEL GENDRON ✍ GEORGES-HÉBERT GERMAIN ✍ PAULINE GILL ✍ GILLES GOUGEON ✍ AGOP HACIKYAN ✍ CLARENCE HOGUE ✍ ROGER LACASSE ✍ CHANTAL LACROIX ✍ DANIEL LAROUCHE ✍ LOUISE LATRAVERSE ✍ ANDRÉE LE BEL ✍ MARIE-JOSÉE LONGCHAMPS ✍ RUTH MAJOR-LAPIERRE ✍ CLAUDE MARCEAU ✍ CHRISTINE MARTIN ✍ MAUREEN McTEER ✍ GHISLAINE MEUNIER-TARDIF ✍ MIA ET KLAUS ✍ ACHILLE MICHAUD ✍ MICHEL MICHAUD ✍ PAUL MICHAUD ✍ PIERRE MONGEAU ✍ MICHÈLE MORGAN ✍ FLORENCE NICOLE ✍ LUC NOPPEN ✍ PAUL OHL ✍ JEAN O'NEIL ✍ DANIELLE OUELLET ✍ FRANCINE OUELLETTE ✍ ALPHONSE PÂQUET ✍ CLAUDE PAQUETTE ✍ FERNAND PATRY ✍ CLAUDE PAULETTE ✍ LISE PAYETTE ✍ JOHANNE POULIN-GAGNON ✍ ROBERT PRÉVOST ✍ ALICE QUINTON ✍ BERNADETTE RENAUD ✍ JEAN-CLAUDE ROBERT ✍ MICHEL-PIERRE SARRAZIN ✍ MICHELLE SARRAZIN ✍ FERNAND SEGUIN ✍ LOUISE SIMARD ✍ GUY SIMONEAU ✍ JEAN-YVES SOUCY ✍ LOUIS-MARTIN TARD ✍ LISE THOUIN ✍ JACQUES TREMBLAY ✍ MICHEL TREMBLAY ✍ BRUCE TRIGGER ✍ PATRICIA TULASNE ✍ PIERRE TURGEON ✍ PAULINE VINCENT ✍ JEAN-PIERRE WILHELMY



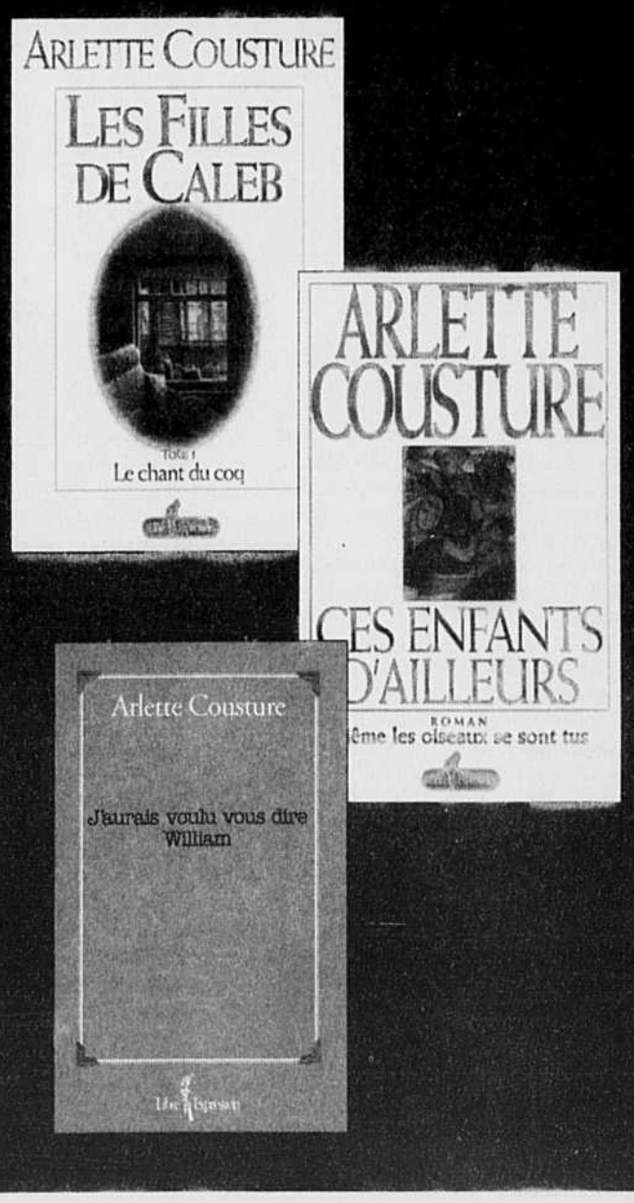
ARLETTE COUSTURE

auteur

d'Émilie

« Arlette Cousture sait magnifiquement raconter des histoires passionnelles, mais elle y ajoute le goût des grands espaces, des décors somptueux, des êtres qui savent toujours dépasser le destin. »

Christine Ferniot *Lire*



Libre Expression

Pour plus de renseignements sur
nos auteurs présents au Salon du livre de Paris :
j.guay@libre-ex.com

Stand R51

Lire le Québec

Ying Chen

Entre la mémoire et l'exil

L'écrivaine de la dissidence morale et culturelle

ROBERT CHARTRAND

Ying Chen a 28 ans lorsqu'au début de 1989, tout juste avant les événements de la place Tiananmen, elle quitte la Chine où elle avait étudié les langues étrangères — surtout le français — pour devenir traductrice. Elle ne fuit pas tant un régime politique qui gomme les individualités qu'un pays dont la vieille civilisation lui apparaît morte désormais; étriqués, la vieille morale confucéenne, faite d'expérience et de raison, de même que cet idéal du «milieu juste», où il s'agit en toutes choses de tenir son rang.

La dissidence de Ying Chen a donc été plus morale ou culturelle que politique. Elle se dit d'ailleurs, sans amertume, une *«enfant de Mao»*, à qui elle reconnaît le mérite d'avoir fait entrer la Chine dans la modernité et permis aux femmes de travailler. Émigrante par choix personnel, Ying Chen est devenue Québécoise par hasard: c'est une université montréalaise qui, la première, a répondu favorablement à sa demande de bourse d'études.

Même si elle estime que toutes les histoires ont déjà été racontées, il s'en trouve une dans chacun des quatre romans qu'elle a fait paraître depuis 1992. *La Mémoire de l'eau*, qui couvre la même période que le roman de François Cheng, *Le Dit de Tionyi*, prix Femina de l'an dernier, relate le destin de Li Fei, fille et femme de bourgeois qui traverse ce siècle, de la mort du dernier empereur en 1916 à aujourd'hui. Comme toutes les femmes, elle a vécu sous la tutelle des hommes de son entourage: son père, son mari; et elle sera ostracisée à cause de ses fils. Mais cette femme n'est pas une pure victime; elle a su s'adapter aux bouleversements politiques et conserver, tout en se pliant aux coutumes, son intégrité personnelle. C'est ce legs qu'emporte avec elle sa petite-fille, qui va s'établir en Amérique, bien décidée à vivre à la moderne.

L'odeur de l'eau

Les modes et les mœurs changent; l'humanité, elle, reste foncièrement la même, selon Ying Chen, ou, comme l'affirme la Li Fei de son roman, *«l'odeur de l'eau est partout la même»*. La jeune fille qui se soumet à la mode des souliers à talons hauts est-elle moins asservie que sa grand-mère à qui on avait imposé dans sa jeunesse cette coutume cruelle des pieds bandés?

L'émigration, qui aurait pu être un thème important dans l'œuvre de Chen, est abordée sur le mode léger dans *Les Lettres chinoises*, un roman épistolaire qui est un coup de chapeau à Montesquieu. Ici, ceux qui partent vers des cieux plus modernes sont joyeux et insouciants; ceux qui restent, étouffés par l'ancienne culture, se meurent: ce sont des exilés de l'intérieur.

Quant à la sinéité, elle s'estompe progressivement dans les romans de Chen jusqu'à n'être plus qu'une toile de fond dans son plus récent, *Immobile*. C'est la situation des femmes, toutes cultures confondues, qui est désormais au centre de son œuvre. L'héroïne d'*Immobile* vit à l'époque actuelle, mais elle ne peut oublier qu'elle fut, dans une vie antérieure, l'épouse soumise d'un prince déchu et l'amante cruelle d'un serviteur qu'elle fit assassiner. Hantée par le passé, elle se dit *«l'exemple vivant des méfaits de la mémoire»* et a le sentiment d'être une espèce radicalement différente de celle des hommes, et surtout moins *«pure»* que la leur. Ironie de romancière: le mari actuel de cette femme est un archéologue qui se pique d'être de son temps, et pour qui le passé est une affaire classée, un simple champ d'étude...

Elle, également incapable d'oublier la tradition ou d'adhérer au modernisme, ne peut qu'essayer d'inventer sa propre genèse.

Journal d'outre-tombe

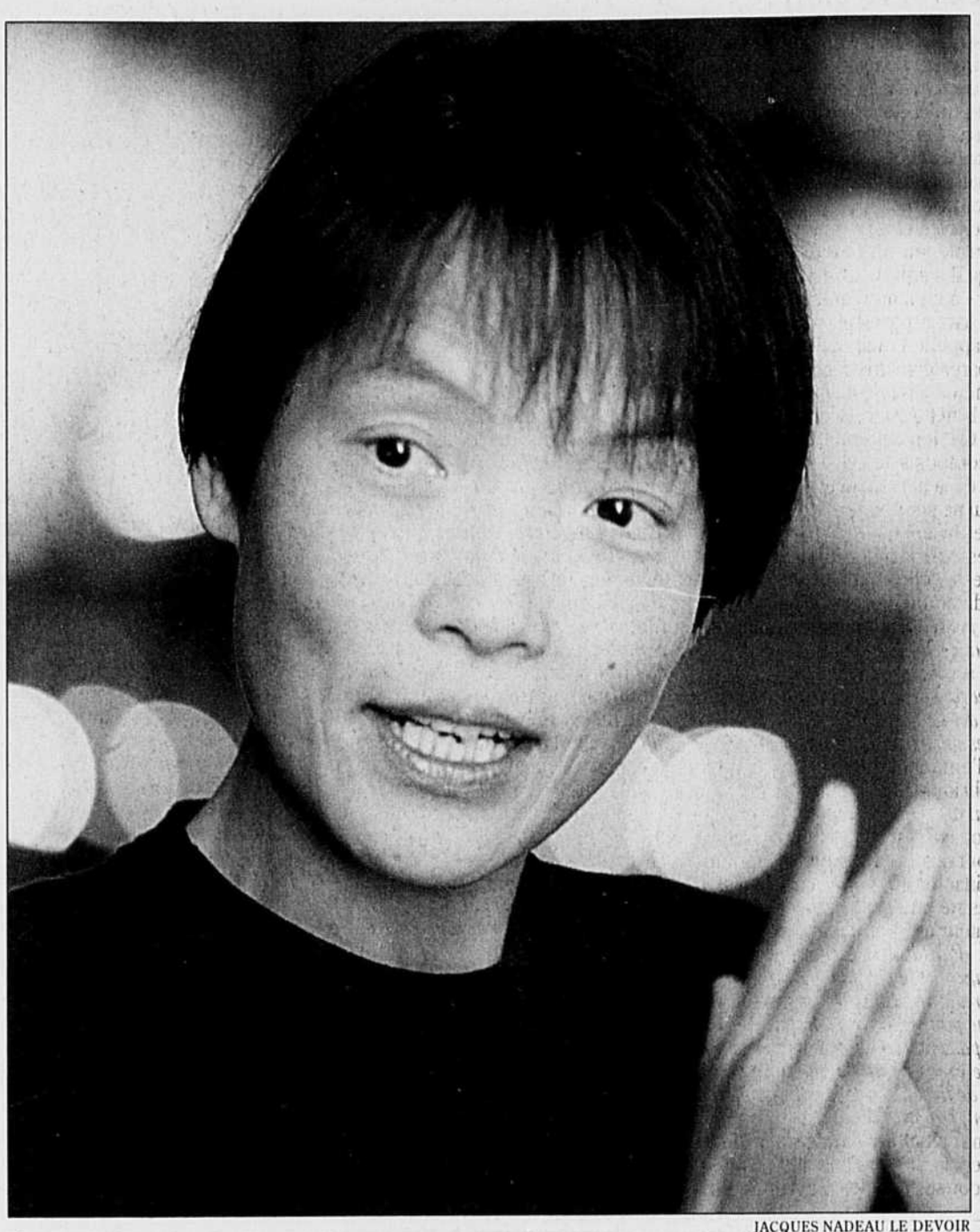
Mais c'est *L'Ingratitude*, paru en 1995, qui est le grand livre de Ying Chen jusqu'ici. Prix France-Québec, finaliste pour le Femina, il a été salué par la critique au Québec et en France: certains y ont vu des accents de Dostoïevski et de Kafka. Dans un huis clos familial, une jeune fille affronte sa mère dans un duel féroce qu'elle consigne dans un journal d'outre-tombe. Comment atteindre cette mère *«qui a le caractère des invincibles»*, la toucher au cœur, être enfin reconnue pour elle-même et non comme la copie conforme de l'autre? Devra-t-elle mourir pour pouvoir naître d'elle-même? Mais *«comment éprouver la joie glaciale de l'étranger sans avoir déjà eu une patrie? Et enfin, comment apprendre à se débarrasser d'une mère sans être jamais né? Être l'enfant d'une femme est donc une chance qui permet de connaître le bonheur de ne pas l'être. Une chance à laquelle on doit beaucoup de gratitude»*.

Et puis, *«on ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même»*. Il y a dans les propos de ce personnage de jeune fille une âpreté et un désespoir remarquablement poignants.

Il y a, dans ce drame intime plus encore que dans les autres romans de Chen, une tension douloureuse entre l'attachement aux origines — l'ancrage obligé de toute identité — et le besoin vital de s'en affranchir. Ying Chen, qui se dit elle-même *«théoriquement malheureuse»* mais *«pratiquement heureuse»*, entendait, sans renier son passé, être reconnue comme une romancière universelle: c'est désormais chose faite.

Romancière, Ying Chen s'installe à Montréal en 1989. L'Ingratitude *(Leméac, 1995) était en lice pour le Femina 1995 et a obtenu, la même année, le prix Québec-Paris. Son dernier roman,* Immobile, *a paru en 1998 aux Éditions du Boréal.*

***Robert Chartrand est professeur et critique littéraire au journal* Le Devoir.**



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Émigrante par choix personnel, Ying Chen est devenue Québécoise par hasard.

Dany Laferrière

L'ami auteur

L'imagination et la mémoire

MICHEL LACOMBE

Il y a comme ça des écrivains qui vous redonnent le goût de la littérature. Qui aiment mieux les livres que leurs livres. Qui savent qu'on n'invente pas le monde mais qu'on le suit, que l'imagination n'est qu'un défaut de la mémoire. Et qu'il y a eu avant eux de très grands écrivains.

Ceux-là racontent simplement une histoire et me la racontent à moi, personnellement. Parce que le lecteur est un être seul, qui a besoin qu'on prenne soin de lui, qu'on le respecte, qu'on ne lui raconte pas de conneries. Le lecteur de romans n'est pas comme le lecteur de journaux. Il ne pardonne pas l'erreur. On ne réécrit pas un roman tous les jours, le roman est un acte définitif. Ainsi, quand j'ai lu *L'Odeur du café*, j'ai senti que plus personne ne pourrait me raconter n'importe quoi sur Haïti. Oh! je n'en avais pas fait le tour, mais j'y connaissais des gens, j'étais allé au cœur du pays.

Assis à la table, Dany Laferrière me disait récemment: *«Je suis bien meilleur lecteur qu'écrivain.»* Et puis: *«Il y a des écrivains chanceux: ils aiment les livres qui sont moins bons que les leurs. Moi j'aime Borges, tu vois, et les écrivains de cette dimension-là. C'est à cause de ça que j'ai adopté la posture du dandy.»* Voilà pourquoi son personnage de clown de la télé fait partie de son amour de la littérature. Comme le fait de prétendre qu'il n'est l'écrivain que d'un seul livre. En 10 tomes, 10 publications successives, mais pas nécessairement dans l'ordre.

Le dixième, *Dans l'œil du cyclone*, sortira à l'automne. Ce sera le dernier de la série Haïti. Après *L'Odeur du café* et *Le Charme des après-midis sans fin*, qui racontent Petit-Goave et l'enfance heureuse, jusqu'au départ vers Port-au-Prince, et *Le Goût des jeunes filles* et *La Chair du maître*, Port-au-Prince, les bars comme lieux d'affrontement, le sexe comme instrument de pouvoir personnel, sec et antipathique, *Dans l'œil...* nous fera vivre la dernière nuit avant le départ vers Montréal, vers l'Amérique. La nuit de tous les mensonges, la nuit de la liberté.

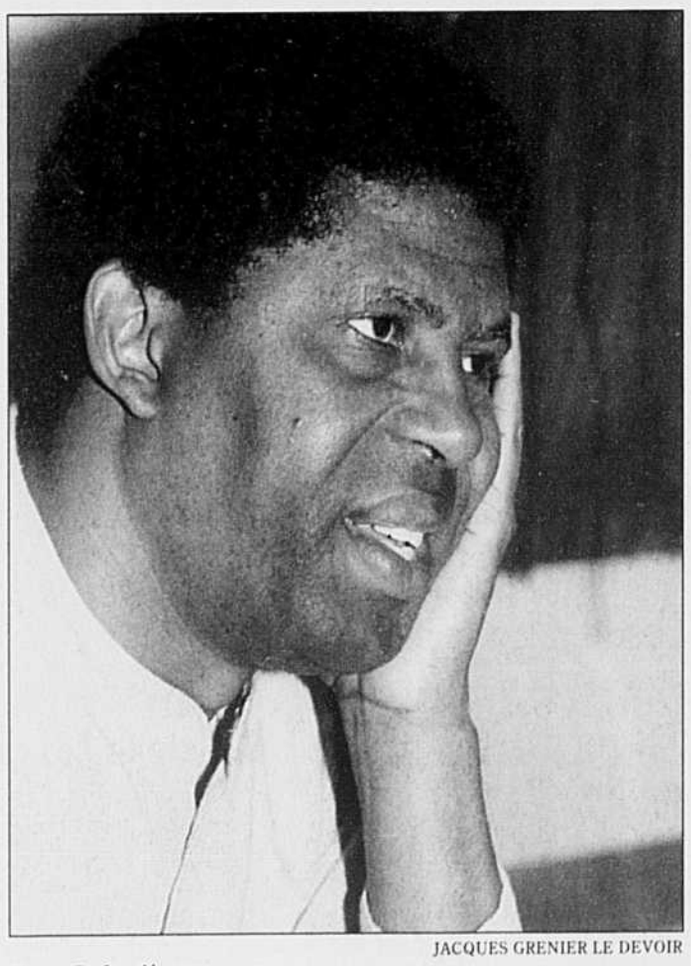
La fuite vers l'Amérique

Laferrière y raconte sa fuite. Son père est déjà en exil. Sa mère a appris que le nom de Dany est sur une liste de Duvalier. Il faut que personne ne sache qu'il part, alors il prend des rendez-vous avec des gens pour le lendemain ou la semaine suivante. Il fait semblant et la sensation de bien-être que cela lui donne remplace tout à coup la peur. Il est saoul de liberté, étourdi, dépossédé, ahuri par le calme invraisemblable du cœur de la tempête. Tout tourne autour de lui, tout s'écrase sur les murs, tous les toits s'envolent, ses amis sont arrachés de leur lit et jetés dans une sarabande diabolique qui file vers les prisons et la mort. Mais lui sait qu'il ne mourra pas cette nuit, quoi qu'il fasse, protégé par l'œil du cyclone. C'est la nuit du mensonge, de la fuite vers l'Amérique.

«J'ai quitté Port-au-Prince parce qu'un de mes amis a été retrouvé sur une plage la tête dans un sac et qu'un autre croupit à Fort-Dimanche.» Mais ne cherchez pas le drame. Notre auteur fait plutôt dans la sobriété. *«Je ne veux pas commencer à dire que j'ai été torturé quand je ne l'ai pas été.»* Ne cherchez pas non plus l'humilité. *«Le mensonge est, pour moi, un acte de subalterne. Et je ne place personne au-dessus de moi.»* Quelle prétention! Heureusement qu'il se rachète dans le même paragraphe: *«Quand on commence à mentir, on ne peut plus s'arrêter. À la fin on se retrouve avec un tas de petits mensonges et la peur d'être découvert.»* Vive cette bonne vieille paresse qui sauve de tous les excès néfastes. Et puis la littérature n'est-elle pas le lieu idéal où jouir des paradoxes?

Les dernières citations sont tirées de *Chronique de la dérive douce*, le premier livre de l'autre série, celle que j'aime un peu moins. Celle qui se passe en Amérique. Je crois qu'il manque à cette série la simplicité de l'autre. Encore dans *Chronique...* Laferrière écrit: *«Dans cette chambre, un couple nu comme tant d'autres depuis la nuit des temps. De grâce, n'en faisons pas une affaire.»* Il aurait dû s'y tenir. Tant de baises froides, absentes, hygiéniques. Est-ce un regard sur l'Amérique? Sûrement pas, puisque ça commence avec *Le Goût des jeunes filles*, en plein Haïti, entre frères... et sœurs. L'idée du sexe comme arme politique. Un peu trop combattant à mon goût: *«L'arme du pauvre... »* Comme si les pauvres avaient une arme.

Dans l'œil... sera le livre précédant l'aventure américaine. Ce sera donc le dernier de la série Haïti, celle qui me fait dire que Laferrière est un écrivain important. Et j'espère y retrouver l'odeur du café, le charme des après-midis sans fin, et faire une incursion au pays sans chapeau: une terre, un climat, des odeurs, des couleurs, des chaleurs, des goûts, des étourdissements, des langueurs, des bravoures, des bravades, des peurs, des envies... beaucoup d'envies. Aucun reportage ne peut vous faire comprendre un pays comme ça. Aucune agence de voyages ne peut vous y amener. J'ai hâte de te lire, ami auteur. Parle-moi toujours vrai, qu'on ne puisse plus me raconter de bobards sur ton pays. Et s'il te prend la fantaisie de me parler de ton père dont tu sais que tu vas vivre l'exil, je suis sûr que tu y as pensé ce soir-là, je considérerai que tu me fais un cadeau.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dany Laferrière

Dany Laferrière est né en 1953 à Port-au-Prince (Haïti) et a émigré au Québec en 1976. Depuis 1990, il réside à Miami. Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer *(VLB, 1985); Belfond, 1989; J'ai lu, 1990) a connu un grand succès. Il a aussi publié chez VLB* L'Odeur du café *(1991),* Le Goût des jeunes filles *(1992),* Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit? *(1993),* Chronique de la dérive douce *(1994) et chez Lanctôt* Pays sans chapeau *(1996) et* La Chair du maître *(1997).*

Michel Lacombe est journaliste à la Société Radio-Canada.

ROMAN

Réalisme magique

Un secret trop bien gardé

La Vie aventureuse d'un drôle de moineau

Trevor Ferguson
Traduction de l'anglais
par Jacques Fontaine
Lachine, Éditions de la Pleine Lune,
1996, 592 pages

RÉMY CHAREST

À cause de l'implacable logique des *Deux Solitudes*, cette ignorance mutuelle qu'entretiennent depuis toujours les cultures francophone et anglophone au Canada, le Québec (francophone) aura mis près de vingt ans avant de découvrir l'un de ses meilleurs écrivains. Trevor Ferguson sera finalement apparu aux yeux de la majorité francophone en 1996, avec la publication de *La Vie aventureuse d'un drôle de moineau*, singulier roman d'aventures frôlant le réalisme magique.

Du coup, Montréal découvrait le terreau littéraire fertile que pouvait constituer le quartier Parc Extension. Prolétaire, plutôt pauvre et marqué par un roulement important de sa population métissée, le quartier avait donné naissance à Ferguson avant de donner naissance à son meilleur roman.

Chantier

Après une jeunesse vaguement délinquante, le futur auteur devait connaître une dure vie de chantier dans les Territoires du Nord-Ouest, autour du Grand Lac des Esclaves et de Yellowknife, une vie qui inspire tout un pan de son œuvre romanesque. Revenu à Montréal en 1970, en pleine Crise d'octobre, il devait mettre une vingtaine d'années avant d'affronter par l'écriture des souvenirs d'enfance, qui avaient explosé de bien étrange façon sur la scène internationale.

Enfant, Trevor Ferguson comptait parmi ses voisins un jeune homme du nom de Norman LeBlanc, que les mères du quartier aimaient bien citer en exemple à leurs gamins turbulents et qui devait également devenir... l'auteur d'une des plus grandes fraudes de l'histoire financière mondiale. Après avoir soutiré plus de 200 millions de dollars à l'International Overseas Services, au début des années 70, LeBlanc s'était enfui au Costa Rica. Ferguson, intrigué par l'étrange destin de ce voisin «exemplaire», se servit de l'anecdote pour construire *La Vie aventureuse d'un drôle de moineau*, autour des destins du turbulent Sparrow Drinkwater (Moineau Boileau, littéralement) et de son «exemplaire» demi-frère Barclay.

Ferguson devait toutefois exercer pleinement ses pouvoirs d'écrivain pour tirer de cette belle anecdote un roman d'initiation complexe et grouillant de vie. Débordant de loin la seule histoire de fraude, il met en scène, entre autres choses, des attaques de parachutistes sur des asiles d'aliénés, des visites dans des tunnels grugeant le sous-sol de Parc Extension, des soirées libertines chez les beatniks montréalais et des attaques armées sur les plages ensoleillées.

Pour assembler tout ça, l'auteur s'appuie sur une goguenardise, une sensualité et une perspicacité exceptionnelles, qui ont valu à *La Vie aventureuse de* «Sparrow Drinkwater» un fort succès au Canada et un succès d'estime à l'échelle internationale. Mais même avec ces percées, Trevor Ferguson demeure un secret trop bien gardé, qui mériterait d'obtenir l'attention dévolue aux Robertson Davies et John Irving, avec lesquels il partage ce souffle et ce sens de la comédie humaine qui sont la marque des grands conteurs.

Trevor Ferguson vit à Hudson, à l'ouest de Montréal. Les traductions françaises de ses ouvrages — dont Onyx John *(1997) et* La Ligne de feu *(1998) — sont publiées par les Éditions de la Pleine Lune.*

***Rémy Charest collabore au journal* Le Devoir.**

Lire le Québec

Sergio Kokis

L'écrivain lecteur

Laisser le roman s'écrire

BLANDINE CAMPION

Sergio Kokis vient d'ailleurs et une grande part de son existence actuelle se déroule, elle aussi, dans un «ailleurs». Toutefois, entre ces deux lieux primordiaux, celui du pays natal et celui dans lequel il s'évade quotidiennement, il existe une différence notable.

Si le premier ailleurs est clairement repérable sur une carte du monde, puisqu'il s'agit du Brésil, le second, propre à chacun d'entre nous, n'est nulle part répertorié: cet univers en soi s'appelle l'imaginaire. Pourtant, une parenté subtile relie l'espace géographique associé au passé et l'espace de la fiction qui se conjugue au présent. Ce lien est constitué par l'une des composantes essentielles de la vie et de la personnalité de Sergio Kokis qui ne peut que se décliner au pluriel: les histoires.

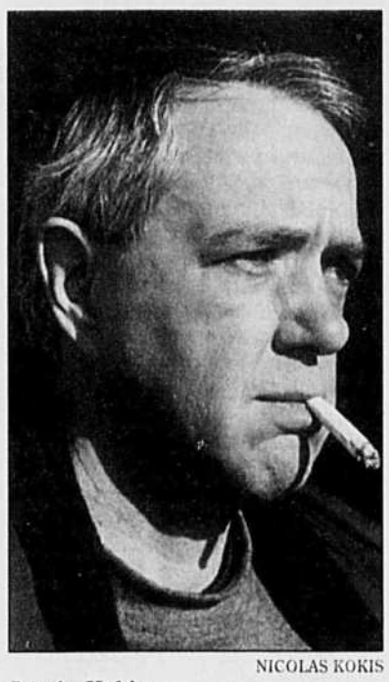
Des centaines d'histoires semblables à celles qui captivaient l'écrivain dans son enfance: *«Quand j'étais petit, j'entendais toutes sortes de gens autour de moi raconter des histoires. Nous n'avions évidemment pas de radio ou de télévision, et il y avait seulement des gens qui racontaient ces mensonges qu'ils inventaient à mesure.»* Dès l'enfance, donc, celle racontée avec brio dans le très primé *Pavillon des miroirs* (1995), le pli est pris, la passion est là qui ne fera que grandir, se nourrissant de toutes les fictions avoisinantes sans que jamais ces dernières ne puissent égaler le pouvoir évocateur des premières fables entendues: *«Par la suite, bien sûr, il y a eu la littérature et le cinéma, qui m'offraient d'autres narrations. Mais je suis resté fasciné par ces histoires orales. Ainsi, je peux passer des heures à refaire le film que je viens de voir ou le livre que je viens de lire, à ma façon. Toute ma vie durant, j'ai fait cela.»*

Ainsi s'est accumulée, au fil des années, la matière narrative dont seront constituées les œuvres à venir, dans lesquelles prendront corps à la fois des bribes du passé brésilien et les fictions engrangées dans l'esprit inventif de l'auteur: *«Quand j'ai commencé à écrire, assez tard, je me suis rendu compte que ce que j'étais en train de faire, c'était simplement de transcrire sur papier ces histoires qui avaient toujours été dans ma tête.»*

Un conteur avant tout

Sergio Kokis est donc, avant tout, un conteur dont le talent a été unanimement reconnu par la critique et le public québécois. Auteur de ses histoires, il en est aussi le premier auditeur, le premier spectateur même, pourrait-on dire, tant la création prend chez lui un caractère avant tout visuel: *«Pour moi, écrire, c'est avant tout me raconter des histoires à moi-même. Quand je suis en train d'écrire un livre, comme c'est le cas actuellement, je vois littéralement dans ma tête ce qui se passe dans mon histoire. C'est comme dans un film: j'entends et je vois très clairement les dialogues, les décors.»* En véritable scénariste, Sergio Kokis construit pour ses romans une structure de départ, le cadre narratif rigoureux dans lequel son imagination pourra ensuite se développer en toute liberté, dans le sens initial qu'il lui a insufflé: *«Je fais un canevas, sur un thème donné, qui m'intéresse. Quand je commence à écrire, je cherche tout d'abord à capter le climat. C'est très important parce que, quand on commence avec un mauvais climat, il nous poursuit tout au long des pages et il reste dans le livre. Je dois donc trouver le décor, le type de personnages qui soient en accord avec ce climat que je désire créer. Il m'arrive d'ailleurs de recommencer mon canevas plusieurs fois, jusqu'à ce que tous ces éléments concordent et que le climat s'installe de lui-même.»*

Laisser le texte s'imposer, telle est donc l'attitude essentielle de ce créateur. Le travail d'écriture devient alors un travail de réécriture afin de peaufiner un texte quasiment «préécrit». Littéralement *«possédé»* par l'histoire en train de se construire, Sergio Kokis, selon son propre aveu, n'a plus alors qu'à se laisser porter, qu'à suivre de la main l'intrigue dont le don lui est fait: *«Ce n'est pas moi qui crée le roman, il se crée tout seul! Je n'ai jamais pensé: qu'est-ce que le personnage va dire? Comment vais-je traduire ce qu'il veut dire? Bien sûr, je prévois les grandes structures, les grands traits de l'histoire, exactement comme si je préparais le scénario d'un film. Mais ensuite, je me contente de regarder. Les personnages arrivent, ils se mettent à parler, et j'assiste à cela, fasciné.»* Nul besoin de chercher l'inspiration, de courtiser les muses, pour cet auteur prolifique qui dit ignorer les affres de l'écriture: *«C'est pourquoi aussi je n'ai pas d'angoisses: je n'invente rien, je copie! Tout est déjà fait dans ma tête. Ainsi, il m'arrive d'écrire très vite, presque de manière sténographique, pour suivre ce qui est en train de se passer dans ma tête, parce que si je ne parviens pas à garder le rythme, le lendemain, c'est la même histoire, mais dans une version différente!»*



NICOLAS KOKIS

Sergio Kokis

L'origine de ce don, de ces histoires offertes à son esprit, Sergio Kokis avoue humblement, avec un sourire amusé, n'en rien savoir: *«J'ai vu des êtres humains, j'ai lu des livres, mais ce qui se passe dans ma tête, je ne sais pas d'où ça vient!»* Le romancier accepte tout simplement ce mystère, source inépuisable de plaisir, celui des lecteurs, bien sûr, mais aussi, et surtout, le sien.

Écrivain lecteur passionné, Sergio Kokis enrichit donc l'imaginaire québécois de toutes les fictions essentielles au déroulement de sa propre existence, qu'il conçoit, elle aussi, comme une histoire: *«Les livres que j'écris, ce sont ceux sans lesquels je ne peux pas vivre et que personne d'autre n'a écrits. J'écris pour vivre des choses que je ne retrouve ni dans les films ou les livres ni dans la vie. En fait, j'écris comme un lecteur: j'écris les histoires que j'aimerais entendre.»*

Le public, lui aussi, les a jugées à son goût.

Sergio Kokis est né à Rio de Janeiro, au Brésil, en 1944. Ce peintre, qui a aussi étudié la psychologie à Strasbourg et à Montréal, a reçu quatre prix pour son premier roman, Le Pavillon des miroirs *(XYZ, 1994). Depuis, il a publié chez le même éditeur* Negao et Doralice *(1995),* Errances *(1996),* L'Art du maquillage *(1997),* Un sourire blindé *(1998) et* Le Langage de la création *(Nuit blanche, 1996).*

***Blandine Campion est critique littéraire au journal* Le Devoir.**

ROMAN

Histoire béothuk

Une culture millénaire disparue

La Saga des Béothuks

Bernard Assiniwi
Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1996, 427 pages

FRANÇOIS NORMAND

Rarement un roman historique aura réussi à traduire avec une telle profondeur l'âme et la détresse d'un peuple se sachant condamné à disparaître. Cette prouesse littéraire, nous la devons à l'écrivain-historien Bernard Assiniwi dans sa *Saga des Béothuks*.

Le 5 juin 1829, mourait de la tuberculose, à l'hôpital de Saint John's (Terre-Neuve), la dernière des Béothuks, une dénommée Shanawdtith, qui fut inhumée au South Side Cemetery. Shanawdtith appartenait à une nation amérindienne qui vécut sur l'île de Terre-Neuve pendant des siècles et qui fut exterminée par les colonisateurs britanniques aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. *La Saga des Béothuks*, c'est un cri violent du cœur, un devoir de mémoire, un pavé dans la mare de l'histoire officielle afin de ne pas oublier le destin tragique de ce peuple.

Bernard Assiniwi fait débuter l'histoire des Béothuks au tournant de l'an mil. Anin, un jeune Béothuk, entreprend de faire le tour de ce qu'il croit être le monde: l'île de Terre-Neuve. C'est le choc culturel. Anin entre en contact avec des Vikings établis au nord de l'île. Fondateur d'un nouveau clan, le jeune Béothuk est l'ancêtre de tous les personnages dont les faits et gestes de la vie quotidienne nous sont racontés avec simplicité.

Au cours de ce voyage historique, qui s'étend sur plus de huit siècles, Bernard Assiniwi nous fait découvrir une culture dont les mœurs et les coutumes en surprendront et en fascineront plus d'un. De la structure socioéconomique à la mythologie des Béothuks en passant par la *res publica* amérindienne, l'auteur nous offre une véritable immersion dans une culture millénaire maintenant disparue. La présence d'une quantité impressionnante de mots de la langue des Béothuks dans le roman est d'autant plus enrichissante.

Angoisse

Le lecteur capable de se laisser imprégner graduellement par l'esprit du roman pourra presque ressentir la frustration, la peur et l'angoisse que les Béothuks ont certainement dû éprouver, assistant impuissants à leur lente extermination. *«Tous les historiens nous ont décrits à travers les yeux des premières personnes qui nous ont rencontrés* [les Français et les Anglais]. *Or ces gens-là nous ont décrits par rapport à ce qu'ils étaient.* [...] *Ils se sont trompés largement»*, avait confié Bernard Assiniwi en entrevue au *Devoir* en juin 1997.

La Saga des Béothuks, c'est l'histoire d'une nation amérindienne racontée par un Amérindien. Résultat: le lecteur réalisera que ceux qu'on a qualifiés de «sauvages» n'avaient pas, qu'un seul but dans la vie, soit manger le prochain repas sans vraiment penser au lendemain, ni n'étaient des gens dénués de vie politique et se souciant guère du reste.

Au contraire. Le lecteur découvrira une culture riche et étonnante, fort différente de la nôtre. Un voyage enrichissant, un vibrant appel à l'ouverture d'esprit.

Bernard Assiniwi est ethnologue et écrivain. Il retrace les légendes indiennes avec, entre autres, Les Cris des marais *(Leméac, 1979),* Contes adultes des territoires algonkins *(avec Isabelle Myre, Leméac, 1985), signe des ouvrages documentaires, comme* La Médecine des Indiens d'Amérique *(Guérin, 1988), avant de publier* La Saga des Béothuks *(Leméac/Actes Sud, 1996).*

***François Normand est journaliste au journal* Le Devoir.**

Célébrons
le rayonnement
du Québec
littéraire
au Salon du livre
de Paris.

Le livre

c'est notre
raison d'être.

La Grande
bibliothèque
du Québec

Québec

Nous sommes fous!

Car comme on dit chez nous, « seuls les fous ne changent pas d'idée ».

En 25 ans, aux éditions Québec Amérique, nous n'avons jamais dérogé à notre mission première, soit celle de permettre aux plus grands écrivains québécois de réaliser leurs projets. Qu'il s'agisse de littérature, d'ouvrages de référence, de biographies, de guides pratiques ou de cédéroms, nous sommes fous de livres et notre vision d'éditeur demeure toujours la même : soutenir le développement d'œuvres de qualité, à l'image des Québécois et à celle du monde contemporain, et en assurer la plus grande diffusion possible. Au Québec, comme à l'étranger.

Voilà des vertus que la France a su reconnaître chez six de nos auteurs qui ont le privilège d'être ces jours-ci invités d'honneur du **Salon du livre de Paris**. Bravo à nos ambassadeurs et longue vie à leurs ouvrages.

Salon du livre de Paris du 19 au 24 mars 1999

Yves Beauchemin
Le Matou
Juliette Pomerleau

Stéphane Bourguignon
Le Principe du geyser
L'Avaleur de sable

Marie-Éva de Villers
Le Multidictionnaire de la langue française
La Grammaire en tableaux

Dominique Demers
La Mystérieuse Bibliothécaire
Marie-Tempête

Sylvain Dodier
Mon brise-déprime
Interdit

Gilles Tibo
Série Petit Géant
Série Noémie

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com
QUÉBEC AMÉRIQUE

Lire le Québec

ROMAN

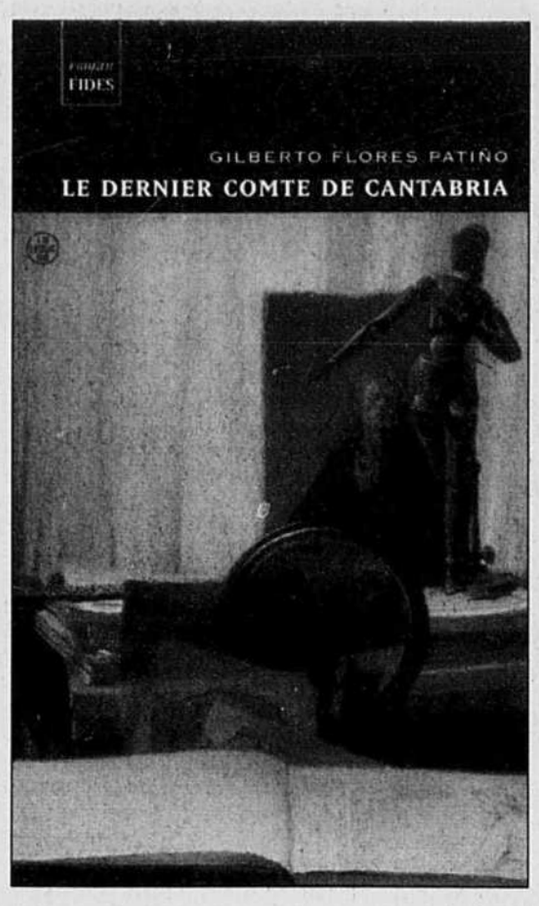
Le cadeau du bibliothécaire

Le rêve comme refuge ultime

Le Dernier Comte de Cantabria

Gilberto Flores Patiño
Traduction de l'espagnol par Ginette Hardy
Montréal, Fides, 1998, 143 pages

ROBERT CHARTRAND



Le Dernier Comte de Cantabria s'ouvre sur un monde qui semble à peine survivre, où tout achève ou est déjà révolu. Nous sommes au Mexique, dans la ville de San Miguel de Allende, fondée selon une légende *«à l'époque où les lutins produisaient des rêves»* et qui serait en train de se dissoudre dans le néant: certains de ses habitants assurent même qu'elle n'existe plus. Il y a bien pourtant une église, un parc, un restaurant et un jardin public où *«une très antique histoire s'est répétée»* mais que tout le monde semble avoir oubliée. Il s'y passe des violences. Une révolution est peut-être imminente.

Ce climat troublé, le narrateur du roman fait mine d'en avoir à peine connaissance, et il assure à ses proches qu'il n'en pense rien. Monsieur Arzate, comte de Cantabria, est un homme trop las du poids de la vie pour se préoccuper de l'actualité. Ce modeste bibliothécaire est revenu s'installer dans la demeure familiale où il avait vécu son enfance, entre un père attaché à la terre et une mère fantaisiste qui lui racontait des histoires merveilleuses. Mais pourquoi Arzate est-il revenu après toutes ces années? Et à quoi bon habiter cette maison hantée par les fantômes du passé? Cherche-t-il à exorciser le souvenir de cette *«terrible nuit»* où son enfance a brutalement pris fin? Arzate est le témoin récalcitrant de son propre passé. Il n'a que faire de l'estime qu'on lui porte et refuse qu'on le désigne par son titre: la noblesse de la lignée s'est éteinte pendant sa jeunesse, dans la honte.

Mais la braise de la passion couve sous la cendre de la lassitude: Arzate est troublé par la fille de doña Estela, Angelita, une femme-enfant de 45 ans à qui il veut faire l'amour en récitant des passages du *Cantique des cantiques* — il connaît mieux les Saintes Écritures qu'un abbé de sa connaissance —; la scène qu'il décrit est si belle, son désir si intense qu'*«il faut que cela ait eu lieu»*, comme il le clame en public, au grand scandale des témoins. Mais il se peut qu'Angelita n'ait été qu'une amante fantasmatique: *«Ai-je été assez réelle?»* demande-t-elle à Arzate après leurs ébats...

Imaginaire

À mesure que son imaginaire l'envahit, la vie «réelle» du bibliothécaire de San Miguel rétrécit comme une peau de chagrin. *«Je suis celui qui a la tête pleine de rêves et dont la vie est vide»*, constate-t-il avec désabusement. Ne sachant plus très bien qui il est, il croit avoir été, dans ses vies antérieures, arbre ou *«fille du marquis de Syrie»*, ou encore *«scribe d'une femme qui toutes les nuits racontait des histoires à un roi, afin qu'il ne la tue pas»*. Arzate se sent devenir les mille avatars de son imagination, de ses lectures, de son passé, puis le spectateur de ses métamorphoses, mais aussi le narrateur qui décrit les précédents... Véritable personnage-gigogne dont le récit, à son image, est présenté dans une succession de mises en abyme, il va au hasard dans la ville comme il circule dans sa tête fatiguée, à la fois meneur et victime d'un jeu de miroirs où il se réfracte à l'infini. Le bibliothécaire Arzate, qui s'égare parfois dans le labyrinthe de ses désirs, est un lecteur de Borges; pour un peu, il aurait d'ailleurs pu être un de ses personnages.

Gilberto Flores Patiño a fait là un cadeau somptueux à la littérature québécoise. *Le Dernier Comte de Cantabria* est un roman tragique et séduisant, tout à fait latino-américain. C'est un chant tourmenté en l'honneur du rêve, cet ultime refuge de l'homme dans un monde dévasté.

Gilberto Flores Patiño est né au Mexique en 1941. Il est installé à Montréal depuis onze ans et publie en espagnol, au Mexique, des ouvrages traduits au Québec aux Éditions du Boréal (Esteban, *1987;* La Pégase de cristal, *1990) et, chez Fides,* Les Contes de mon père *(1996).*

***Robert Chartrand est professeur et critique littéraire au journal* Le Devoir.**

LANCTÔT ÉDITEUR

un carrefour de toutes les formes d'écriture, romans et nouvelles, poésie, théâtre, chansons, essais, biographies, publie:

Michelle Allen • François Avard • Audrey Benoît • Anne Bergeron • Isabelle Bergeron • Guy Bertrand • Élisabeth Bigras • Jean-Marie Bioteau, Olivier Lasser et Paul Buissonneau • Louise Bombardier • Émile Boudreau • Pierre Bourgault • Guy Bouthillier • Luc Chartrand • Michel Chartrand • Raymond Cloutier • Claude Corbo • André d'Allemagne • Danielle Dagenais • Lise Demers • Patrice Desbiens • Yvon Deschamps • Luc Déry • Georges Dor • Michel Duchesne • Andrée Dufresne • L'École nationale de l'humour • Andrée Ferretti • Jacques Ferron • Fernand Foisy • Louis Fournier • François-Marc Gagnon • Michel Garneau • Olivier Garnier • Jean-Claude Germain • Pierre Gobeil • Gérald Godin • Jocelyne Gosselin • André Green • Serge Grenier • Donald Guay • Jacques Guay • Claude Jasmin • Pauline Julien • Jacques Keable • Dany Laferrière • Robert Lahaise • Suzanne Lamy • Marie Claire Lanctôt Bélanger • Yves Lapierre • Jean-Sébastien Larouche • Gaston Laurion • Louis-Dominique Lavigne • Suzanne Lebeau • Pierre Légaré • Marc Legras • Guy-A. Lepage • Marielle Léveillé • Dominique Lévesque • Raymond Lévesque • Pierre L'hérault • Jean Marcel • Paul Marchand • Karl Marx et Friedrich Engels • Jacques Mauger • Georges Moustaki • Hélène Pedneault • Marcel Pepin • Yves Pelletier • Jacques Piché et Jocelyne Delage • Anne Claire Poirier • Patrick Poirier • Philippe Poloni • J.-B. Pontalis • Martine Pratte • Pascal-Andrée Rheault • Michel Rivard • Yves Robillard • Fabienne Roitel • Paul Rousseau • La Société de psychanalyse de Montréal • Judith Taillefer • Pierre-Michel Tremblay • Emmanuelle Turgeon • Pierre Turgeon • José Leandro Urbina • Michel Vastel • Zoomba

LANCTÔT ÉDITEUR

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

1660 A, avenue Ducharme, Outremont (Québec) H2V 1G7
Tél. : (514) 270.6303; téléc. : (514) 273.9608
Courriel : lanedit@total.net Site internet : ww.total.net/~lanedit

Mavis Gallant

L'exil dans son propre pays

Attendre 30 ans avant d'être publiée au Canada

CHRISTIAN RIOUX

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Mavis Gallant

«*C'est un mufle!*» Mavis Gallant a un adjectif pour tout, quand ce n'est pas pour chacun des passants qu'elle croise sur le boulevard Montparnasse. Un adjectif précis, tranchant, définitif. Comme les phrases courtes et affûtées de ses nouvelles. Pour l'anecdote, disons que le «mufle» en question n'était nul autre que Bernard Pivot. Il y a plusieurs années, l'animateur de *Bouillon de culture* avait eu le culot de lui dire que les Français n'aiment pas les nouvelles, elle qui en a écrit plus d'une centaine.

Il faut du toupet pour traiter ainsi celui qui fait et défait les carrières littéraires. Qu'importe, à 76 ans, la nouvelliste originaire de Montréal n'a rien perdu de son mordant. Exactement comme dans les années 40, lorsque, jeune journaliste au *Standard* (aujourd'hui disparu), elle mettait son tailleur rouge pour interviewer Gabrielle Roy ou Maurice Duplessis.

Mavis Gallant est une parfaite inconnue à Paris, qu'elle habite depuis 1950 et où l'on vient de traduire quatre de ses recueils. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir écrit en 45 ans une centaine de nouvelles, surtout lues en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Drôle de personnage que cette Canadienne anglaise, fille d'un Anglais et d'une Américaine, que le destin envoya au pensionnat Saint-Louis de Gonzague, rue Sherbrooke, où elle apprit le français. À cette époque, les Canadiens anglais parlant la langue de Molière étaient aussi nombreux que les caribous dans la rue Sainte-Catherine.

Cela permit à Mavis Gallant de radiographier le Québec des années 40. Elle fut une des premières journalistes canadiennes à ne pas être confinées aux pages féminines. Passionnée de tout, elle se souvient de l'émoi qu'elle provoqua en proposant au *Standard* d'interviewer Jean-Paul Sartre et le compositeur allemand Paul Hindemith, de passage à Montréal. *«J'en ai plein le dos de tes petits génies canadiens-français!»*, lui lança son directeur de l'information.

Montréal, New York, Paris

Comme Jean-Paul Riopelle et quelques autres, Mavis Gallant ne rêvait que de partir. *«Je ne voyais pas la fin de Duplessis et de la Grande Noirceur. J'ai dû acheter* La Nausée *en français à New York parce que le livre était à l'index à Montréal.»* Elle s'emporte dès qu'on évoque les témoignages récents laissant entendre qu'on a peut-être exagéré la «noirceur» de l'époque.

Après avoir vendu sa première nouvelle au *New Yorker*, le choix ne fut pas difficile. À 15 ans, Mavis Gallant rêvait déjà de Paris. Sur un mur de son appartement montréalais, il y avait une carte du métro parisien qu'un ami lui avait ramenée de voyage. *«Tout ce que j'aimais s'y trouvait: la musique, la peinture, la littérature.»*

Mavis Gallant a donc épousé Paris en même temps que l'écriture. *«Adolescente, j'étais folle de New York, où j'ai vécu. De toute façon, j'aime les grandes villes. J'adore passer mes étés à Paris.»* Avec les années, elle a même acquis une petite pointe de venin typiquement rive gauche.

Cette situation vaudra à Mavis Gallant la réputation de ne raconter que des histoires d'exil mettant en scène des voyageurs ou des étrangers. *«J'en ai marre de cette réputation. Un jour, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai fait un tableau statistique des personnages de mes nouvelles. J'ai découvert que la plupart n'étaient pas des exilés, loin de là. Ce sont des gens normaux qui vivent dans leur pays. Vous savez, on peut être exilé dans son propre pays. Ici, je n'ai qu'une amie qui est originaire de Paris. Les autres viennent d'ailleurs. Je ne me suis jamais sentie en exil.»*

Mavis Gallant a beau avoir appris le français à quatre ans, elle se refuse à l'écrire. Dans son environnement 100 % français, l'anglais est strictement réservé à l'écriture. Ce qui ne l'empêche pas d'être une admiratrice de Colette, de Proust et de Jean-Richard Bloch. *«Si je me mettais à écrire le français parfaitement, peut-être que cela tarirait mon imagination à jamais»*, a-t-elle dit dans *Le Monde*.

Traître

Pourquoi a-t-il fallu attendre 30 ans avant qu'elle soit publiée au Canada anglais? *«À cause du nationalisme canadien*, dit-elle sans détour. *J'habitais un autre pays. J'avais fait ma carrière aux États-Unis. Je sentais une hostilité. Mordecai Richler, qui vivait à Londres, a subi le même rejet des milieux universitaires canadiens-anglais dans les années 60 et 70. Au début des années 80, un éditeur écossais qui ne se doutait pas que j'étais un "traître" m'a proposé de rassembler mes nouvelles se déroulant au Canada. J'ai d'abord trouvé l'idée stupide. J'étais convaincue qu'il allait y perdre sa chemise.»*

Home Truths (un jeu de mots désignant les «vérités de chez soi» et «les quatre vérités») lui vaudra le prix du Gouverneur général. Un prix que cette républicaine invétérée a d'ailleurs pensé — mais pensé seulement — refuser.

N'en déplaise à Bernard Pivot, explique-t-elle, *«le public des nouvelles est un public spécial, très petit, mais qui en raffole. En France, on considère que c'est un genre entre deux. Si les gens se fatiguent de lire des nouvelles, c'est qu'ils ne devraient jamais en lire plusieurs à la suite. Ils devraient s'arrêter entre chacune et passer à autre chose.»*

Ces jours-ci, Mavis Gallant ne pense qu'à son prochain récit. Elle essaie d'imaginer un homme de 60 ans qui décide froidement d'épouser une femme qu'il ne connaît pas, et sans avoir jamais couché avec elle. Elle peut en parler durant des heures, avant de lever les yeux vers vous et de conclure: *«Pouvez-vous imaginer une chose aussi futile que d'écrire sur des gens qui n'ont jamais existé, des histoires qu'ils n'ont jamais vécues? C'est de la folie!»*

Mavis Gallant, née à Montréal en 1922, habite Paris depuis 1950, ville d'où proviennent, dans le texte original anglais, De l'autre côté du pont *(Fayard, 1994),* Ciel vert, ciel d'eau *(Gallimard, 1998) et* Chroniques de Mai 68 *(Rivages, 1998).*

***Christian Rioux est le correspondant à Paris du journal* Le Devoir.**

ROMAN

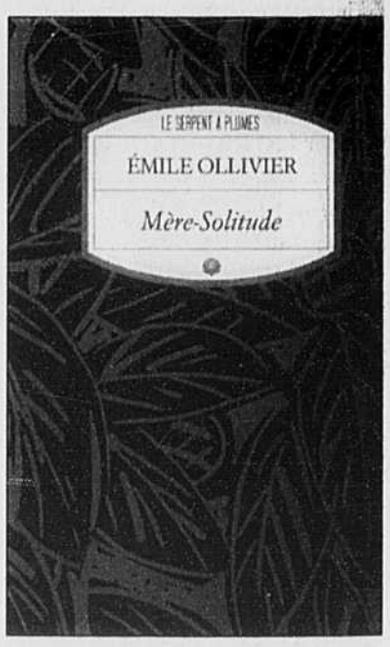
Espoir permis

Une fresque venue des Caraïbes

Mère-Solitude

Émile Ollivier
Paris, Albin Michel, 1983/1994,
Le Serpent à plumes 210 pages

ALEXANDRE LAZARIDÈS



Comment raconter la misère, les souffrances séculaires de son peuple sans faire dans la rancœur ou le misérabilisme? Émile Ollivier, écrivain et professeur haïtien installé depuis longtemps à Montréal, y réussit dans *Mère-Solitude*, sorte de fresque où les données de l'histoire se conjuguent fabuleusement avec le destin de la famille Morelli. L'ancêtre des Morelli, *«modeste cordonnier qui ne menait pas large sur la place de Valence»*, était arrivé dans les Caraïbes en même temps que le conquérant espagnol. Son dernier descendant, le jeune Narcès, entreprend une «quête» pour percer le silence, entretenu par tantes et oncles, qui entoure sa naissance. Sa mère est morte pendue, *«parmi les insultes, la haine et le crachat»*. Le vieux Absalon, dont la propre famille est liée à celle de Narcès par les liens de la servitude, cette *«étrange soudure»*, ressuscite pour lui, tel un rhapsode à la mémoire infaillible, les faits et gestes des Morelli tout au long de quatre siècles.

Hauts en couleur

Cette résurrection est l'occasion de tracer des portraits hauts en couleur de personnages excessifs dans leur destin et leur caractère — forbans, illuminés, alchimistes, hermaphrodites —, dont l'histoire, enflée par les rumeurs, n'est évoquée par la population qu'avec crainte. Gabriel Morelli, oncle de Narcès et journaliste de son état, avait embrassé la cause des opprimés contre le parti au pouvoir dans les années 50. Il sera arrêté, puis relaxé sans raison apparente. Nous découvrirons plus tard que la mort de Noémie, la mère de Narcès, est liée à ce dernier fait (nous ne dirons pas comment), ce qui n'est pas sans rappeler le destin de la Tosca de Sardou. Mais peut-être que l'essentiel n'est pas là.

Narcès découvrira l'histoire de sa famille et, *«par-delà, chose encore plus grave, l'histoire de* [son] *pays, ce rocher chauve, cette terre de montagne avec sa pierraille, ses alluvions, sa mort à petit feu»*. Après plusieurs décennies de richesse et de gloire dues au *«commerce illicite des chairs humaines»* et dont le seul vestige est une résidence décrépite, la famille des Morelli n'a fait que déchoir par suite des coups d'État et des jacqueries qui secouent Trou-Bordet depuis la fin du XIXe siècle. Trou-Bordet est une *«ville vomie par la mer, coincée par la montagne»*, située sur une *«île coupée en deux»*, dont le nom ne sera jamais prononcé. La beauté des lieux attire les touristes. Ils affluent, bien étonnés de trouver encore une certaine joie de vivre chez un peuple épuisé par la misère et épouvanté par les massacres. L'un de ces touristes se fait dire par l'oncle Gabriel devenu guide: *«S'il vous plaît, monsieur le touriste, ne touchez pas à notre joie: elle est une fleur fragile.»*

Au terme d'une quête qui l'a aidé à mûrir, Narcès voudrait partir, mais ne le peut pas. Il ne lui reste plus qu'à continuer d'espérer, comme son peuple. Et il faut croire que l'espoir est permis quand on compte parmi les siens un écrivain capable de leur servir un festin poétique aussi riche que *Mère-Solitude*.

Professeur et écrivain, Émile Ollivier habite Montréal depuis 1965. Ses romans, La Discorde aux cent voix *(Albin Michel, 1986),* Passages *(L'Hexagone, 1991),* Les Urnes scellées *(Albin Michel, 1995), ont tous été primés.*

Alexandre Lazaridès collabore aux* Cahiers de théâtre Jeu *et a publié* La Poétique de Paul Valéry *aux Presses de l'Université de Montréal en 1978.

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIF

Lire le Québec

Des quêtes d'identité, nouvelle manière

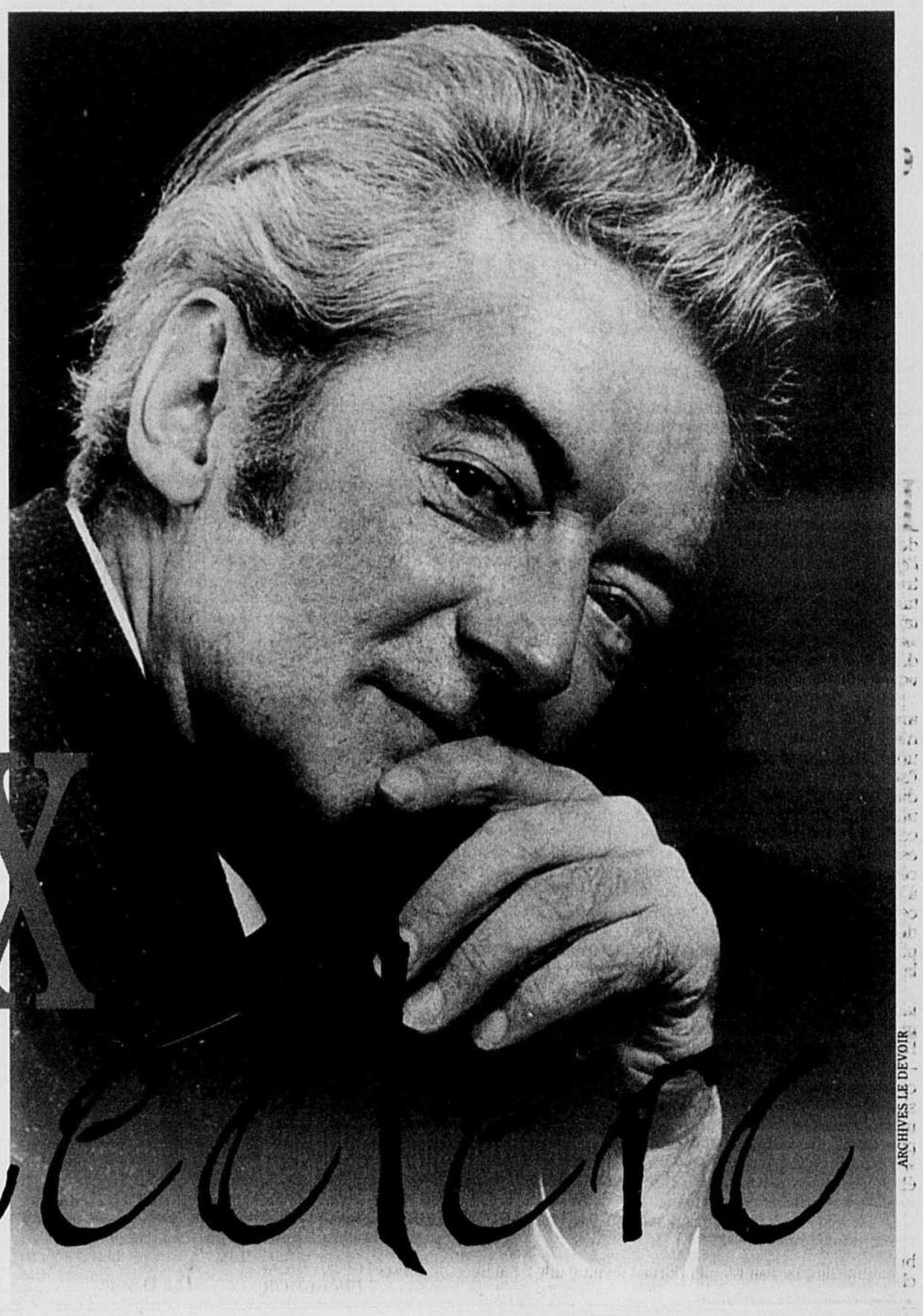
Au cœur de l'intimité de chacun

MARC LABERGE

Nonobstant les différences stylistiques et thématiques considérables qu'on ne manquera pas de trouver entre leurs œuvres respectives, les auteurs regroupés ici explorent *«l'identité problématique des individus dans un monde devenu contingent»*, qui caractérise le roman contemporain, selon l'expression célèbre de Georges Lukacs. Mais l'identité qui est en cause ici n'est pas métaphysique, pas plus que la quête dont elle est l'objet, comme ce fut le cas chez bon nombre de romanciers des années 40 et 50. Il s'agit plutôt d'une affaire personnelle, logée au cœur de l'intimité de chacun, enfouie sous les vieilles peurs ataviques, les conformismes ambiants, l'à-quoi-bon postmoderne, les blessures de l'enfance ou, tout simplement, le glacis trompeur du quotidien.

Quant à la sphère où se joue cette recherche d'identité, c'est celle de la proximité immédiate des personnages. La société ou le vaste monde, s'ils s'y trouvent, se profilent au loin: le milieu significatif, c'est celui des intimes, des amis, de la famille, souvent. Peu d'analyses psychologiques dans la tradition française, cependant, chez ces auteurs; ce sont les événements et les émotions qui dominent, et dont l'interprétation est laissée à la discrétion des lecteurs. Là-dessus, ces écrivains québécois ont des affinités avec leurs voisins américains.

Les personnages, eux, ne sont ni médiocres ni héroïques — encore que certains rêvent de l'être —; ce sont des hommes et des femmes qui se cherchent et qui parfois se trouvent, par quelque caprice du hasard ou à la suite d'un itinéraire long et douloureux. Ce sont rarement des battants, mais il y a chez eux une énergie qu'ils vont brûler à tenter de conquérir cette identité, vitale à leurs yeux, et qui est, somme toute, assez modeste: ce sera, pour certains, une intégrité personnelle, une certaine cohérence, ou, pour d'autres, la paix ou l'estime de soi. S'il y a parmi eux quelques naïfs, d'autres cultivent volontiers l'ironie et l'autodérision. Mais ce sont, pour la plupart, des utopistes modérés, si l'on peut dire, qui, sachant le bonheur impossible, aspirent à un certain bien-être. Ceux — assez nombreux — qui sombrent dans le désabusement ne le font qu'en dernier recours.



ARCHIVES LE DEVOIR

Félix Leclerc

La rivière nous parle de toi

CHER FÉLIX,

JE T'ÉCRIS COMME UN ENFANT S'ADRESSE AU PÈRE NOËL. COMME LUI... JE SAIS QUE TU EXISTES... PUISQUE NOS CHEMINS SE SONT CROISÉS.

JE T'AI RENCONTRÉ.

JE T'AI PARLÉ.

JE T'AI CHANTÉ.

TOI, LE POÈTE, TU DÉPOSAIS PARFOIS LA PLUME ET, LA GUITARE EN BANDOULIÈRE, TU T'EN ALLAIS PAR MONTS ET PAR VAUX CHANTER SUPERBEMENT LA LANGUE DE CHEZ NOUS AVEC LES MOTS DE CHEZ TOI. *«MOI MES SOULIERS ONT BEAUCOUP VOYAGÉ.»* J'AI EU L'IMMENSE PRIVILÈGE DE T'ACCOMPAGNER LORSQUE TU PARTAIS FAIRE TA TOURNÉE... TA HOTTE PLEINE DE TES SI BELLES CHANSONS QUE TU DISTRIBUAIS À QUI DÉSIRAIT LES ENTENDRE.

TU NE TE FAISAIS PAS PRIER.

SACHE QUE TU NE FERAS JAMAIS PARTIE DES POÈTES DISPARUS. TANT PIS POUR TOI!

TU ES TROP PRÉSENT DANS NOS CŒURS.

TU AS TELLEMENT AIMÉ TON PROCHAIN QUE LES ONDES D'AMOUR QUE TU AS ÉMISES NOUS TRAVERSENT ET VIBRENT EN NOUS À JAMAIS.

TU FUS UN HOMME DE CRÉATIONS.

UN HOMME DE CHANSONS, DE POÈMES, DE CONTES, DE MUSIQUE!

DE THÉÂTRE AUSSI!

REMARQUABLEMENT DOUÉ...

TU NOUS AS DONNÉ UNE ŒUVRE GÉNÉREUSE, VIBRANTE, INSPIRÉE.

TU FUS LE PORTE-PAROLE DE NOS PETITS BONHEURS,

DE NOS GRANDES MISÈRES,

DE NOS BEAUX SOUVENIRS...

DE NOS REGRETS.

DE NOS IMMENSES ESPOIRS SURTOUT.

MERCI MON FRÈRE!

LAISSE-MOI T'APPELER MON FRÈRE!

À TOUJOURS...

À BIENTÔT!

ENTENDS-TU, SUR TES ACCORDS DE GUITARE, TES MÉLODIES CHANTÉES PAR TOUS CEUX QUI T'AIMENT?

À TOI,

Raymond Devos

Dans un pays tranquille nous avons reçu la passion du monde, épée nue sur nos deux mains posée
Notre cœur ignorait le jour lorsque le feu nous fut ainsi remis, et sa lumière creusa l'ombre de nos traits
C'était avant tout faiblesse, la charité était seule devançant la crainte et la pudeur
Elle inventait l'univers dans la justice première et nous avions part à cette vocation dans l'extrême vitalité de notre amour
La vie et la mort en nous reçurent droit d'asile, se regardèrent avec des yeux aveugles, se touchèrent avec des mains précises
Des flèches d'odeur nous atteignirent, nous liant à la terre comme des blessures en des noces excessives
Ô saisons, rivière, aulnes et fougères, feuilles, fleurs, bois mouillé, herbes bleues, tout notre avoir saigne son parfum, bête odorante à notre flanc
Les couleurs et les sons nous visitèrent en masse et par petits groupes foudroyants, tandis que le songe doublait notre enchantement comme l'orage cerne le bleu de l'œil innocent
La joie se mit à crier, jeune accouchée à l'odeur sauvagine sous les joncs. Le printemps délivré fut si beau qu'il nous prit le cœur avec une seule main
Les trois coups de la création du monde sonnèrent à nos oreilles, rendus pareils aux battements de notre sang
En un seul éblouissement l'instant fut. Son éclair nous passa sur la face et nous reçûmes mission du feu et de la brûlure
Silence, ni ne bouge, ni ne dit, la parole se fonde, soulève notre cœur, saisit le monde en un seul geste d'orage, nous colle à son aurore comme l'écorce à son fruit
Toute la terre vivace, la forêt à notre droite, la ville profonde à notre gauche, en plein centre du verbe, nous avançons à la pointe du monde
Fronts bouclés où croupit le silence en toisons musquées, toutes grimaces, vieilles têtes, joues d'enfants, amours, rides, joies, deuils, créatures, langues de feu au solstice de la terre
Ô mes frères les plus noirs, toutes fêtes gravées en secret; poitrines humaines, calebasses musiciennes où s'exaspèrent des voix captives
Que celui qui a reçu fonction de la parole vous prenne en charge comme un cœur ténébreux de surcroît, et n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes

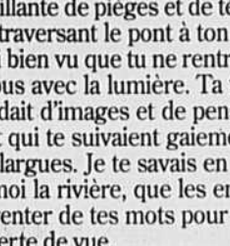
Anne Hébert, *Mystère de la parole*

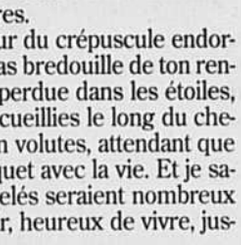
Félic Leclerc, poète, écrivain, homme de théâtre et de la chanson, né en 1914, est décédé en 1988. Le Fou de l'île, Moi, mes souliers, Pieds nus dans l'aube, Adagio *ou* Adante *ont été réédités dans la Bibliothèque québécoise (1988 et 1989). Nuit blanche a fait paraître* Tout Félix en chansons *et Henri Rivard vient de produire en 1994 une édition luxueuse de ses textes.*

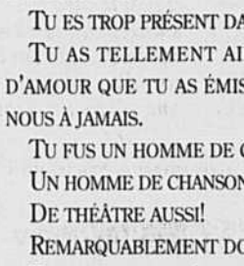
Marc Laberge est conteur et photographe. Son dernier ouvrage, Le Glacier, est paru chez Québec Amérique en 1995.

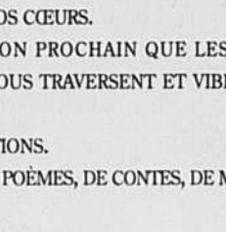
Raymond Devos est un comique français.

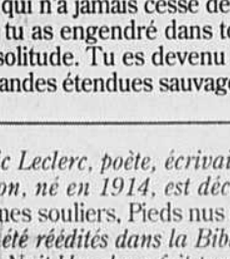
Venez rencontrer les auteurs d'XYZ éditeur

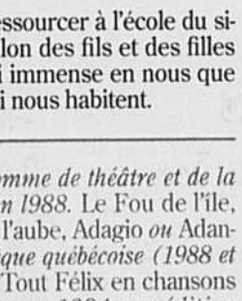

Louise Dupré

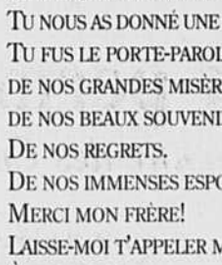

Sergio Kokis

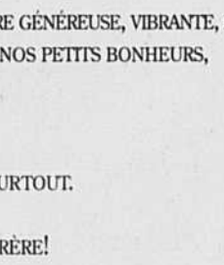

Régine Robin


Louis Hamelin


Bertrand Assiniwi


Jean Désy


Naïm Kattan


Hélène Monette

XYZ éditeur — Stand du Québec • Salon du livre de Paris

riopelle LE CIRQUE Gilles Vigneault

LIVRE-ALBUM *«LE CIRQUE»*
DE JEAN-PAUL RIOPELLE ET GILLES VIGNEAULT

Livre-album comprenant 12 gravures originales et d'interprétation (eau forte, 60 cm x 90 cm) de **Jean-Paul Riopelle**, imprimées par Alain Piroir en collaboration avec l'atelier Circulaire et 6 textes inédits de **Gilles Vigneault**, dans un boîtier de Pierre Ouvrard.
Tirage limité de 75 exemplaires numérotés.

Michel Tétreault Art International — Partenaire de l'édition Omer DeSerres

Acquisition et renseignements : 705, rue de Lorraine, Longueuil (Québec) Canada J4H 3R6
Tél. : (450) 677-8365 ou (514) 570-0682 Courriel : mtart@dsuper.net

DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE MAL IMPRIMÉ

Lire le Québec

Anne Hébert

Les textes habités

L'expérience littéraire au cœur de la vie culturelle et spirituelle du Québec

GILLES MARCOTTE

L'œuvre d'Anne Hébert nous habite si profondément, tant de ses phrases chantent dans notre mémoire, qu'au moment de la considérer dans son ensemble nous arrivons difficilement à prendre devant elle la distance qui nous permettrait d'en apercevoir nettement les proportions, les articulations.

Parmi ces phrases, celles qui ouvrent la grande fable du *Torrent*, et qui n'ont pas cessé de m'enchanter depuis que je les ai lues pour la première fois, en 1950: *«J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. Je touchais au monde par fragments, ceux-là seuls qui m'étaient immédiatement indispensables, et enlevés aussitôt leur utilité terminée...»* Rien de plus beau, de plus terriblement juste, ne s'était écrit au Québec, et nous nous reconnaissions aussitôt dans cette description d'une absence au monde, d'une privation du monde qui était trop réelle, en même temps que nous étions portés, par le rythme profond, au-delà des servitudes que dénonçait ce grand texte.

Trois ans plus tard, c'était *Le Tombeau des rois*: autre exploration d'un monde dévasté par l'angoisse, mais débouchant cette fois, non pas sur la *«seule et épouvantable richesse»* de la faute, par quoi se terminait *Le Torrent*, mais sur un *«reflet d'aube»*, en forme d'interrogation: *«D'où vient donc que cet oiseau frémit / Et tourne vers le matin / Ses prunelles crevées?»* Nous découvrions une grande poésie, qui nous offrait, par la rigueur et la cruauté même du récit qu'elle en faisait, une sortie de nos empêchements traditionnels, un véritable dénouement.

Le Torrent et *Le Tombeau des rois* furent deux grands moments, non seulement de l'expérience littéraire, mais de la vie culturelle, spirituelle du Québec. J'en parle au passé, mais nous aurions tort de croire que, depuis lors, ils ont perdu de leur nécessité, qu'ils ont épuisé leur vertu. Ce sont là des textes véritablement souverains, que le passage du temps, les relectures ne font que rendre plus présents. S'ils nous habitent si profondément, c'est qu'ils sont eux-mêmes habités, j'oserais dire hantés par des images qui ne cesseront pas d'être reprises, approfondies durant la longue, féconde carrière d'Anne Hébert. Elle ne fait pas que reprendre ces images pour les travailler, leur donner de nouveaux développements, mais elle va jusqu'à citer souvent de ses premiers vers dans les œuvres romanesques qui suivront, comme pour attester leur caractère proprement séminal.

Une action à moitié rêvée

Ce sera d'abord, en 1958, *Les Chambres de bois*, roman d'une action à moitié rêvée, sans localisation précise (sauf un Paris comme entrevu dans les brouillards du rêve), très proche encore de la généralité poétique, et qui n'emprunte pas en vain son titre à un des plus beaux poèmes du *Tombeau des rois*, *La Chambre de bois*: *«Il n'y a ni serrure ni clef ici / Je suis cernée de bois ancien.»* Si ce premier roman n'est pas encore tout à fait dégagé du poème, le suivant, *Kamouraska*, paru en 1970, fera d'Anne Hébert la grande romancière que l'on sait. La faveur populaire est au rendez-vous: en témoigne le prix des libraires, reçu l'année suivante, qui n'est pas un prix d'élite.

Mais *Kamouraska*, roman romanesque s'il en est, plein de personnages, d'actions passionnées, violentes, n'en reste pas moins entièrement fidèle aux intentions premières de l'œuvre. Quand la narratrice, cette Mme Rolland mal résignée qui nous accueille à la première page du roman, se dit: *«Rien ne doit plus m'échapper. La vraie vie qui est sous le passé»*, elle assume cette formidable exigence de lucidité qui était celle des voix entendues dans *Le Tombeau des rois*. C'est une telle exigence, non moins que les grandes passions, et peut-être même plus qu'elles, qui donne à ce roman et à ceux qui le suivront, *Les Enfants du sabbat* (1975) et *Les Fous de bassan* (prix Femina 1982), leur puissance quasi hypnotique. Deux violences s'affrontent: celle de comprendre, de déchirer les apparences du réel, les faux-semblants, et celle d'aimer, de souffrir, de vivre jusqu'à ses plus extrêmes conséquences les suprêmes tentations de l'existence.

Le charme de l'écriture, le lyrisme ne doivent pas nous faire oublier que de grandes cruautés déchirent le monde romanesque d'Anne Hébert, loin de tout accommodement, de toute pitié trop facile. *«Je suis la terre et l'eau*, disait le poète de *Mystère de la parole*, *tu ne me passeras pas à gué, mon ami, mon ami...»*

Décors parisiens

Entre *Les Enfants du sabbat* et *Les Fous de bassan*, œuvres abondantes où jouait librement la générosité romanesque, s'était glissé un bref récit, *Héloïse* (1980), qui étonna la critique, non seulement à cause de ses dimensions réduites mais aussi parce que l'auteure quittait les espaces canadiens pour un Paris qu'elle habitait déjà depuis plusieurs années, un Paris fascinant et inquiétant, le Paris des appartements secrets, du métro. Et c'est encore à Paris que se déroule l'action du dernier paru de ces courts romans, l'étonnant *Est-ce que je te dérange?* (1998). *«Lumière douce de septembre à grands traits répandus. À travers des rafales de cloches j'entends ruisseler la fontaine de l'église Saint-Sulpice.»* Paris apparaît également dans *L'Enfant chargé de songes* (prix du Gouverneur général, 1992), et c'est de la Ville lumière que viendra la comédienne Flora Fontanges pour jouer Beckett dans sa ville natale (*Le Premier Jardin*, 1988). Pas plus qu'elle ne quittait son Québec d'origine lorsqu'elle écrivait à Paris, Anne Hébert ne quitte pas véritablement Paris lorsque s'amorce son retour. L'autre bref roman québécois qu'elle publie ces années-là, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais* (1995), s'écrit encore dans la langue très pure, un peu haletante, de ses récits parisiens.

On parlera enfin d'un retour à la poésie, avec deux titres fortement évocateurs, *Le jour n'a d'égal que la nuit* (1992) et *Poèmes pour la main gauche* (1997); et au théâtre, avec une cantate historique, *L'Île de la demoiselle*, jouée récemment au festival de Trois, et qui nous a fait nous souvenir d'une des pièces maîtresses de la dramaturgie de la Révolution tranquille, *Le Temps sauvage*, d'une belle et grande passion.

Tout n'est pas dit, sans doute. Celle qui disait il y a plusieurs années: *«Le poète est au monde deux fois plutôt qu'une»*, par son incarnation dans le monde et par la création d'une «seconde vie», est totalement présente parmi nous.

Anne Hébert a commencé à publier ses poèmes en 1942 à Montréal. À partir du Tombeau des rois, *en 1953, elle publie poèmes et romans aux Éditions du Seuil.* Un habit de lumière *est le dernier titre qui paraît aux mêmes éditions.*

Gilles Marcotte a reçu en 1997 le prix Athanase-David, la plus haute distinction accordée à un écrivain par le gouvernement du Québec. Son dernier écrit,* La Mort de Maurice Duplessis, *et autres récits vient paraître aux Éditions du Seuil.

ARCHIVES LE DEVOIR

Le charme de l'écriture, le lyrisme ne doivent pas nous faire oublier que de grandes cruautés déchirent le monde romanesque d'Anne Hébert.

Maxime-Olivier Moutier

Cri du cœur

Écrire de façon coulante, naturelle

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le jeune auteur Maxime-Olivier Moutier ne se rappelle pas avoir envié déjà un écrivain en formulant l'ambition d'être en mesure d'en faire autant plus tard.

Maxime-Olivier Moutier écrit pour être heureux. Rien de plus. Rien de moins. Jeune auteur québécois, récemment plongé dans le succès à la suite de la parution de son dernier roman, *Marie-Hélène au mois de mars*, Moutier regarde autour de lui et ne se reconnaît pas tellement dans la horde d'auteurs qui l'entoure. *«Ou bien c'est moi qui ne suis pas un vrai écrivain, ou bien c'est eux.»*

Il est âgé de 27 ans. A déjà trois livres à son actif, et cette réputation qui le précède d'être débordant d'authenticité, vrai partout où il passe, dans tout ce qu'il dit et écrit, peu importent les risques que cela comporte. À la veille du Salon du livre de Paris, qui ouvre grande sa porte à une kyrielle d'auteurs québécois, Maxime-Olivier réfléchit à la portée de cet événement et à sa façon d'aborder l'écriture, qu'il croit différente de celle des autres.

«Je n'ai rien à voir avec les autres écrivains, je m'en rends bien compte», explique Moutier, directement de Paris où il est allé en opération de reconnaissance, quelques semaines avant l'ouverture du Salon. Lui-même peu attiré par la lecture — même si depuis qu'il publie il furète davantage d'un bouquin à l'autre —, le jeune auteur ne se rappelle pas avoir envié déjà un écrivain en formulant l'ambition d'être en mesure d'en faire autant plus tard.

Et pourtant, il le fait. *«Mais à ma manière»*, précise-t-il. Sa manière, comme il l'explique, ne consiste pas à tenter de raconter une histoire, ni même à trouver les mots pour dire ce qu'il pense; il essaie plutôt d'atteindre l'état de grâce qui lui permettra d'écrire de façon coulante, naturelle.

«J'ai toujours cru que, de façon générale, créer était essentiellement un cri du cœur. C'est sans doute pour ça que je ne peux pas comprendre tous ceux qui se posent mille et une questions pour savoir quoi écrire et comment l'écrire. Leur désir n'est pas le même que le mien; ils se cassent la tête pour trouver des histoires. Moi, je ne fais pas de compromis, j'écris avec le cœur, l'intuition, l'impulsion, j'impose ce que je sens au moment où j'écris.»

À la veille de l'opération Salon du livre, l'écrivain — qui fait partie de la délégation d'auteurs invités de façon particulière à représenter le Québec — s'interroge quant aux retombées et à la signification d'une invitation du Québec par la capitale française. Le franc-parler à l'avant-garde, il avance: *«Les gens pensent que tout à coup, parce qu'une quarantaine d'auteurs québécois vont se pavaner en France, ça va changer la face du monde. La vérité, c'est que les Français n'en ont rien à foutre de notre petite littérature! Tout simplement parce qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour attirer les Français, quoi qu'on en dise.»*

Opérer une révolution

Quoi qu'on en dise en effet, Maxime-Olivier Moutier étant curieusement l'exemple type d'une retombée quantifiable de l'intérêt des Français pour notre littérature, puisqu'un éditeur français s'intéressait récemment à certains de ses volumes.

«Je ne crois pas qu'on ait actuellement l'étoffe pour impressionner les Français, et pourtant on l'a fait avec la chanson, le théâtre! Dans ces secteurs-là, il y a eu une révolution, on a réussi à changer des choses. Est-ce que Robert Lepage s'est demandé comment les autres faisaient les choses avant de se lancer dans la forme de théâtre qu'il a créée? Non. Et voilà une voie unique qui a fonctionné. Est-ce que les gens aiment ce que je fais parce qu'ils sentent que je ne force pas les choses et que je laisse mon intuition faire le travail? Je ne sais pas. Peut-être bien, après tout.»

Nous présenterions donc une littérature frileuse parce que les auteurs se soucient plus de ce qu'ils devraient écrire pour être lus que de ce qu'ils ont envie de dire. *«Quand on fait une déclaration d'amour à une femme, y pense-t-on pendant trois jours? Non. Et si on la mijote trop longtemps, ça rate. J'essaie de ne jamais forcer les choses, je travaille plutôt à chercher l'état dans lequel je dois me trouver pour écrire, je ne me torture jamais pour savoir quoi écrire. Mais il faut être prêt à ne pas faire de compromis, à dire les choses comme elles viennent, sans plus. Au Québec, le problème est simplement que les gens ne sont pas prêts à payer le prix de cette façon de faire, c'est-à-dire d'avoir peut-être l'air complètement idiot.»*

Le dernier récit de l'écrivain, salué par la critique, cadre parfaitement avec cette façon non raisonnée de procéder. Publié à l'automne dernier, *Marie-Hélène au mois de mars* a été écrit alors que Moutier, âgé à ce moment de 23 ans, se trouvait en institution psychiatrique à la suite d'une tentative de suicide. Complètement anéanti par une peine d'amour, le jeune homme s'est accroché au crayon, voyant là une des seules façons de ne pas succomber aux charmes de la mort.

Depuis, l'eau a coulé sous les ponts. D'autres livres sont écrits, prêts à être publiés. Rien de semblable à *Marie-Hélène...*, qui, à cause du caractère grandement particulier lié à la genèse du livre, ne pourra sans doute jamais être égalé dans le genre. Trois manuscrits, *Lettres à mademoiselle Brochu*, *Éléments pour une nouvelle esthétique de la crise amoureuse* et *Pour une éthique urbaine*, ont succédé à *Marie-Hélène...* Ils ont tous été écrits pour la seule et même raison: *«J'écris pour être heureux. Ça ne fonctionne pas toujours, mais c'est ce que j'ai trouvé comme moyen d'arranger les choses lorsque ça ne tourne pas rond chez moi.»*

Avant de faire paraître en 1998 Marie-Hélène au mois de mars, *Maxime-Olivier Moutier signait* Potence Machine *(1996) et* Risible et noir *(1997), toujours chez Triptyque.*

***Marie-Andrée Chouinard est journaliste au journal* Le Devoir.**

ROMAN

Un goût sauvage de liberté

Jeanne-Mance Delisle prête sa plume à l'Abitibi

La Bête rouge

Jeanne-Mance Delisle
Lachine, Éditions de la pleine lune, 1996, 216 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

À cinq cents kilomètres au nord de Montréal, sous la baie James, s'étend l'Abitibi, une vaste région de forêts et de lacs, truffée de mines. Jadis l'Eldorado de ses premiers défricheurs et explorateurs, elle attira des aventuriers en quête de fortune rapide et des hommes au fier tempérament. Certains prospérèrent, d'autres y déversèrent des énergies mal canalisées par ce milieu fruste. Si l'on excepte ses autochtones, l'Abitibi n'est habitée que depuis 85 ans; aussi sa jeune littérature apporte-t-elle sur cette population un regard vif, lucide sur sa réalité, née de l'audace et du courage, et attaché à la fierté de ses rêves, comme à montrer ce que le cinéaste Gilles Carle, enfant du pays, a nommé *«la vraie nature de Bernadette»*.

Nouvelliste, romancière et dramaturge, Jeanne-Mance Delisle, domiciliée à l'orée de la forêt abitibienne, prête sa plume à sa petite communauté culturelle isolée. Elle écrit des récits de vie âpres, sous l'empire de fortes émotions ou de la nostalgie, des histoires de mœurs à saveur locale, peu policées. Elle met en scène des êtres durs, instinctifs, incapables de raisonner, mais souvent sensibles et rêveurs. Authentiques mais comme sortis du monde des contes, primitifs plus que socialisés, ses personnages aux contours bruts et aux agissements imprévisibles sont en tous points romanesques, tantôt clownesques tantôt infects, plus hauts en couleur que les héros manichéens des romans populaires de sa jeunesse, car ils existent vraiment.

Aldé Letendre, dans *La Bête rouge* — son surnom —, est l'un de ces petits hommes résistants et farceurs, à la gueule couturée et au corps tatoué, qui, dans une rafale de mots et les invectives à fleur de peau, vous lâche le récit de sa vie sans vous laisser respirer. Ce diable roux, qui, pendant plus de vingt ans, s'est comporté comme un fauve enragé, relate son épopée douloureuse et terrible. Sa première révolte naît dans sa famille, où les Indiens, les métis et les Blancs constituent une lignée de déserteurs et de ténébreux torturés, à la morale taillée sur mesure.

La parlote livresque

L'écriture de Jeanne-Mance Delisle — *«la parlote livresque»*, dit le narrateur — est emportée par la fougue et la langue colorée des entretiens qui l'inspirent. Une réflexion sur la violence, née des forces qui s'affrontent dans le clan, s'en dégage. Aldé, qui a mis le feu à l'église, se retrouve à seize ans sommairement jeté par les siens dans la blanche froidure, avec un crucifix pour seul bagage. Hanté dès l'enfance par le désir de saborder l'autorité, il conquiert dès lors la sienne, sans égard pour les fragiles fondations posées par ses pairs, foreurs, trappeurs, prospecteurs, ferrailleurs... Ces *«têtes de beu»* au corps bouffi par l'alcool, mais à l'énergie de feu et à la volonté d'acier, ces barbares déconcertants, ces cœurs de glace capables de fondre en larmes poussent le bouillant Aldé, sacrilège et profanateur, vers son destin: il purgera sept ans de prison pour vol à main armée. Mais sa plus grande faute est ailleurs.

Le roman adopte la franchise brutale de ces gens, habitués à recevoir des coups autant qu'à en donner. Leurs orages et leurs drames forment un matériau envoûtant, une galerie de portraits qui tiennent autant du vaudeville que du cas social récurrent. Aux rudes excès de leurs fringales amoureuses, de leurs angoisses exaspérées ou de leurs décisions précipitées, une tendresse et une subtile délicatesse fait contrepoids. On passe sans transition de la souffrance *«aussi intense que celle du damné assoiffé au fond de l'enfer»* à des instants de bonheur infini à écouter le bruissement d'un oiseau changeant de branche. La forêt, théâtre de la sexualité, y occupe une grande place; les femmes s'y consument comme des tisons ardents, attisées par le souffle dévorant d'hommes aussi lourds et patients à la chasse que des ours.

Lire le Québec

Jean Pierre Girard

La mission du texte

La tragédie et le malheur ordinaire

ROBERT CHARTRAND

Jean Pierre Girard a eu un départ dans la vie plus états-unien que québécois: il avait des dispositions pour le tennis et le football — américain — et, à 21 ans, il a hérité d'un troupeau de cent bœufs de boucherie. Mais il ne sera ni athlète professionnel ni éleveur. Il vend les bêtes, entreprend des études supérieures: Jean Pierre Girard a décidé qu'il serait écrivain et professeur.

Girard est de ces auteurs pour qui l'écriture est une longue patience, à laquelle il s'astreint volontiers. Il éprouve même du plaisir à retravailler ses textes jusqu'à ce qu'ils atteignent ce qu'il appelle leur *«intégrité»*, fond et forme confondus.

L'œuvre, le texte: ce sont les maîtres mots de l'entreprise de Girard. Tout doit leur être subordonné. *«L'homme est plus petit que l'auteur qui, lui, est plus petit que l'œuvre»*, estime-t-il, ce qui autorise peu d'épanchements personnels. *«Je prends garde de ne pas contaminer mes textes avec mes sentiments, mes idées, mes émotions. Je me sers parfois de mes observations ou de mes souvenirs, mais jamais de quelque élément personnel brut qui n'a pas été transposé, qui n'a pas traversé le prisme d'une écriture.»* Et il soumet ses phrases à l'épreuve du *«gueuloir»*: *«Je les relis à haute voix pour bien les entendre; c'est lorsque les mots sont mis en bouche qu'ils prennent chair, en quelque sorte. Et puis, cela me force à ralentir.»*

S'il a écrit pour la radio, la scène, le cinéma, Girard est d'abord un nouvelliste — on dit parfois nouvellier au Québec —; il est de ces jeunes écrivains québécois qui ont contribué au regain de faveur, dans les années 80, pour ce genre qu'avaient pratiqué naguère certains de nos meilleurs auteurs — Yves Thériault, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Claire Martin —, encore qu'ils aient dû leur réputation à leurs romans.

Girard est un fervent admirateur de l'écrivain américain Raymond Carver, ce champion du minimalisme, dont la hantise du dépouillement l'amena, dans ses derniers textes, à supprimer toute trace d'histoire. Mais Girard ne le suit pas jusque dans ses excès. Il y a dans certaines de ses nouvelles, comme dans celles de Carver, un sentiment de menace, des petits faits qui révèlent une tragédie ou un malheur ordinaire. Girard, comme l'Américain, a le souci du climat juste et se donne le même mot d'ordre: *«Pas de trucs»*. Nulle justification, ni explication d'ordre psychologique ici. Pas davantage de recherche d'effets, mais la même obstination à planter son regard devant un objet ou une situation, si banals soient-ils, pour y débusquer un drame, une émotion.

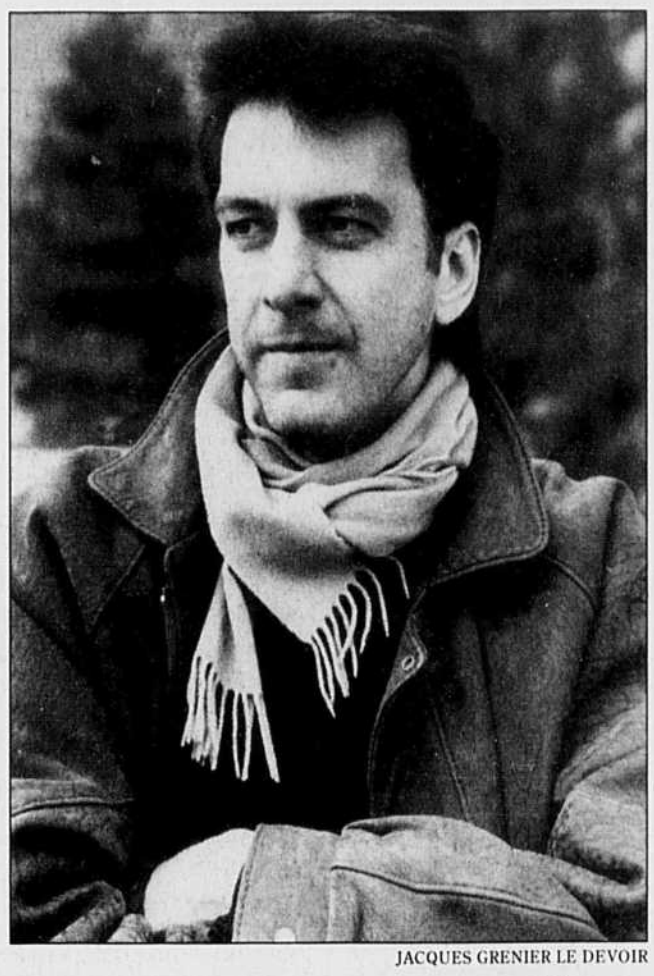
Mais l'écriture de Girard est plus chatoyante que celle de Carver. Il a volontiers l'épithète étonnante — des petites bouchées peuvent être *«parfaitement carcérales»* et le bonheur, dresser ses *«toiles filamenteuses»* — et ses phrases peuvent être, au besoin, sèches, syncopées ou se développer en d'amples périodes. Son lexique peut jouer sur tous les registres, selon la condition et l'âge de ses personnages. Girard a même parodié le parler «belge» dans une des nouvelles de *Silences*, son premier recueil...

Accumulations

L'écriture, parfois mimétique, s'immisce par avancées successives, par accumulation de petits traits dans l'intériorité des personnages, saisis à un moment critique de leur vie, qu'ils ont vu venir ou non, et où ils ont soudain la révélation de leur servitude, de leur mauvaise foi ou, au contraire, celle d'une liberté, d'un affranchissement tout proche auquel il leur suffit d'avoir l'audace d'acquiescer. Les situations où ils se trouvent sont souvent inhabituelles, parfois spectaculaires, mais jamais impossibles. Le vraisemblable, ce qui aurait pu ou dû se produire, permet, bien mieux que la plate copie de la réalité, de saisir les personnages dans un moment de vérité: le mot, qui revient fréquemment dans les nouvelles de Girard, ne désigne pas quelque précepte moral mais plutôt l'occasion offerte aux personnages de coïncider avec eux-mêmes, de se trouver en accord avec le monde ou de prendre enfin en charge leur propre vie.

Cette vérité — ces vérités —, comme l'indiquent les titres des recueils de Girard, peut se trouver dans divers *Silences*, dans le non-dit ou dans l'intervalle entre les mots; dans des lieux ou des rôles qui sont autant d'*Espaces à occuper*; dans des imaginaires féminins — dans *Léchées, timbrées* — ou, dans *Haïr?*, dans la douleur amoureuse redoutée, ressentie ou subie.

Médaillé de bronze, catégorie nouvelles, aux Jeux de la Francophonie de 1997 à Madagascar — l'athlète sommeille toujours en lui! —, Jean Pierre a sur le métier un cycle romanesque très ambitieux dont le titre provisoire est *L'Octogonie des pronoms*; chacun des huit romans sera écrit dans la perspective d'énonciation d'un pronom différent: je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles. *«Je mettais déjà beaucoup de soin à choisir les pronoms dans mes nouvelles, à trouver la voix narrative la plus porteuse de sens: ce sont des passerelles qui permettent au récit d'accéder à une sorte de matérialité.»*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean Pierre Girard a un cycle romanesque ambitieux.

Professeur et écrivain, Jean-Pierre Girard a adopté la nouvelle comme forme d'écriture pour ses premiers textes: Silences *(1990)*, Espaces à occuper *(1993)*, Léchées, timbrées *(1993) ou* Haïr? *(1997), tous publiés à L'instant même. Il travaille présentement à un cycle romanesque en huit volumes.*

***Robert Chartrand est critique littéraire au journal* Le Devoir.**

ROMAN

Aux antipodes de la rectitude politique

Trois visages du plaisir

Un homme est une valse

Pauline Harvey
Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 158 pages

ALEXANDRE LAZARIDÈS

À la veille de célébrer son quarantième anniversaire, une Montréalaise accepte de mettre de côté sa tranquillité pour découvrir trois visages du plaisir, soit, par ordre alphabétique, baiser, écrire et voyager. Plus exactement, elle cherchera — et c'est le programme du roman de Pauline Harvey — à les faire coïncider, à en jouir simultanément.

De cette narratrice, nous ne saurons guère plus, ni son nom ni les activités disons plus terre à terre qui lui permettent de voyager et de fréquenter les hôtels. Un tel souci de réalisme n'est pas de mise dans ce monde un peu bohème, pour lequel fréquenter les cafés, les terrasses printanières et les restaurants exotiques compose un mode de vie en soi. On reconnaît là une certaine intelligentsia des années 80, désabusée sans cynisme, démunie sans fausse honte, insouciante du passé et de l'avenir puisqu'*«il n'y a que l'unique minute présente à vivre»*. Changer le monde n'est pas son fait, si ce n'est par la magie du verbe ou de l'œil, qui sait regarder un tableau de musée aussi bien qu'un tableau de la vie quotidienne sans chercher à les distinguer.

Grandes villes

Elle découvrira que les grandes villes, même si elles ne se ressemblent pas, produisent le même effet. *«Ici, nous sommes tous des étrangers»*, avait-elle conclu au terme d'un examen du paradoxe que constitue Montréal, ville aux longs hivers, à la fois francophone et d'immigration, implantée sur le continent américain. À Paris aussi, où elle avait rejoint son amant, la narratrice trouvera que *«c'est agréable d'être une étrangère»*. À Tellaro, elle constatera que tous deux sont *«devenus des étrangers, des voyageurs, des habitués des chambres d'hôtel»*. Elle passe, en effet, le plus clair de son temps recluse dans son hôtel, à écrire au lit, on ne sait trop quoi, peut-être ce roman même que nous sommes en train de lire. Plus tard, à Boston, elle passera vingt jours ainsi, à écrire et à éprouver jusqu'aux plus extrêmes limites le corps de son homme.

C'est qu'*«un homme, ça sert à jouir, s'il y a des amants leur nom est jouissance, sexualité, un homme est une valse»*. Son partenaire des jeux d'alcôve se prête volontiers à ce vertige, se mue en objet androgyne, homme «pute» facile à manipuler (au sens propre du mot) et extraordinairement habile à faire jouir. En une telle compagnie, une femme se libère de sa propre liberté et peut donc *«écrire avec la bouche d'un homme collée au mont de Vénus»*. Plus important, la narratrice a compris qu'une simple femme est *«la chose la plus insignifiante du monde»*, mais aussi que *«c'est tout ce qui intéresse le monde»*.

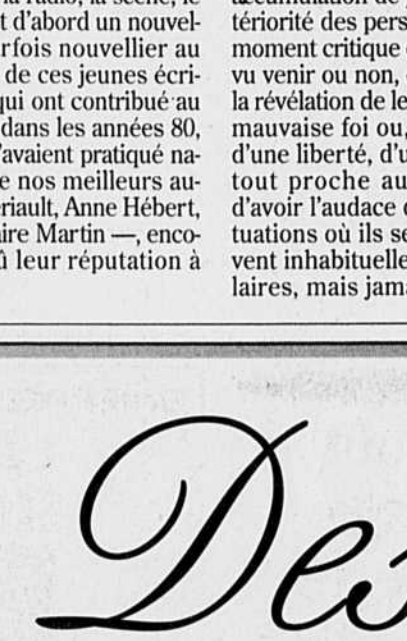
Aux antipodes de la rectitude politique contemporaine, il y a là, semble-t-il, matière à déranger et à réjouir.

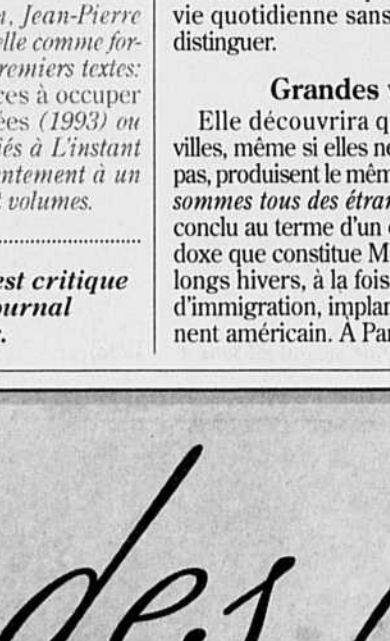
Pauline Harvey, née en 1950, a publié aux Éditions de la Pleine Lune Le Deuxième Monopoly des précieux *(1981/BQ, 1996)*, la Ville aux gueux *(1982)*, Encore une partie pour Berri *(1985/BQ, 1995); à L'Hexagone,* Pitié pour les salauds *(1989); aux Herbes rouges,* Un homme est une valse *(1992) notamment.*

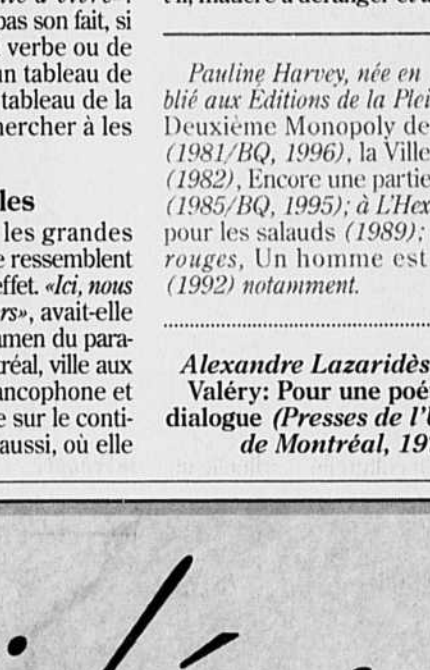
Alexandre Lazaridès a publié* Valéry: Pour une poétique du dialogue *(Presses de l'Université de Montréal, 1978).

Des livres et des idées

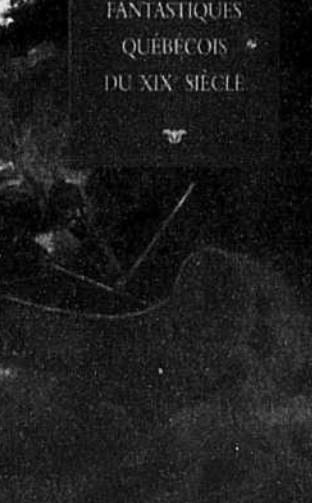
FIDES







BQ



Au Québec : Éditions Fides En Europe : Éditions du Cerf

Lire le Québec

ROMAN

L'écriture du dépassement

Une saga tournée vers l'avenir

Blanche forcée

Victor-Lévy Beaulieu, Montréal, VLB, 1976/1997, Éditions Trois-Pistoles, 191 pages

JACQUES PELLETIER

Dans l'œuvre colossale, immense, de Victor-Lévy Beaulieu — assurément la plus considérable de la littérature québécoise contemporaine —, on trouve de tout, le meilleur comme le pire, les sommets du sublime comme les abîmes de la trivialité. Il m'apparaît du coup quelque peu oiseux de prétendre opérer un tri dans cette production qu'il est préférable de prendre en bloc, pour ce qu'elle est, dans ses réussites flamboyantes comme dans ses ratages spectaculaires.

Cela dit, la critique a commencé à procéder à un classement normatif de cette œuvre, plaçant au sommet *Les Grands-Pères* et *Don Quichotte de la démanche* dans le registre de la fiction romanesque, *Monsieur Melville* dans celui de l'essai.

C'est un classement qui se défend et je n'en proposerai pas ici un autre, me contentant de suggérer qu'on peut aussi entrer dans cette œuvre par une autre porte, celle des *Voyageries*, titre regroupant la trentaine d'œuvres consacrés aux Beauchemin.

C'est une voie d'accès particulièrement intéressante en ce qu'elle constitue une sorte de modèle réduit de l'œuvre entière tout en possédant le mérite de l'achèvement. Ce cycle forme en effet une boucle à l'intérieur d'une production globalement proliférante, en continuelle expansion, vraisemblablement destinée, par les ambitions mêmes qui la portent, à l'inachèvement.

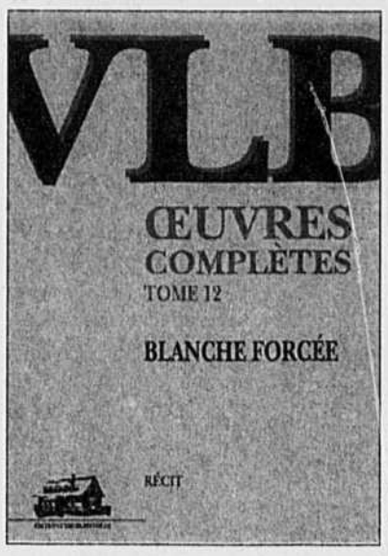
Les Voyageries représentent une ouverture dans une œuvre régie jusque-là par une quête fiévreuse des origines familiales et collectives, d'un passé devenu mythique. Elles forment également une saga — qui redouble celle des Beauchemin —, mais qui est tournée cette fois vers l'avenir, le large, la mer, les grandes eaux de la passion amoureuse et de l'aventure langagière.

Projet épique

Elles débutent par le récit d'un amour perdu et retrouvé par et dans les mots et se terminent par la relance du projet épique qui hante l'auteur depuis les tout débuts de son entreprise. Entre ces deux extrémités, on retrouve l'entrelacement savant d'un grand roman familial qui se déploie autour de la figure triangulaire constituée par les personnages de Job J. Jobin, un océanographe fantasque et beau parleur, de France, l'épouse délaissée, et de Blanche «forcée», l'amoureuse suicidaire, et d'un non moins magistral roman d'écriture placé sous la figure tutélaire de Melville, aimant et cœur battant du cycle.

Blanche forcée s'impose comme le récit peut-être le plus lisse, le plus transparent de toute la production romanesque de Beaulieu, comme le plus lumineux aussi tant il est visiblement porté par un grand bonheur, une aisance souveraine dans l'écriture. Cette joie rayonnante résonne jusque dans la complainte désespérée du héros-narrateur frappé à mort dans son amour éperdu pour la créature fabuleuse qu'incarne Blanche, disparue pour toujours et qu'il tente de rejoindre dans les souvenirs et les rêveries.

Si Blanche représente l'absolu de la passion amoureuse, Melville symbolise pour sa part l'accomplissement de l'écriture. Et le livre en forme d'hommage qui lui est consacré représente un sommet indépassé et peut-être indépassable non seulement des *Voyageries* mais de l'œuvre entière de Beaulieu. Le lecteur y trouvera rien de moins qu'un livre total, qui convoque et intègre plusieurs registres d'écriture couvrant de multiples réalités.



Il comprend une interprétation de l'œuvre du grand écrivain américain — prétendant elle-même à la totalisation — et une réflexion sur le travail créateur et sur la nature et les conditions du discours critique (inspirée par Sartre). Il réunit des fragments autobiographiques sur l'enfance, l'adolescence, l'entrée dans le monde, qui nous racontent la naissance fiévreuse d'un écrivain. Il s'offre comme un prodigieux roman polyphonique d'abord en tant que fiction sur Melville et les siens, ensuite en tant qu'élément central, cœur des *Voyageries*, enfin comme moment capital du développement de *La Grande Tribu*, cette œuvre définitive qui hante l'auteur depuis sa venue dans le monde de la création.

En somme, *Les Voyageries*, et plus particulièrement *Monsieur Melville*, incarnent exemplairement ce qu'attend Victor-Lévy Beaulieu de l'écriture: qu'elle exprime dans la flamboyance les aspirations les plus élevées de l'humanité, appelant ainsi au dépassement de soi et au *«grand partage»* avec tous.

Victor-Lévy Beaulieu a publié toute son œuvre aux Éditions Trois-Pistoles. Une édition de ses œuvres complètes en 54 volumes, actuellement en cours, sera complétée en 2003.

Jacques Pelletier est professeur et a fait paraître Le Poids de l'Histoire ***(Nuit blanche éditeur, 1995).***

Hélène Monette

Écrire bien et vrai

Le témoin de la fragile vérité

MICHEL GARNEAU

Hélène Monette elle écrit bien
comme on dit
ce qui n'a aucune importance
mais elle écrit vrai
ce qui en a beaucoup
elle écrit:
La dérision nous perdra tous
risibles nous serons perdus
aussi ridicules que prévu
pourquoi écrire
si ce n'est pour mieux sentir
et mieux savoir
et en être des êtres plus humains
dans l'histoire des choses inscrites
la dérision
oh tant de fois
a été crachée
sur les femmes

Praxilla
(450 ans avant l'ère chrétienne)
écrivait bien
ce qui n'a aucune importance
mais elle écrivait vrai
ce qui en a beaucoup
elle écrit, Praxilla:
le plus beau de ce que je laisse en arrière
c'est le soleil lui-même
et puis les éblouissantes étoiles
et le visage de la lune
et puis en leurs saisons les concombres
et les pommes et les poires
pendant des tas de siècles
on lui tombe dessus
à cause de ses concombres
un certain Zonobion déclare:
«Il faut être simple d'esprit pour mettre sur le même plan les concombres et le soleil et la lune.»

Hélène écrit:
elle [la dérision] essuie ses pieds dans vos mains
se mouche dans vos yeux
elle raille l'histoire et la passion
elle devient hilare
par anticipation
on jurerait que dans tout ce qui s'inscrit
beaucoup est fabriqué pour que nous soyons moins
et il y a beaucoup de dérision et de style
(parfois c'est la même chose)
il y a beaucoup d'écritures qui se protègent
et puis il y a celles et ceux
qui se pâment aussi bien
devant le concombre que le soleil
et dont la voix fraîche et nue
traverse les millénaires
à cause d'une fragile vérité

HÉLÈNE CYR

Hélène Monette

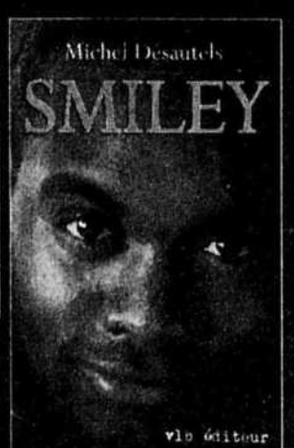
Hélène Monette est d'abord écrivaine. Poète, elle publie, entre autres aux Écrits des Forges, Lettres insolites *(1991) et, aux Herbes rouges,* Kyrie eleison *(1995). Romancière, elle fait paraître chez XYZ* Le Goudron et les Plumes *(1993) et au Boréal,* Unless *(1995). Sa dernière œuvre a été* Plaisir et paysages kitsch *(Boréal, 1997).*

Michel Garneau est poète et homme de théâtre et de radio. Il a adapté et mis en scène le théâtre de Shakespeare. Son dernier ouvrage paru est L'Épreuve du merveilleux ***(Lanctôt, 1996).***

La littérature
La passion de la

À la découverte du Québec

MICHEL DÉSAUTELS



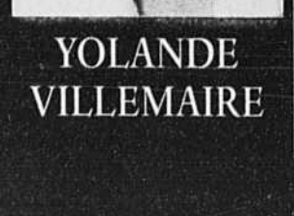
ABLA FARHOUD

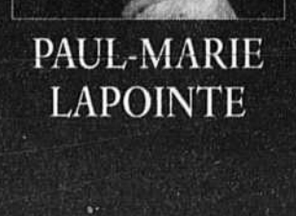
YOLANDE VILLEMAIRE

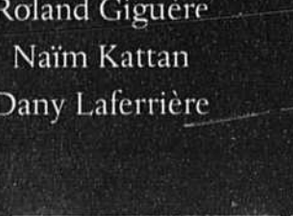
PAUL-MARIE LAPOINTE

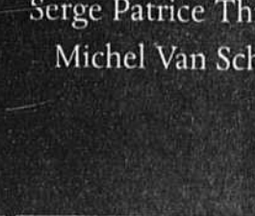
Venez visiter notre stand (P-50) et rencontrer nos auteurs, dont:

Marie-Andrée Beaudet
Claude Beausoleil
Marie-Claire Blais
Denise Boucher
Marcelle Brisson
Paul Chamberland
Ook Chung
Cécile Cloutier
Denise Desautels
Michel Désautels
Madeleine Gagnon
Michel Garneau
Jean-Louis Gaudet
Lise Gauvin
Roland Giguère
Naïm Kattan
Dany Laferrière
Micheline La France
Richard Langlois
Paul-Marie Lapointe
Nicole Macé
Henriette Major
Annie Molin Vasseur
Pierre Morency
Pierre Nepveu
Émile Ollivier
Jacques Parizeau
Yves Préfontaine
Rober Racine
Jean Royer
Michel Sarra-Bournet
Serge Patrice Thibodeau
Michel Van Schendel


SYLVAIN TRUDEL


MADELEINE GAGNON


DENISE PÉRUSSE



LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE

L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

TYPO
www.edtypo.com

vlb éditeur
www.edvlb.com

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE MAL IMPRIMÉ

Lire le Québec

Edition Hors Québec

Trouver de nouveaux lieux de distribution

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Ces derniers mois, le milieu de l'édition a été observé sous toutes ses coutures. Si le Sommet sur la lecture et le livre a plutôt placé les projecteurs sur les librairies, reconnues comme étant la plaie à panser le plus rapidement possible, les éditeurs n'en ont pas moins quelques interrogations à méditer pour se refaire une santé.

Il n'y a pas si longtemps, l'ancienne ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, affirmait haut et fort vouloir doubler la consommation de livres québécois en sol français dans un laps de temps bien court... soit deux ou trois ans. Selon certaines données, le Français consomme l'équivalent de quelque onze cents de livres québécois par année seulement, tandis que son vis-à-vis québécois dévore l'équivalent de 15 $ de livres français annuellement. Des chiffres éloquents quant aux pas de géant qu'il reste à parcourir en matière d'exportation de notre littérature...

«Nous allons nous adresser à toute l'Europe!», disait encore la même ministre de la Culture et des Communications lors d'un dévoilement embryonnaire de la programmation du Printemps du Québec en France, auquel le Salon du livre de Paris donne en quelque sorte le coup d'envoi.

Même s'il reste fort à faire en matière d'exportation, quelques maisons d'édition québécoises ont déjà le vent dans les voiles. Des statistiques issues de 1995 révèlent que les éditeurs de littérature agréés retirent un peu plus de 20 % de leurs bénéfices de la vente de leurs livres à l'étranger. La coédition, de plus en plus populaire, et la recherche d'antennes françaises par l'entremise de distributeurs-diffuseurs bien établis là-bas permettent de mousser l'aventure hors Québec mais demeurent encore des inconnues pour nombre de petits éditeurs d'ici.

Il faut de plus compter désormais sur l'édition électronique, cette vente littéraire effectuée directement à partir du vaste cyberspace et dont plusieurs parlent encore avec méfiance. L'histoire et la tradition prêtant une affection plus grande au support papier qu'à la voie électronique, les éditeurs sont encore trop peu nombreux à posséder une adresse sur l'inforoute. Et malgré l'avantage indéniable que procure cette présence — promotion, accessibilité plus vaste, ouverture des frontières —, l'argent manque et la crainte demeure de voir l'écran remplacer le livre. À cette timide volonté de mettre le pied dans la danse électronique, le monde de l'édition voit toutefois certaines initiatives, comme celles de l'Union des écrivains du Québec avec son site L'Île (centre de documentation virtuel présentant plus de 700 écrivains québécois), promettre une promotion élargie de ce qui s'écrit de ce côté-ci de l'Atlantique. Si ces mesures permettent d'envisager des jours meilleurs, il reste toutefois fort à faire avant que le défi de l'exportation, voie de l'avenir par excellence, soit affaire classée.

Jeunes maisons

Une production annuelle de 4000 nouveaux titres

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD

L'édition québécoise se porte fort bien, merci. À preuve: en 1997, la matière grise québécoise a donné lieu à la publication de plus de 4000 nouveaux titres, littérature générale, jeunesse et essais confondus. Destiné à un bassin de population de quelque sept millions d'âmes — pas toutes lectrices, mais en voie de le devenir —, cet amas de pages neuves, néanmoins publié dans une plus grande diversité, ne garantit pas un nombre d'exemplaires plus élevé, les éditeurs ayant récemment pris le parti d'imprimer en plus petite quantité et d'augmenter la fréquence des tirages, ce qui semble être une tendance observable ailleurs.

La production nationale

Fringantes — les plus mûres d'entre elles dépassant à peine la soixantaine —, nos maisons d'édition sont donc jeunes, et en plein essor. On estime que les deux tiers des maisons d'édition — elles sont 200 maisons commerciales environ — ont à peine 20 ans: l'âge où tout encore est permis. Car notre histoire locale de fabrication des bouquins est encore bien jeunette. En 1960 encore, rare était la production nationale, la grande majorité des titres qui meublaient nos tablettes provenant de l'étranger. La maison d'édition Fides, encore très bien portante, faisait figure de précurseur en 1937 en ouvrant ses portes. Une dizaine d'années plus tard, c'est le Cercle du livre de France qui voit le jour sous le coup de baguette de Pierre Tisseyre, devenant plus tard les Éditions Pierre Tisseyre.

Devant la faible production éditoriale locale, le gouvernement du Québec décide de s'immiscer dans l'affaire, intervenant d'abord au début des années 60 puis à nouveau vingt ans plus tard (Loi sur le développement des entreprises dans le secteur du livre, toujours en vigueur), dans le secteur des librairies, afin de favoriser l'ouverture de commerces voués au livre et, par ricochet, la publication de nouveaux titres bien de chez nous.

Désormais, on compte au Québec quelque 130 maisons d'édition dites agréées, c'est-à-dire reconnues par le gouvernement grâce à la Loi sur le développement des entreprises dans le secteur du livre. Il semblerait donc que les incitatifs gouvernementaux aient insufflé à cette industrie alors embryonnaire l'élan dont elle avait besoin pour prospérer...

Une production abondante

En regard d'autres pays comme l'Allemagne, la France ou encore l'Angleterre, le nombre de livres publiés au Québec est à certains égards plutôt étonnant compte tenu de l'étendue de sa population: dans sa *Brève Histoire du livre au Québec*, l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) note qu'*«il se publie au Québec 502 titres par million d'habitants contre 395 pour la France et 200 pour les États-Unis»*.

Pilier indiscutable de l'activité littéraire, la librairie — aujourd'hui encore sous le coup d'intenses discussions quant aux façons d'assurer sa survie et celle d'une littérature variée — vacille tout juste avant ce sérieux coup de pouce qu'on lui donne au début des années 60. En crise, ce secteur compte en 1962 une librairie pour 32 000 habitants, alors qu'en France, cette statistique vaut pour 7000 Français. Ironiquement, certains libraires espèrent aujourd'hui encore une incursion gouvernementale pour les sauver d'une situation fragile.

Très intimement liée au cours de l'histoire, qu'elle soit de nature sociale ou politique, l'édition québécoise connaît des départs fulgurants: qu'on pense seulement à la publication d'un petit manifeste incendiaire, dont on célébrait le 50e anniversaire en 1998. *Refus global*, cri du cœur d'une poignée d'artistes et d'intellectuels dirigés par les associés au peintre Paul Émile Borduas, marque l'un de ces moments forts. Publié en 1948 dans un Québec encore étouffé par de nombreuses contraintes de tout ordre, le manifeste a imprimé sa marque dans notre petite histoire littéraire.

Miron et Hébert

D'autres gestes d'édition allaient définir la couleur de la littérature: avec l'apparition en 1953 de L'Hexagone, aujourd'hui partie prenante du Groupe Ville-Marie littérature (deux maisons y figurent, en plus de L'Hexagone, VLB éditeur et Typo). C'est le poète Gaston Miron, l'une des figures les plus importantes de notre littérature, disparu avec l'hiver de 1996, qui crée la maison. Miron le Magnifique, tel qu'on l'a souventes fois dénommé, est connu notamment pour *L'Homme rapaillé*, qui rassemble l'ensemble de ses textes. En collaboration avec Olivier Marchand, c'est la publication du recueil de poèmes *Deux sangs* qui marque les premiers pas de la maison. Avec dans son sillage des poètes de renom, Miron et L'Hexagone sont rapidement associés à un lieu d'échanges idéologiques, imprimant partout où ils passent un sceau de qualité rapidement reconnu.

Elles fêtaient cette année leurs 40 ans; dirigées à l'époque par un certain Jacques Hébert, aujourd'hui devenu sénateur, les Éditions de l'Homme démarrent en lion. Une sordide histoire ayant ébranlé le Québec des années 50 leur sert de point de départ: ce qui allait devenir dans la mémoire collective l'affaire Coffin, l'histoire de cet homme accusé d'avoir tué trois touristes américains en Gaspésie et condamné pour cela à la pendaison, devint le premier coup — et quel coup! — de la maison. *Coffin était innocent*, pamphlet des plus audacieux à une époque où nul n'osait dire mot, donne le coup d'envoi aux Éditions de l'Homme, qui ont aujourd'hui 40 années à leur actif.

Aujourd'hui, l'édition québécoise est composée de ces voix découvertes en plein essor éditorial, devenues désormais nos piliers nationaux. Aux Anne Hébert, Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Gaston Miron, Michel Tremblay, Jacques Poulin et autres s'ajoutent chaque saison de nouvelles plumes, venues d'ici et d'ailleurs, qui contribuent à la toile diversifiée que présente notre littérature.

Les organismes du livre

■ Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

L'ANEL existe depuis que des organismes représentant des éditeurs ont décidé, en 1992, d'unir leurs forces et de créer l'association: éditeurs de manuels scolaires, de littérature générale et de livres universitaires travaillent depuis à la même enseigne.

Cent un membres sont représentés par l'ANEL (un nombre inégalé à ce jour), dont le mandat est divisé en deux rôles bien distincts, explique sa directrice générale, Lise Oligny. Avec d'un côté le rôle de pourvoyeur de services — par l'entremise d'assemblées d'information, de séances de formation, d'envoi de bulletins —, de l'autre celui de représentant politique auprès de certains organismes clés dans le développement du secteur de l'édition.

Plus d'une vingtaine de comités s'activent dans les coulisses à scruter quelques-uns des dossiers chauds de l'heure et qui préoccupent les éditeurs québécois: *«On pense à des sujets comme la reprographie, les droits en bibliothèque, le crédit d'impôt, les subventions accordées au secteur de l'édition par les conseils des arts, et bien sûr l'exportation de notre littérature, qui a pris une place considérable ces derniers temps dans le cadre du Salon du livre de Paris»*, explique Lise Oligny.

■ Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française (ADELF)

Initialement créée à la fin des années 70, au moment où était pilotée la loi 51 sur les entreprises reliées au secteur du livre, l'ADELF a par la suite été mise en veilleuse, étant ressuscitée au gré des événements. Après la houle que créa l'imposition de la taxe sur les produits et services (TPS), où l'association renaissait de ses cendres étant donné l'urgence de la situation, l'ADELF est de nouveau bellement active depuis mai dernier.

Cette fois, c'est le Sommet sur la lecture et le livre (au printemps dernier) qui a donné lieu à ce besoin de se regrouper à nouveau, les distributeurs et les diffuseurs étant les seuls à ne pas avoir d'association porte-parole de leurs membres, aux côtés des libraires, écrivains et éditeurs par exemple.

Le directeur général, Georges Laberge, associé déjà aux Éditions du Trécarré et à Diffulivre notamment, compte à son regroupement une trentaine de membres, divisés en deux classes: les distributeurs, membres, et les diffuseurs, membres associés (c'est-à-dire n'ayant pas droit de vote en assemblée générale). *«À eux tous, ils représentent environ 90 % du chiffre d'affaires de ce qui est distribué au Québec»*, explique M. Laberge, qui œuvre seul au sein du regroupement mais s'est associé quelques comités pour réfléchir sur des questions précises reliées au milieu.

On pense notamment à des discussions autour d'assurances collectives pour certains services possiblement regroupables, la Banque de titres de la langue française, de même que l'observation de façons de faire à l'étranger.

■ Union des écrivaines et écrivains du Québec (UNEQ)

Le Québec constitue une active fourmilière d'écrivains: depuis la fondation de l'UNEQ en1977,on dénombre quelque 1000 de ces adeptes de l'écriture, versés qui dans la poésie, qui dans le roman, l'écrit dramatique, l'essai ou le livre jeunesse par exemple.

Sa mission première est de *«veiller à la promotion et à la diffusion de la littérature québécoise au Québec et à l'étranger, de même qu'à la reconnaissance du métier d'écrivain»*. Ses tentacules sont nombreuses et sont dirigées vers la défense des droits et des intérêts des écrivains, explique la présidente de l'organisme, Denise Boucher.

Parmi les dossiers et services occupant l'UNEQ, notons la présentation et la mise en place d'un contrat-type d'édition, dont on recommande de plus en plus sinon l'utilisation, du moins la lecture, l'intérêt accru pour le dossier des droits de reprographie étant dorénavant entre les mains de COPIBEC.

«Notre programme de parrainage entre un écrivain professionnel et un filleul intéressé par l'écriture est également très actif», note Mme Boucher. Parmi les préoccupations de l'association, l'enseignement de la littérature québécoise dans notre système scolaire, les tournées d'écrivains à l'étranger et dans nos propres écoles. L'UNEQ est également responsable de l'organisation, chaque année, d'un grandiose Festival de la littérature aux activités multiples.

■ Association des libraires du Québec (ALQ)

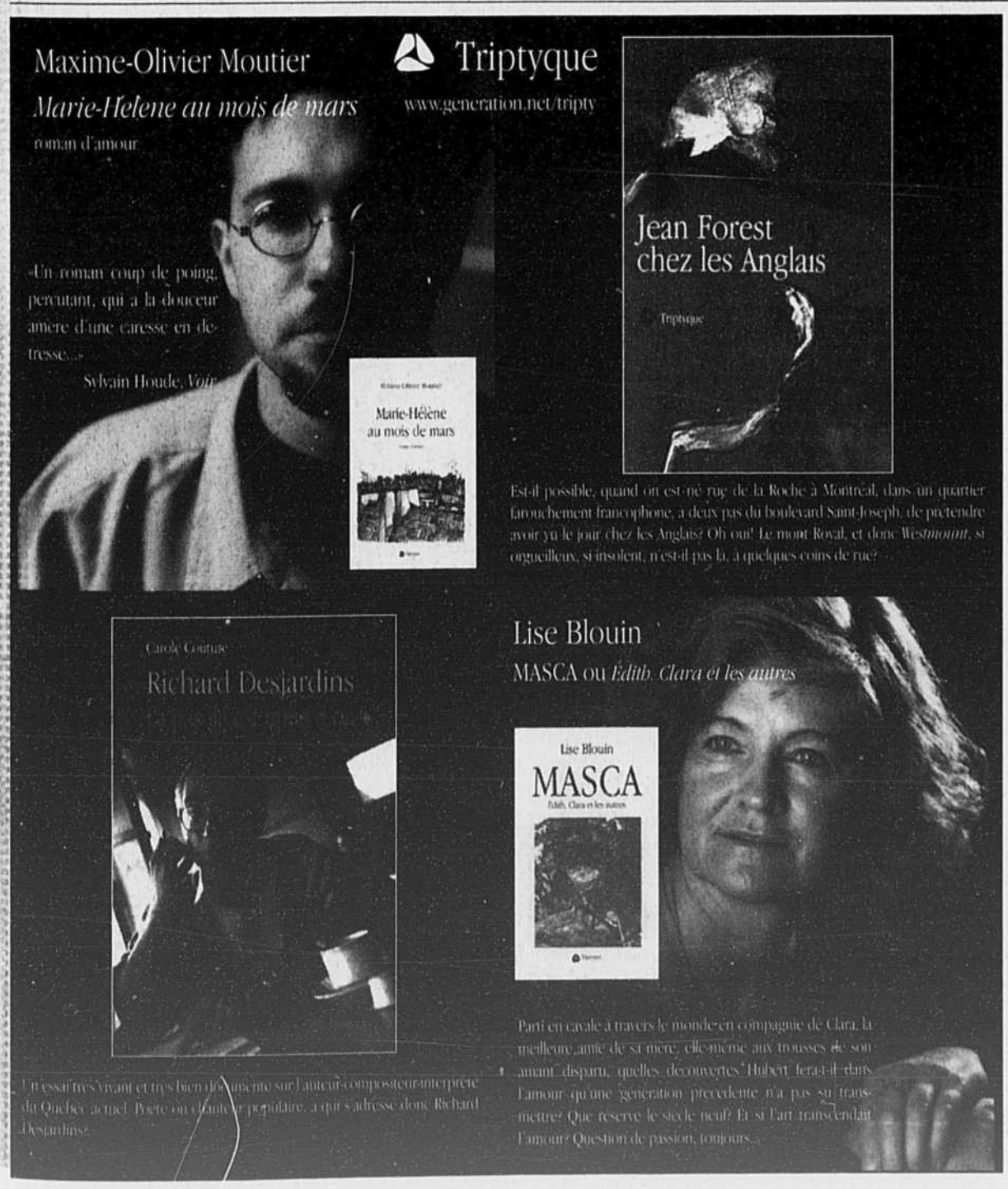
En une trentaine d'années d'existence, les priorités de l'ALQ ont certainement beaucoup changé. Aujourd'hui, c'est avec l'informatisation des services et l'assaut contre les pratiques à rabais des grandes chaînes que se conjuguent leurs priorités.

«En l'espace de quelques mois, notre rôle sur la scène politique a pris une importance considérable, explique Robert Leroux, président de l'ALQ, *Le ministère de la Culture et des Communications a entendu parler de nous comme jamais il ne l'avait fait auparavant.»*

Pressé par les problèmes financiers d'une importante chaîne de librairies dans la région montréalaise — les librairies Renaud-Bray — il y a trois ans environ, l'association s'interroge sérieusement quant aux façons de pallier cette diminution des affaires au profit des grandes chaînes, très friandes de rabais.

Désormais, et au nom de ses 141 librairies agréées membres (98 propriétaires membres), l'ALQ parle d'informatisation des services et attend avec une impatience mal dissimulée le rapport que soumettra à la nouvelle ministre de la Culture et des Communications le groupe de travail sur la consolidation du réseau des librairies (non dévoilé au moment de mettre sous presse).

Marie-Andrée Chouinard est journaliste au journal Le Devoir.



La Bibliothèque nationale du Québec présente au Pavillon du Québec du Salon du Livre de Paris une sélection de livres d'artistes, de reliures d'art, de cartes géographiques et de livres anciens.

Les visiteurs seront également invités à une exploration interactive de son catalogue multimédia, dont la collection numérique, diffusée sur Internet, compte parmi les plus importantes de la francophonie.

Bibliothèque nationale du Québec

Lire le Québec

Edition

Tenue de livres

Diffuser et faire lire, deux volets d'une même politique

Très rarement choyé par les politiques gouvernementales, le livre a fait l'objet de quelques louables intentions au cours des derniers mois au Québec. À une période où l'objet livresque lutte pour sa survie, de toute évidence fragile sur les présentoirs de certaines librairies, quelques importantes annonces visant à lui redonner un second souffle méritent une attention particulière.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD

Le Québec n'a pas de lecteurs à revendre, fort malheureusement. Bien au contraire: les statistiques font assurément de lui un endroit où il fait bon lire, le nombre de publications annuelles ne cessant d'augmenter, mais où les citoyens ne l'ont pas encore bien compris. Même si des enquêtes ont révélé que la lecture demeure l'activité de loisir préférée des Québécois, encore 43 % de l'ensemble de la population avoue ne jamais plonger le nez dans un bouquin, a révélé une récente étude du ministère québécois de la Culture et des Communications.

Dans le but d'améliorer ce sombre constat, des mesures ambitieuses ont été annoncées récemment: une politique de la lecture et du livre déposée l'été dernier, l'ouverture prévue en l'an 2001 d'une Grande Bibliothèque du Québec, version modeste de la Bibliothèque nationale de France. Deux projets qui donnent la vedette au livre, mais dont les réalisations concrètes sont encore tout à fait embryonnaires et donc difficiles à évaluer. Outre cela, l'avenir du livre se conjugue aussi avec ce chaud débat autour de la question du prix unique, qui vise à donner un second souffle aux librairies mais autour de laquelle on ne s'entend pas.

Politique de la lecture et du livre

Dans un geste sans précédent dans le milieu de la culture, la politique de la lecture et du livre, sertie de la promesse d'insuffler 40 millions de dollars, fut précédée au printemps dernier par un Sommet sur la lecture et le livre présidé par le premier ministre du Québec lui-même, Lucien Bouchard.

Le principal objectif visé par la ministre de la Culture et des Communications d'alors, Louise Beaudoin: faire de la lecture un art de vivre et de tout citoyen un bon lecteur, l'invitant aux livres dès le plus bas âge tout en solidifiant la chaîne livresque, histoire de rendre la littérature plus accessible.

Le projet est d'ailleurs destiné non seulement aux écoles, aux éditeurs et aux libraires, mais aussi à la famille, aux auteurs et aux bibliothèques, bref à l'ensemble des artisans du livre, de la toute première touche de l'écrivain jusqu'à la couverture refermée d'un livre dont on s'est délecté.

Pour balayer de sombres statistiques qui placent le Québec bien en deçà de la moyenne canadienne en ce qui a trait aux habitudes de lecture, le gouvernement catapulte donc 40 millions de dollars versés prioritairement au réseau des bibliothèques scolaires et publiques, et ce au cours des trois prochaines années.

Enrichir les collections

La part du lion revient aux bibliothèques publiques: pour regarnir leurs tablettes, que le tiers de la population fréquente actuellement, la politique prévoit d'allouer 70 % des nouvelles sommes à l'enrichissement des collections. Et afin d'enrayer d'autres constats peu réjouissants — au Québec, 56 % des adultes ont des habiletés à peine *«suffisantes»* pour satisfaire à la plupart des *«exigences de lecture courantes»* —, le gouvernement souhaite insister davantage sur les mesures en matière d'alphabétisation.

Si l'objectif que vise cette politique a réussi à rallier la majorité au cours des mois qui ont précédé le dévoilement final des ambitions littéraires du gouvernement, sur certains points des écueils subsistent. Outre le fait que la concertation de plusieurs ministères, organismes, institutions et individus soit nécessaire pour l'articulation réussie d'une telle politique, le milieu essaie tant bien que mal de s'entendre autour d'une façon de solidifier un réseau de librairies affaibli par la concurrence féroce que leur «livrent» les grandes surfaces depuis peu.

Prix unique: des discussions inutiles?

Depuis l'avènement de la Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre (loi 51, adoptée au début des années 80), le Québec peut se vanter d'avoir un véritable réseau de librairies. Pour combien de temps encore? demandent certains.

En vertu de cette loi, des remises — rabais — de l'ordre de 40 % sont consenties aux détaillants, quels qu'ils soient. Or les quelque 350 librairies ne sont plus les seules à faire le commerce du livre puisqu'on estime à 5000 le nombre de points de vente (tabagies, pharmacies, grandes chaînes) où il est possible d'acheter de la littérature, des livres pratiques aux best-sellers en passant par le dernier *Astérix*.

Le prix unique, que la France a adopté en 1982, que le Royaume-Uni a décidé d'abandonner en 1997, ne semble pas être la panacée et ne rallie pas l'ensemble du milieu, ce que la politique du livre et de la lecture reflète d'ailleurs très bien par sa volonté affirmée de ne pas s'immiscer dans les discussions. Nous paierons pour les études, a dit la ministre de la Culture et des Communications, mais à vous de trouver les moyens de surnager dans la concurrence.

Voilà longtemps déjà que les discussions vont bon train quant à ce fameux prix unique, qui vise essentiellement à permettre aux librairies rattrapées par les affaires d'or des grandes surfaces de souffler un brin. Une fois ce prix fixé par les éditeurs — une façon de faire qu'ont adoptée les Français par exemple —, les détaillants, quels qu'ils soient et surtout quelle que soit l'étendue de leur surface, ne bénéficieraient plus que d'une marge d'environ 10 % pour modifier leur prix à la baisse, ce qui unifierait un peu les pratiques commerciales. Voilà une mesure qui pourrait éliminer des écarts jugés gigantesques — certains ont parlé de 60 % — entre les pratiques des librairies et celles des magasins grandes surfaces tels le Club Price, Maxi, Pharmaprix, Wal Mart ou Zellers.

L'industrie sonne l'alerte

Le coup d'envoi de ces discussions multiples fut donné en avril 1997 lorsque, réunie autour d'une table à l'invitation de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), l'industrie du livre en entier sonna l'alerte: pour relancer ce secteur coincé par l'erre d'aller des grandes surfaces, besoin était de trouver une solution. L'idée du prix unique germa et fit boule de neige. Sans qu'on en définisse le concept — ce sur quoi on s'entredéchire aujourd'hui —, l'on s'entendait toutefois sur l'urgence de réajuster le tir.

De l'eau coula sous les ponts. Un an plus tard, en plein Sommet sur la lecture et le livre, cette même industrie du livre se retrouva autour d'une table, élargie celle-là. On tenta de parler prix unique, mais peine perdue. Loin du consensus, éditeurs, libraires, distributeurs, auteurs, commerçants, consommateurs se retrouvaient exactement au même point, échangeant points de vue et données diverses, donnant ici en exemple la France, là l'Angleterre, mais ne parvenant jamais à un consensus.

Plutôt que de discutailler indéfiniment, le premier ministre Lucien Bouchard profita des derniers moments du Sommet sur la lecture et le livre pour trancher: en créant un groupe de travail composé de représentants des divers maillons de la chaîne du livre, il reportait donc le débat, ne posant qu'une seule condition aux travaux du comité présidé par la tête dirigeante du puissant groupe d'édition Sogides, Pierre Lespérance: qu'on veille à ce que les solutions mises de l'avant ne modifient pas le prix du livre... à la hausse.

Au moment de mettre sous presse, près de dix mois après la création de ce groupe de travail, les discussions sont encore en cours et on dit le consensus très difficile à atteindre, les intérêts de chacun étant éloignés les uns des autres.

Grande Bibliothèque du Québec: cap sur 2001

Pendant que la France se débattait avec une flamboyante Bibliothèque nationale présentant quelques failles, un projet grandiose naissait dans l'esprit de quelques amoureux des livres: celui de construire un lieu conçu pour le plaisir de la lecture et la protection du savoir. L'idée d'une Grande Bibliothèque du Québec (GBQ), abondamment discutée sur certaines tribunes, était entérinée par le gouvernement du Québec en juin dernier.

Le gouvernement de Lucien Bouchard a promis 85 millions de dollars pour l'érection de cette GBQ (10 pour le terrain, 75 pour la construction de l'édifice), que l'on dit nécessaire pour permettre un accès démocratique au savoir universel.

Accès démocratique

Bibliothèque grand public, mariant les collections vouées à la diffusion de la Bibliothèque centrale de Montréal et de la Bibliothèque nationale du Québec, la GBQ servira, tel que le précisait en 1997 un rapport du comité Richard sur la définition du projet, à *«dynamiser la vie intellectuelle et culturelle du Québec»*, à *«fournir un accès démocratique à une collection nationale et universelle de grande qualité»*, sera *«centrée sur la diffusion des connaissances et de l'information»*, aura *«un effet positif et stimulant sur l'ensemble des bibliothèques québécoises»* et misera *«sur une utilisation exemplaire des nouvelles technologies»*.

Sorte de référence nationale en matière de bibliothèque, et outre le fait qu'elle sera établie à Montréal, la GBQ devrait attirer la clientèle locale, devenir même une façon pour le gouvernement d'intégrer les nouveaux arrivants, servant à la fois de lieu de référence et de centre de prêt.

C'est à l'ancienne directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette, qu'on a confié les rênes de l'institution. Avec une équipe constituée dans les grandes lignes depuis peu, la présidente-directrice générale collige le plus grand nombre de données sur les grandes bibliothèques de par le monde avant de plonger plus avant dans la construction. Première étape officielle de la concrétisation du projet, Mme Bissonnette doit annoncer sous peu l'ouverture d'un concours d'architecture international pour dessiner la forme de la bâtisse.

Marie-Andrée Chouinard est journaliste au journal Le Devoir.

Utilitaires

Les autres livres

Parler populaire ou scientifique

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD

Il n'y a qu'à fureter du côté des librairies pour juger de la place qu'ils occupent sur les tablettes. Souvent à l'avant-plan, aux côtés des nouveaux canons de la littérature générale, les livres de service trônent et attirent une clientèle de plus en plus avertie.

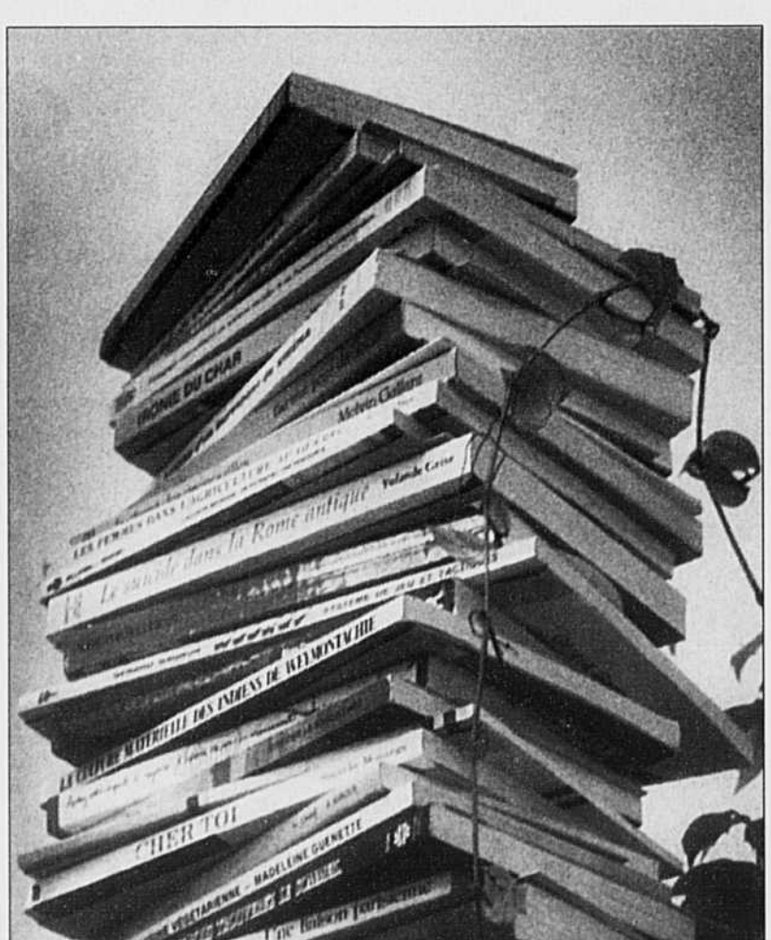
Le nombre de maisons d'édition reluquant la littérature de service est sans cesse croissant, ses ventes, non seulement chez nous mais à l'étranger, faisant foi de son implantation. Le livre de service — qu'on pense ici aux guides pratiques, à la psychologie populaire, aux livres voués à la croissance personnelle, à l'alimentation, à la vie familiale, aux loisirs, etc. — attire une clientèle qu'on dit de plus en plus volumineuse, ventes à l'appui.

Inspiré peut-être du marché américain, où ce type de littérature se retrouve en quantité plus qu'industrielle, le Québec a emboîté le pas et compte lui aussi une quantité appréciable de ces maisons d'édition pour lesquelles le livre de service constitue la principale denrée littéraire.

Éditions de l'Homme

Pionnières en la matière, les Éditions de l'Homme explorent les différentes avenues que permet ce type de littérature depuis plus d'une vingtaine d'années. L'éditeur Jacques Laurin évoque les premiers bouquins du Dr Gendron sur le brûlant thème de la sexualité au début des années 60. *«Ce que nous faisons aujourd'hui encore correspond tout à fait à la philosophie du fondateur, Edgar Lespérance. À l'époque, il voulait permettre aux gens de pouvoir se renseigner sur certains thèmes sur lesquels ils savaient peu de choses,* explique l'éditeur. *Dans la rue, les gens apostrophaient l'auteur et lui criaient des insultes à cause des sujets qu'il osait aborder, et pourtant dans une langue des plus pudiques... »*

Depuis, l'eau a coulé sous les ponts. Le livre de service, tel que Jacques Laurin le définit lui-même, a toujours la cote. *«Les gens ont besoin de ce type de littérature parce qu'ils ne savent pas toujours à qui s'adresser et ont la possibilité, avec le bouquin, de lire et de relire comme bon leur semble. Tristement, ça correspond sûrement à un besoin parce que nous vivons dans un monde étrange,* poursuit M. Laurin. *Quand j'étais plus jeune, c'était avec Nelligan et Balzac que je trouvais réponse à mes questions. Aujourd'hui, on vend aux parents des livres sur l'inceste pour les éclairer.»*



ARCHIVES LE DEVOIR

Le livre de service a toujours la cote.

Quebecor

Aux Éditions Quebecor, un autre éditeur qui fait ses choux gras du livre pratique et de service, 60 % du chiffre d'affaires est issu directement du pratico-pratique livresque. Une cinquantaine de titres par année, que l'éditeur des Éditions Quebecor, Jacques Simard, appelle ses *«valeurs sûres»*.

«Parce que le lecteur s'y dirige spontanément, en sachant en quelque sorte ce qu'il cherche et va y trouver, explique-t-il. *C'est une approche très différente du roman, qui laisse une porte ouverte.»*

Directement branchés sur les besoins de la société, sur ses bonheurs et ses petits malheurs, ces éditeurs sont à l'affût de nouvelles tendances qu'ils observent, des problèmes qu'on souhaiterait voir davantage traités. À l'occasion, après avoir déterminé un de ces besoins qu'on souhaiterait voir approfondi, ils contacteront eux-mêmes un spécialiste et «commanderont» un livre. *«Il faut avoir le pif, ça, c'est certain»*, explique Jacques Laurin, des Éditions de l'Homme.

D'autres éditeurs québécois sont très actifs dans le secteur du livre de service; notons, à titre d'exemple, les Éditions Logiques, Guy Saint-Jean éditeur, les Éditions Michel Quintin, les Éditions Ulysse (guides de voyages), les Éditions Broquet et les Éditions du Trécarré.

Édition scientifique

Moins connue du grand public parce que destinée à un lectorat beaucoup plus spécialisé, l'édition scientifique et technique est néanmoins très présente sur la scène québécoise. Aux côtés des nombreux essais que publient chaque saison les maisons d'édition à vocation plus littéraire, les presses universitaires et autres entreprises de l'édition vouées aux ouvrages techniques conservent une certaine stabilité malgré leur vocation particulière.

Alimentée notamment et abondamment par les idées des chercheurs et des professeurs d'université, l'édition universitaire est véhiculée au Québec par quelques maisons phares, telles les Presses de l'Université Laval, les Presses de l'université McGill, les Presses de l'Université de Montréal, associées à la maison Fides depuis cet été, ou les Presses de l'Université du Québec. Au total, on estime à près d'une vingtaine de maisons celles qui s'adonnent à la science et à la technique.

Souvent de coût très élevé en rapport avec le nombre de ventes qui en découlent, l'édition scientifique possède ses propres modes de fonctionnement. Obligés de dépenser de petites fortunes pour la seule préparation d'un essai ou, encore pire, d'un manuel technique, les éditeurs doivent aussi conjuguer avec des délais de production d'une durée assez étendue, entretenir des relations étroites avec les professeurs d'un secteur donné et surveiller d'un œil attentif les progrès des disciplines qui les intéressent.

Pour compenser ces contraintes liées au milieu, les éditeurs scientifiques et techniques bénéficient d'une longévité livresque peut-être plus grande que leurs acolytes du secteur littéraire, une moyenne s'échelonnant entre deux et vingt ans pour des sujets et des secteurs donnés.

Jeunesse

Marché ciblé

Les jeunes Québécois sont de bons lecteurs

GISÈLE DESROCHES

Que la littérature jeunesse soit en santé au Québec, une visite en novembre au Salon du livre de Montréal le démontre. Métropole d'un territoire immense de sept millions d'habitants, Montréal accueille le plus gros Salon du livre francophone au pays et les activités qui s'y déroulent témoignent du dynamisme du secteur jeunesse. Les journées scolaires sont très achalandées. Des classes entières assistent à des jeux ou à des entrevues préparés à leur intention. Le dimanche matin, une scène est prise d'assaut par des bouts de chou en pyjama venus écouter des auteurs et des illustrateurs leur raconter des histoires.

La Courte Échelle, qui occupait quatre espaces il y a dix ans à l'intérieur du stand de son distributeur, occupe maintenant 18 espaces à elle toute seule, et sous sa propre bannière. Autant que le géant Gallimard.

Même pendant la fin de semaine, des centaines d'enfants font la queue afin d'obtenir un autographe de leur auteur préféré, sous l'œil vigilant du personnel engagé pour faciliter la circulation. On a multiplié et placé stratégiquement les tables de signature. Des animatrices proposent en permanence des activités dans les quatre aires réservées à l'animation. Au stand-château Héritage, on a doublé l'espace occupé au Salon du livre de Montréal depuis dix ans (de 12 à 24 espaces-stands). Le personnel revêt des costumes aux couleurs vives afin de faciliter leur repérage: l'affluence y est telle, certaines heures, que la circulation est carrément bloquée. Parfois livrés en otages aux jeunes collectionneurs de signets, les auteurs pour la jeunesse font l'envie de leurs confrères qui écrivent pour adultes, séchant parfois de longs moments aux tables de signature désertées.

300 titres annuellement

Les jeunes lisent, choisissent pour une large part des œuvres québécoises, connaissent de plus en plus les auteurs et les collections. Selon une étude datant de 1994 du ministère de l'Éducation qui compare les habitudes et les compétences de lecture de jeunes Québécois et de jeunes Français, la comparaison des moyennes obtenues au résultat global donne un léger avantage aux Québécois sur leurs confrères français. La production jeunesse québécoise compte environ 300 nouveaux titres par année. Plus d'une vingtaine d'éditeurs se répartissent le marché jeunesse, qui n'a pas été touché aussi durement par la crise du livre.

Selon Louis Dubé, de la Société de développement des équipements culturels (SODEC), la santé du secteur est excellente. Si quelques rares éditeurs connaissent des difficultés, la plupart (Chouette, La Courte Échelle, Dominique et Compagnie, Hurtubise HMH, de la Paix, Québec Amérique, Michel Quintin, Raton laveur, Vents d'Ouest, etc.) conservent leur part de marché malgré l'augmentation du nombre total de publications, ou encore sont en progression. Mille-Îles et Les 400 Coups effectuent une percée remarquée. Soulières éditeur également. Seul Coïncidence-Jeunesse a tiré sa révérence.

Selon l'ANEL, si on exclut les manuels scolaires (42,3 %), en 1996, la production jeunesse (17,3 %) atteignait plus de la moitié de la production générale destinée aux adultes (31,5 %) au chapitre du nombre de titres publiés. Les *Statistiques de l'édition au Québec 1997* révèlent qu'*«en littérature jeunesse, le nombre de titres a augmenté de 17,9 % en 1997 et le tirage moyen continue de baisser depuis 1994»*. Cela signifie que de nouveaux joueurs ont trouvé une place (nouveaux créneaux, nouvelles collections...) et qu'on est plus nombreux à se partager le marché.

Bertrand Gauthier, de La Courte Échelle, affirme que le marché québécois du secteur jeunesse arrive à maturité, que le terrain est très occupé, et le salut ailleurs. On s'affaire donc à trouver des débouchés. On exporte des droits, on importe des albums (Milan/Les 400 Coups), on coédite (HMH), on tente d'ouvrir des marchés. On vise la France et le Canada anglais (La Courte Échelle). Même son de cloche chez Dominique et Compagnie, où l'on s'attaque au marché morcelé des États-Unis. Depuis l'automne 1998, Dominique Payette, directrice générale, prépare deux versions de ses albums qui sortent simultanément en français et en anglais. La SODEC offre une aide à l'exportation en conséquence. Bertrand Gauthier souligne également le problème de la visibilité. *«Il y a dix ans, la sortie de chacun de nos livres bénéficiait d'une couverture de presse. Aujourd'hui, non seulement dans certains journaux l'espace est-il réduit, mais il est réparti entre plus de titres.»* Problème de visibilité également en France où la solution, d'après lui, réside dans l'alliance avec des petits ou moyens éditeurs afin de s'assurer au moins d'une place intéressante sur les tablettes des librairies. La Courte Échelle aura son espace au Salon du livre de Paris (avec la Librairie du Québec à Paris), en périphérie du stand du Québec.

Gisèle Desroches collabore au journal Le Devoir.

Lire le Québec
Edition

Imaginaire collectif

La littérature québécoise de grande consommation

CHANTAL SAVOIE

Des feuilletons publiés dans les journaux à la fin du siècle dernier jusqu'aux *thrillers* de Chrystine Brouillet, en passant par *Les Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as espion des espions canadiens*, la littérature de grande consommation publiée au Québec va allégrement son petit bonhomme de chemin, au gré des caprices de la société qui la crée et la consomme.

Depuis un siècle, avec l'avènement de la société industrielle, elle a connu plusieurs formes et autant de formats. Ses heures de gloire et la fortune des éditeurs qui la font circuler n'ont pas attendu l'arrivée des médias électroniques pour se manifester. Le Québec des années 1940-1960, une époque qu'on dit par ailleurs de grande noirceur, a vu s'étaler à pleines pages les *pulps*, fascicules et livres de poche, aux titres parfois gaillards, aux couvertures souvent racoleuses, aux récits d'aventures musclés ou aux sentiments touchants.

Dès les années 50, des journaux québécois commencent à publier une liste de titres s'étant bien vendus durant la semaine. Naquit ainsi le best-seller que nous connaissons aujourd'hui. Mais si l'idée reste la même, le contenu des ouvrages qui gagnent la faveur du grand public évolue en étroite corrélation avec le contexte social. Qui se surprendra du succès important des *Insolences du frère Untel* au début des années 60? De celui de *La grosse femme d'à côté est enceinte* de Michel Tremblay au cours des années 70? Quant aux années 80, elles ne marqueront pas uniquement les variations sociales dans les contenus des ouvrages. C'est tout un pan de la littérature québécoise qui s'ouvre et va se développer, celui des romans écrits spécifiquement pour le marché de grande consommation.

ARCHIVES LE DEVOIR

Arlette Cousture

Beauchemin et Cousture

Occupant ainsi un créneau jusqu'alors exploité à peu près exclusivement par les traductions françaises d'ouvrages américains, des Québécois et Québécoises connaîtront le succès avec des romans populaires qui tiennent de la saga et d'autres récits à succès. Yves Beauchemin ouvre le bal avec *Le Matou*, tandis qu'Arlette Cousture surprend tout le monde et fracasse des records de vente avec les deux tomes de ses *Filles de Caleb*.

Dans la foulée du succès de Beauchemin et de Cousture, le roman québécois destiné au lecteur moyen connaît une croissance indéniable. S'en détache particulièrement le roman féminin historique. *Les Filles de Caleb*, *Une enfance à l'eau bénite* de Denise Bombardier, *Au nom du père et du fils* et *Le Sorcier* de Francine Ouellette, les trois tomes de la trilogie *Marie LaFlamme* de Chrystine Brouillet, les deux tomes du *Roman de Julie Papineau* de Micheline Lachance et *Maïna* de Dominique Demers, pour ne nommer que les plus évidents, proposent des intrigues qui recréent différents moments de l'histoire du Québec. Nous sommes bel et bien au pays qui a pour devise *«Je me souviens»*.

Dans un autre filon, les genres à suspense paraissent se porter de mieux en mieux. Chrystine Brouillet, parmi les pionnières du *thriller*, signe, tout à fait dans l'air du temps (!), des suspenses au succès retentissant, parmi lesquels se trouvent même un *serial killer*. Plus récemment, des *thrillers* politiques d'ici exploitent les cadres national et international dans leurs intrigues. Un Québécois, François Barcelo, signe également un roman, *Cadavres*, dans la célèbre Série noire.

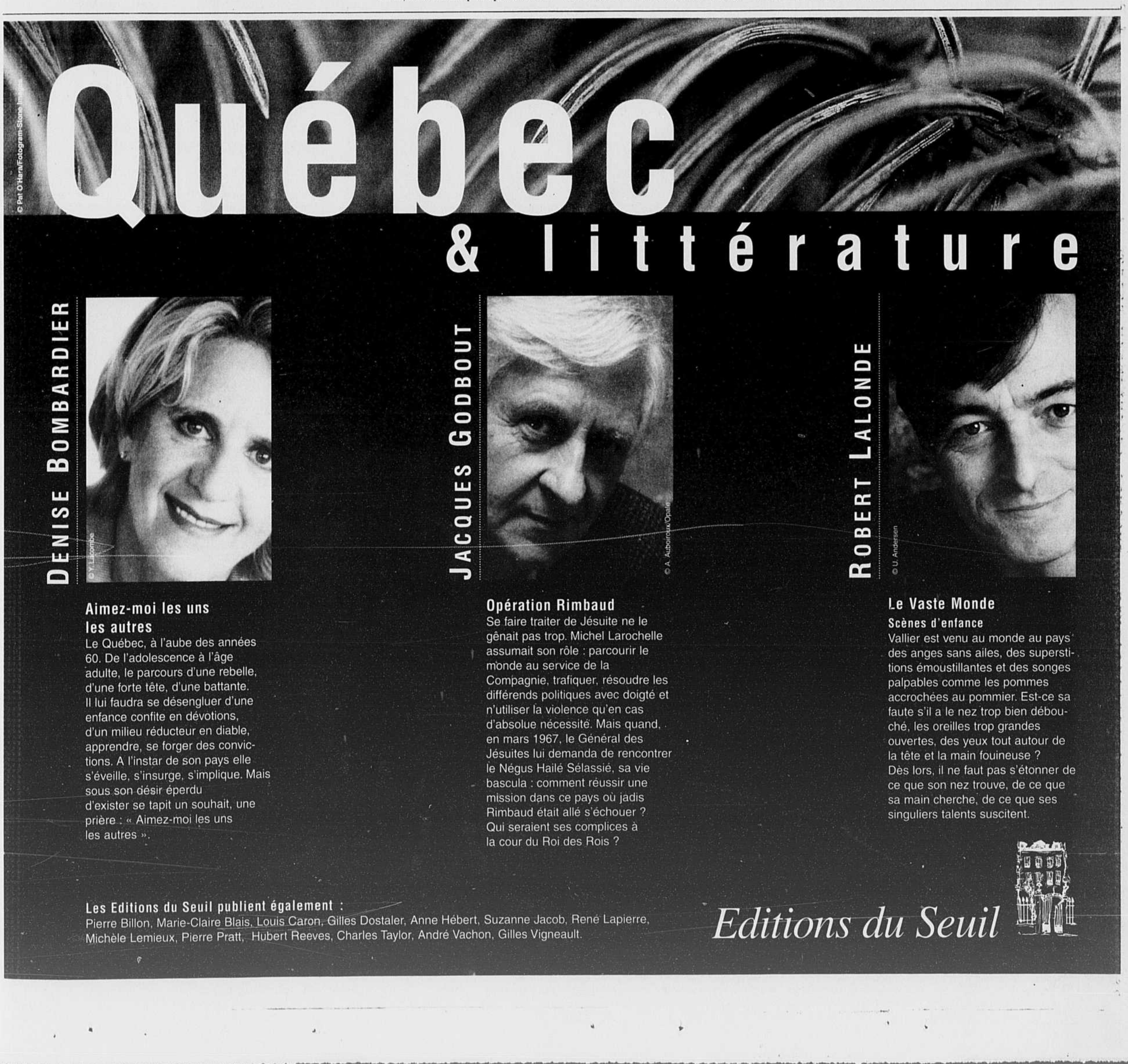
JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Yves Beauchemin

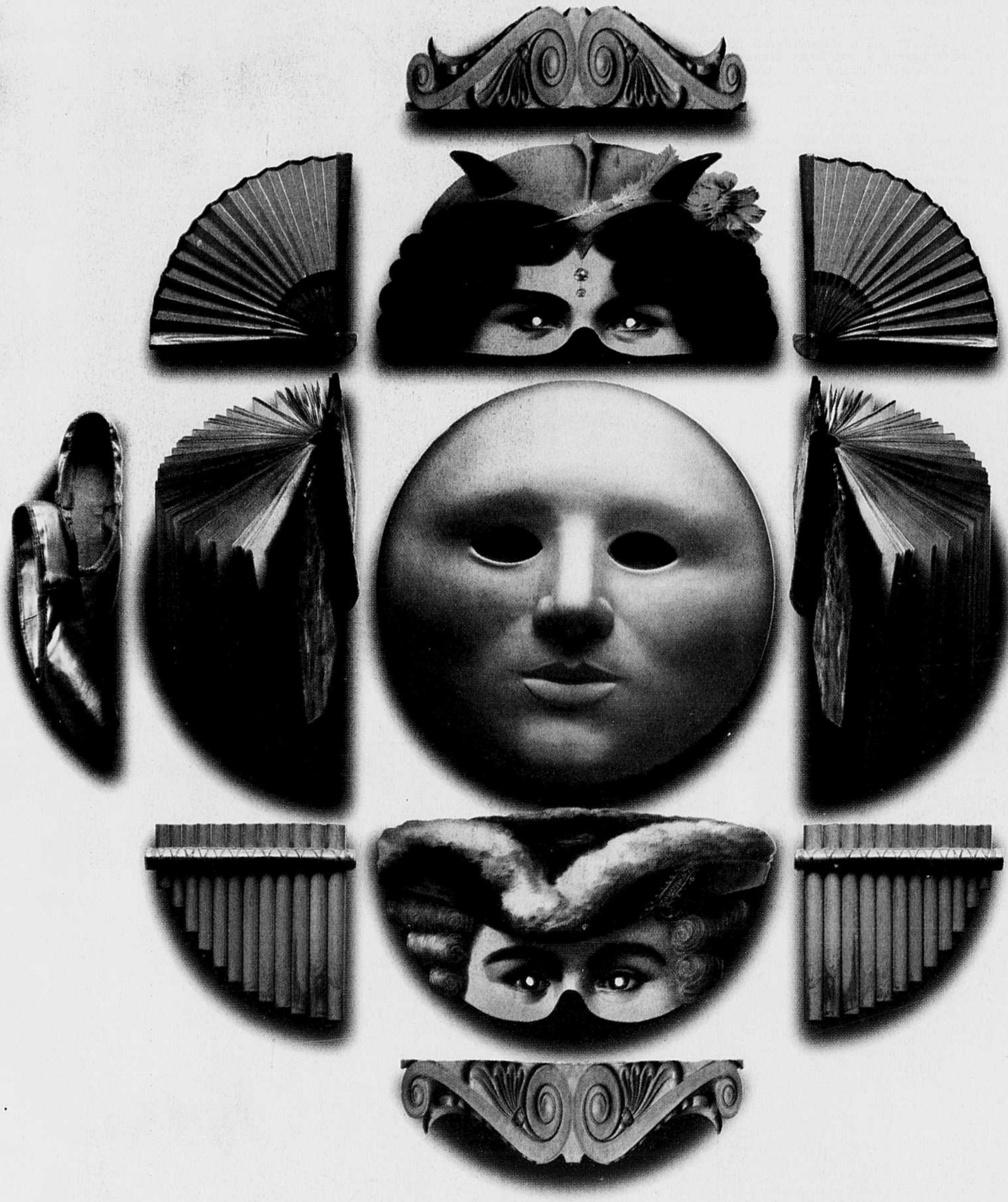
Mais l'évolution du best-seller passe également par sa transposition dans d'autres médias. La consécration suprême d'un roman populaire à notre époque est certes la production de téléséries dans la foulée du succès du livre. Celles réalisées à partir du *Matou* d'Yves Beauchemin, des *Filles de Caleb* d'Arlette Cousture, d'*Au nom du père et du fils* et du *Sorcier* de Francine Ouellette, ainsi que de *Juliette Pomerleau* d'Yves Beauchemin marquent autant de moments forts de l'histoire des best-sellers au Québec et rappellent la place fondamentale de ces productions médiatiques, tant imprimées que télévisuelles, dans l'imaginaire collectif.

Quant à la valeur littéraire qu'on attribue aux best-sellers québécois, elle demeure le plus souvent problématique. Derrière une certaine fierté à voir des productions culturelles locales gagner la faveur du public, au détriment des mégamachines culturelles américaines qui déferlent invariablement dans ce créneau, demeure une circonspection évidente des gardiens et gardiennes de la qualité littéraire. Le bonheur des uns fait le scandale des autres...

***Chantal Savoie est une spécialiste de la culture populaire et aussi critique au journal* Le Soleil.**



ici la création



Ici Radio-Canada

Télévision et radio

www.radio-canada.ca

Lire le Québec

Le souffle et la voix

La parole québécoise, au théâtre et en poésie, se démarque du modèle hexagonal

GUYLAINE MASSOUTRE

S'il existe au Québec une jeune tradition de l'écrit, c'est que ses jeux avec la langue orale, aussi vivants que la passion, constituent son plus beau défi. Quelle langue écrire pour exprimer le tempérament québécois? Chaque auteur se pose cette question et y répond. De multiples langages, fabriquant volontiers des images de puissance, ont ainsi fleuri: des paroles proférées en silence ou déclamées en scène. La poésie et la dramaturgie québécoises se prêtent aux accents variés de sa parole, lue en silence ou mise dans la bouche. Son plus beau dénominateur commun n'est-il pas ce texte sensible, aux racines solidement attachées à la société d'où il émerge, mais légèrement décalé par son regard libre sur son verbe?

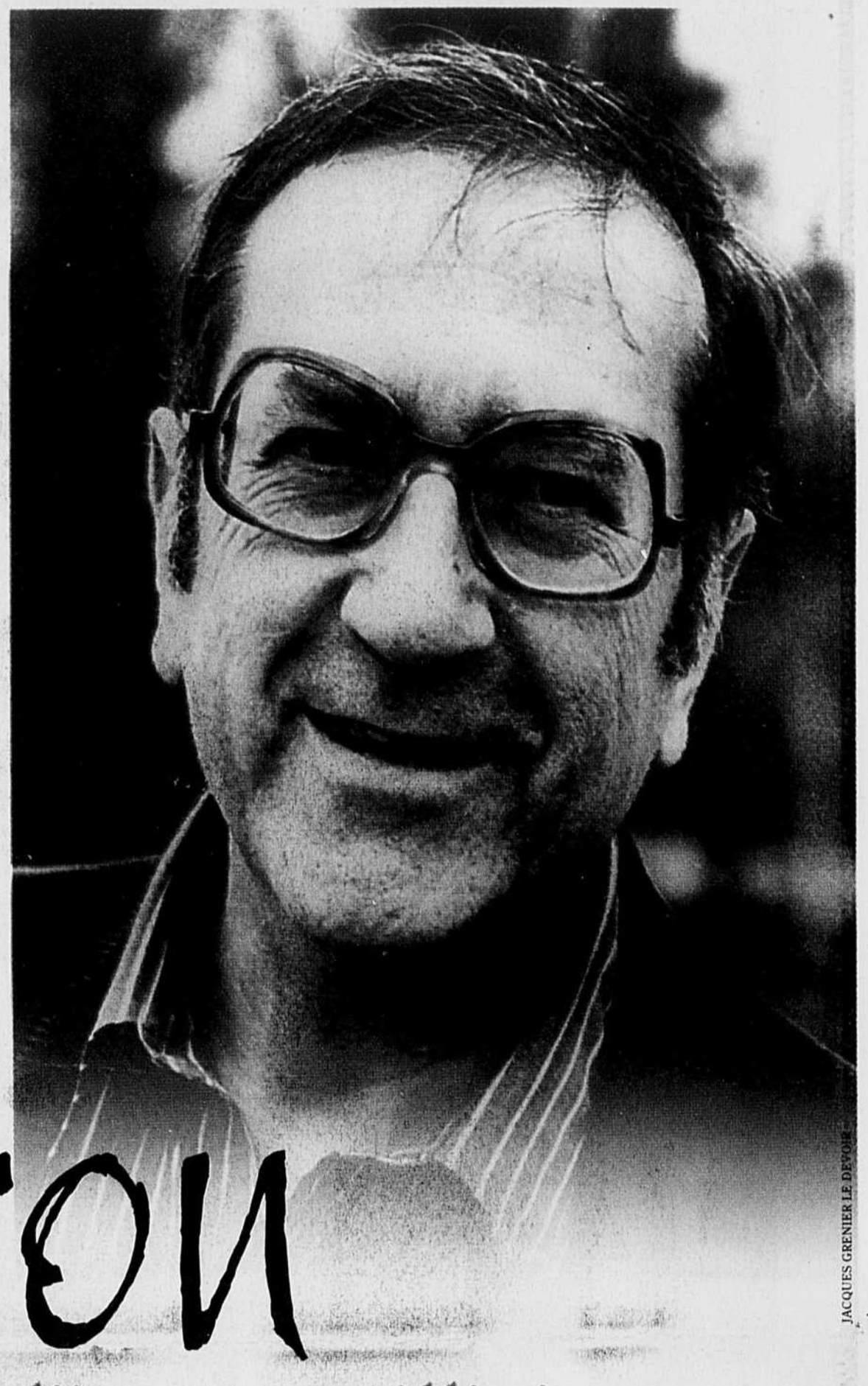
Miron le militant a vécu son engagement politique *«à bout portant»*, selon ses termes. Sa poésie, née du choc de sa conscience d'homme québécois colonisé et de sa fierté, invente un territoire de rêve, qui proclame sa *«terre amère»*, sa *«terre amande»*. Sa voix, fabuleuse et intense, qui a aussi fait de lui un homme de scène, inaugurait cette langue que le professeur Georges-André Vachon a appelée la langue *«américoise»*.

Au théâtre, les auteurs ont franchi d'autres frontières de l'oralité. L'aventure du «joual», ce cheval de Troie du parler populaire brut, est devenue le matériau de l'œuvre de Michel Tremblay. Elle n'en a pas moins servi un réalisme universel, où les délires et les rêves du petit peuple ont exprimé la vision d'une génération d'artistes en colère.

Plus jeunes, René-Daniel Dubois, Normand Chaurette et Michel Marc Bouchard portent leurs émotions et leurs images vers d'autres scènes que l'affirmation identitaire. Le premier est l'adepte d'un délire verbal forcené, le second tourne le dos aux thèmes québécois, le dernier plonge dans les mélodrames familiaux actuels. Tous leurs personnages côtoient la déroute, et leurs discours furibonds, hallucinés ou mystérieux renvoient à ce lieu de la fiction où le réel s'invente et où les rêves se déploient.

La parole du Québec reflète une culture populaire dans une culture savante. Conforme aux enjeux occidentaux du divertissement, elle sait se faire l'écho des murmures où glisse le mal de vivre, dans *«la rengaine des arbres qui se défeuillent»* et face à l'hiver symbolique du songe, *«corbeau empaillé de froid»* (Jacques Brault). Aux littératures francophones, elle ajoute ce que le poète appelle ses *«leçons de solitude»*, un engagement dans le langage où le prestige de l'écrit est reconduit à sa source vive.

De la contre-culture lyrique de Claude Beausoleil aux lignes pures de Denise Desautels, en passant par la géographie poétique de Jean Morisset, que nous découvrons sous la plume de Nancy Huston, le corps du pays, avec ses villes, ses eaux et toutes ses âmes, se lève dans son texte, à la fois pour marquer sa trace et pour prendre place sur les chemins du monde.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gaston Miron

Le poète de l'intranquillité

De la surconscience linguistique à l'imaginaire de la langue

LISE GAUVIN

Si Miron avait pu assister à cet événement qu'est la participation du Québec, à titre d'invité d'honneur, au Salon du livre de Paris, il n'aurait pas manqué d'en être fort heureux. Je crois même qu'il en est d'une certaine façon le premier artisan. Car son métier d'éditeur l'avait tout naturellement porté à s'intéresser à la diffusion de la littérature québécoise et il en était devenu, au fil des ans, l'un des ambassadeurs attitrés. Je le revois encore, lors du Salon du livre de 1985, haranguant le public et interpellant les passants, jusqu'à ce que l'un ou l'autre s'arrête, étonné d'abord puis séduit par cette parole généreuse.

À côté de l'homme de spectacle vivait l'ouvrier infatigable qui, dès 1953, en fondant sa maison d'édition, avait contribué à l'essor de cette même littérature que, quelque trente ans plus tard, il souhaitait faire connaître au monde. Car tel était l'objectif qu'il s'était fixé en entreprenant la lourde et périlleuse entreprise qu'a été la fabrication de l'anthologie *Écrivains contemporains du Québec*, à laquelle il m'avait associée.

L'ouvrage, publié d'abord chez Seghers en 1989, se promettait d'attirer l'attention du public français et francophone sur cet ensemble polyphonique qui s'était désigné, depuis les années 60 et grâce à l'intervention de Miron lui-même, sous le nom de littérature québécoise.

Alors que l'homme de métier multipliait ses interventions sur tous les fronts, Miron l'écrivain a toujours refusé de s'inclure dans l'anthologie qu'il préparait. Il faudra attendre la réédition de 1998 (L'Hexagone/Typo) pour y trouver son nom, à titre posthume, avec celui des autres poètes. Cette attitude révèle, plus qu'un simple excès de modestie, un aspect du rapport toujours problématique que l'homme entretenait avec la littérature. Comme si Miron se voyait toujours en retrait, à côté ou à l'écart du livre en tant qu'entité fixée et figée. Comme si toute publication lui était douloureuse, arrachée à des siècles de silence ou à ces *«siècles de l'hiver»* qu'il fait vivre dans l'un de ses poèmes. Cet homme à la parole innombrable, animateur de poésie, éditeur et agitateur public, reste malgré tout l'homme d'un seul livre, *L'Homme rapaillé*, publié pour la première fois en 1970 (prix de la revue *Études françaises*) et qui rassemble ses principaux textes. Ouvrage constamment réédité avec de nombreuses variantes, jusqu'à la dernière édition publiée de son vivant et qui comporte en sous-titre: «Version non définitive».

La question identitaire

Livre fragmenté et livre-somme, *L'Homme rapaillé* renvoie aux angoisses de son temps par son insistance à rappeler une question identitaire toujours irrésolue, par son inachèvement même et par sa manière de se dire en constante gestation. Mais il renvoie surtout à une poétique faite de tensions et de contradictions, qui trouve dans ces oppositions mêmes le lieu et l'occasion du surgissement de la parole. Un des poèmes les plus célèbres du recueil s'intitule *L'Amour et le Militant*. Du titre, je retiens d'abord le «et» disjonctif. Il y aurait ainsi toute une énumération à faire sur ce modèle: «Miron et le politique», «Miron et la langue», qui se terminerait par «Miron et la poésie». Militant pour la souveraineté du Québec, Miron n'en déplore pas moins cette distraction de lui-même que lui fait vivre le militantisme. *«Il n'y a rien de plus éloigné de la poésie que le militant linguistique»*, m'avouait-il un jour. Aussi, je dirais de cette œuvre qu'elle est une œuvre de l'intranquillité, et en cela emblématique de la littérature québécoise. Intranquillité de ce «je» dont la difficulté de dire devient le fondement même de la poétique. Intranquillité de cette quête d'un amour toujours à venir et d'un pays voué à l'incertitude. Intranquillité de cette langue au statut sans cesse remis en cause et dont le poète a défendu l'usage avec acharnement d'abord, puis avec fatigue mais sans jamais baisser les bras, disant sa lassitude devant un combat sans cesse recommencé.

N'est-ce pas cette précarité même qui, chez Miron, aura permis de transformer la surconscience linguistique qui était la sienne et que connaît tout écrivain québécois en imaginaire de la langue? Attitude éminemment créatrice qu'il résume en une formule-choc: *«Et moi je m'invente, tel un naufragé, dans toute l'étendue de ma langue.»* Pareille invention, fruit d'un labeur patient et d'une exigence de rigueur rarement aussi poussée, a quelque chose de la recherche mallarméenne. Aussi n'est-ce pas étonnant d'entendre Miron, poète toujours insatisfait de ses vers et écrivain malgré lui, déclarer quelque temps avant de mourir: *«Si peu que j'aie écrit, la littérature est toute ma vie.»*

Le paradoxe de l'intranquillité, c'est qu'elle s'inscrit dans une durée. La poésie mironienne est une poésie à la fois intimiste et collective, prospective et immémorielle, écrite avec *«les maigres mots frileux de* [s]*es héritages / avec la pauvreté natale de* [s]*a pensée rocheuse»*. Elle participe de cette force et de ce privilège de l'intranquillité que la littérature québécoise partage avec d'autres littératures qui, sur la scène du monde, déroutent et dérangent, car elles ne seront jamais établies dans le confort et l'évidence de leur statut. L'œuvre de Gaston Miron, ce *«forcené magnifique»*, en est l'un des témoins les plus éclatants.

Gaston Miron (1928-1997) domine la poésie québécoise avec L'Homme rapaillé *(Presses de l'Université de Montréal, 1970) et* Courtepointes *(Édition de l'Université d'Ottawa, 1975). Son œuvre complète vient de paraître dans la collection «Poésie» de Gallimard.*

Essayiste, nouvelliste et critique, Lise Gauvin est directrice de la revue Études françaises. Elle a publié Lettres d'une autre, ou Comment peut-on être québécois(e) (Typo, 1987), Fugitives (Boréal, 1991), Écrivains contemporains du Québec (avec Gaston Miron, Seghers, 1989, Typo, 1998), L'Écrivain francophone à la croisée des langues, Karthala, 1997, prix France-Québec), À une enfant d'un autre siècle (Leméac, 1997) et, en collaboration, Nouvelles d'Amérique (L'Hexagone, 1998).

ERIC MAHONEY. Elle est repartie en me disant que l'amour était au-dessus de tout. Elle a oublié ses gants. Si vous la voyez, dites-lui… et puis non. Ne lui dites rien. Recevoir est une valeur exponentielle. Je ferai comme si c'était monsieur Caroubier qui me les avait donnés. N'empêche qu'elle est entrée chez moi. Je vous le jure. C'était elle, en chair et en os. Je sais que vous pensez que je suis fou, mais je vous jure sur la tête de ma mère que je l'ai vue, de mes propres yeux. Martina North existe, j'en ai la preuve. J'ai senti qu'elle était neutre, que des serpents à sa base avaient enfin réussi à se libérer d'elle-même. Quelle heure est-il? Pourquoi monsieur Caroubier ne vient-il plus me voir? Il m'a pourtant dit qu'il serait à l'heure.

DAWN GRISANTI. Il neige. Il a peut-être du mal à garer sa voiture. Mais moi je suis là.

Normand Chaurette, Le Passage de l'*Indiana*

Anthony Scullion

Bernard Assiniwi

Gaétan Laporte

François Barcelo

Yves Beauchemin

Gilles Cajoreas

Victor-Lévy Beaulieu

Josée Lambert

Claude Beausoleil

Jean Bédard

Jacques Grenier

Lise Bissonnette

Neil Bissoondath

N. Hellyn

Marie-Claire Blais

Stéphane Bourguignon

Pierre Charbonneau

Chrystine Brouillet

Jean-Guy Thibodeau

Louis Caron

François Charron

Pierre Filion

Normand Chaurette

Tie-Ting Su

Ying Chen

Ook Chung

Guy Corneau

Pierre Charbonneau

Denis Côté

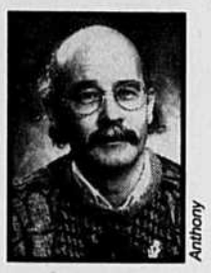
André Panneton

Arlette Cousture

Dominique Demers

Denise Desautels

Patrice Desbiens


Anthony

Jean Désy

Jean-Pierre Masse

Louise Dupré

Josée Lambert

Trevor Ferguson

Jerry Banco

Mavis Gallant

Jean-François Bérubé

Jean Pierre Girard

Jacques Godbout

Martine Doyon

Louis Hamelin

Seuil

Anne Hébert

Jacques Grenier

David Homel

Suzanne Langevin

Suzanne Jacob

Josée Lambert

Naïm Kattan

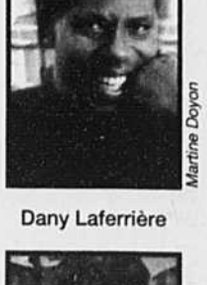
Raymond Klibansky

Sergio Kokis

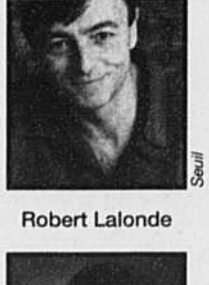
Jean-François Bérubé

Marie Laberge

Jacques Lacoursière

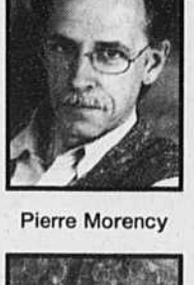

Martine Doyon

Dany Laferrière


Seuil

Robert Lalonde

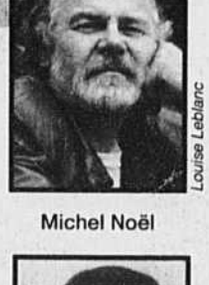
Michel Lessard



Pierre Morency

François Couture

Maxime-Olivier Moutier


Louise Leblanc

Michel Noël

Pierre Charbonneau

Émile Ollivier

Lucie Papineau

Pierre Charbonneau

Stanley Péan

Claude Poirier

Raymond Bergeron

Monique Proulx

Pascal

Jean Provencher

Josée Lambert

Rober Racine

Régine Robin

Paul Roux

Georges Sioui

Diane Dulude

Gaétan Soucy

Jacques Tardif

Josée Lambert

Serge-Patrice Thibodeau

Gilles Tibo

Robert Laliberté

Élise Turcotte

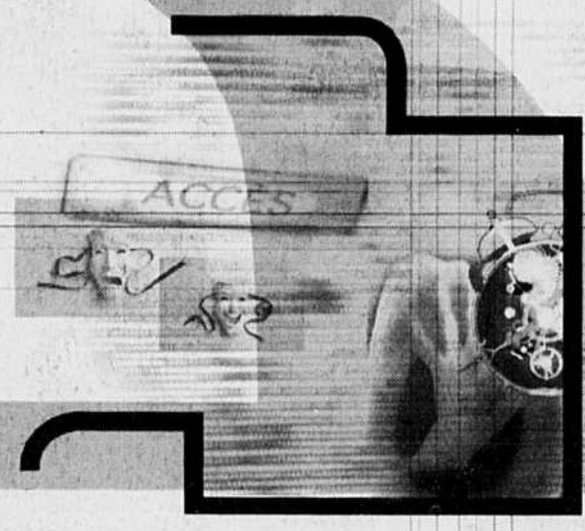
Alain Décarie

Laurent-Michel Vacher

Gilles Vigneault

Marie-Éva de Villers

Le Québec un accent d'Amérique



L'Anel remercie Halbant / Kirsch de transporter les livres québécois à cette grande fête, le Salon du Livre à Paris 1999.

Lire le Québec

Jacques Brault

À l'écart, un peu

Quand le poème a le dernier mot

ROBERT MELANÇON

Jacques Brault est un homme réservé qui a choisi de vivre un peu en retrait de ce qu'on appelait naguère «le monde», quelque part à la campagne, parmi les champs, les bois, les collines et les eaux, en se laissant emporter par le grand rythme immémorial des saisons, des jours et des nuits. On aura compris que cette prise de distance répond, non sans paradoxe, à un désir d'être vraiment présent au monde, dans une autre acception du terme, plus près des écorces, des pierres, des mousses, du grand jeu de lumière que font ensemble le soleil et les nuages. Plus présent à soi aussi, moins diverti par ces mille niaiseries importantes dont on s'occupe dans des bureaux et qui font la matière redondante, toujours nouvelle et toujours périmée, de ce qu'on lit dans les journaux. Pascal écrit que tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas rester dans une chambre. Jacques Brault a choisi la plus vaste, qui est une campagne désencombrée, près du lac Champlain.

Si vous lui demandez en quoi consiste la poésie, il vous regarde d'un air dubitatif comme pour vous laisser entendre à quel point une telle question ne se pose pas. Il se l'est posée pourtant, cette question, il se la pose constamment. Et comme il est l'homme le plus courtois qui soit, d'une exquise politesse faite de respect d'autrui et de respect de soi, il vous proposera une réponse qui sera à peu près celle-ci:

«Il y a une saveur de l'existence, parfois très amère, qu'on peut éprouver indépendamment de ce qu'on fait ensuite, en insistant sur le mot "faire", qu'on produise ou non des objets de langage. Je crois à cette expérience non pas simplement en vertu d'un présupposé ou d'un a priori. J'ai rencontré parfois des êtres qui n'avaient rien à voir avec la littérature, la philosophie, les arts. À mes yeux, ils étaient sensibles à cette poésie de l'existence qui tient simplement à la capacité d'accueillir les concentrés vitaux dans la vie quotidienne: tout à coup, il y a cristallisation de l'instant. Ça peut être tout à fait heureux, malheureux, ou encore de l'ordre du grand comique ou du tragique.»

Griffonnages

Bien entendu, direz-vous, la saveur de l'existence... Cela touche aussi bien les notaires et les voyageurs de commerce. Vous aviez en tête les poèmes, ceux dont on fait des livres. Jacques Brault en a publié dix, depuis *Mémoire* en 1965, sans compter des essais, un roman, des pièces de théâtre. Voilà donc un homme qui écrit, qui fait des livres, un «écrivain». Vous insistez pour parler de littérature. Si vous reformulez votre question, Jacques Brault vous dira en levant un peu les sourcils qu'il n'écrit pas vraiment, qu'il *«griffonne»* dans des cahiers d'écolier, sur des bouts de papier, que les poèmes et les essais naissent, comme par distraction, sans qu'il y soit pour grand-chose, de ses *«griffonnages»*. Il est inutile d'insister: vous n'en apprendrez pas plus. Jacques Brault n'est pas du genre à étaler ses manuscrits ni à théoriser sur l'écriture, qu'il assimile à une grâce. *«Ça reste un peu mystérieux pour moi»*, répondra-t-il à un questionneur insistant.

Ce mystère, il l'a fréquenté dans de très vastes lectures, des troubadours à Emily Dickinson, de Basho à Saint-Denys Garneau, de Borges à Mallarmé. Il en a parfois tiré des essais subtils, informés par un savoir aussi précis que pudique, qui ne s'étale pas, qui ne se barde pas de références, qui laisse venir ce qu'il tient à appeler, parce qu'il sait que tel est bien son nom, un «donné» ou une «grâce». *«Ça peut être vécu dans le silence, et ça n'est pas nécessairement porteur de possibilités langagières. Au moment même, quelque chose s'est produit. Et la mémoire va tout passer au crible par la suite. Je suis obligé de dire que j'y crois parce que j'ai de la difficulté à le démontrer, mais je pense qu'à l'origine de toute poésie, même de la plus quintessenciée, doit se trouver cette expérience primordiale.»*

Alors, pourquoi écrire? Des poèmes, des essais, tant de mots, tant de pages depuis plus de 30 ans? *«Peut-être en vient-on à la poésie justement pour préserver l'énigme, non seulement pour la conserver mais pour la mettre à l'abri parce qu'elle contient la plus précieuse valeur de l'existence.»*

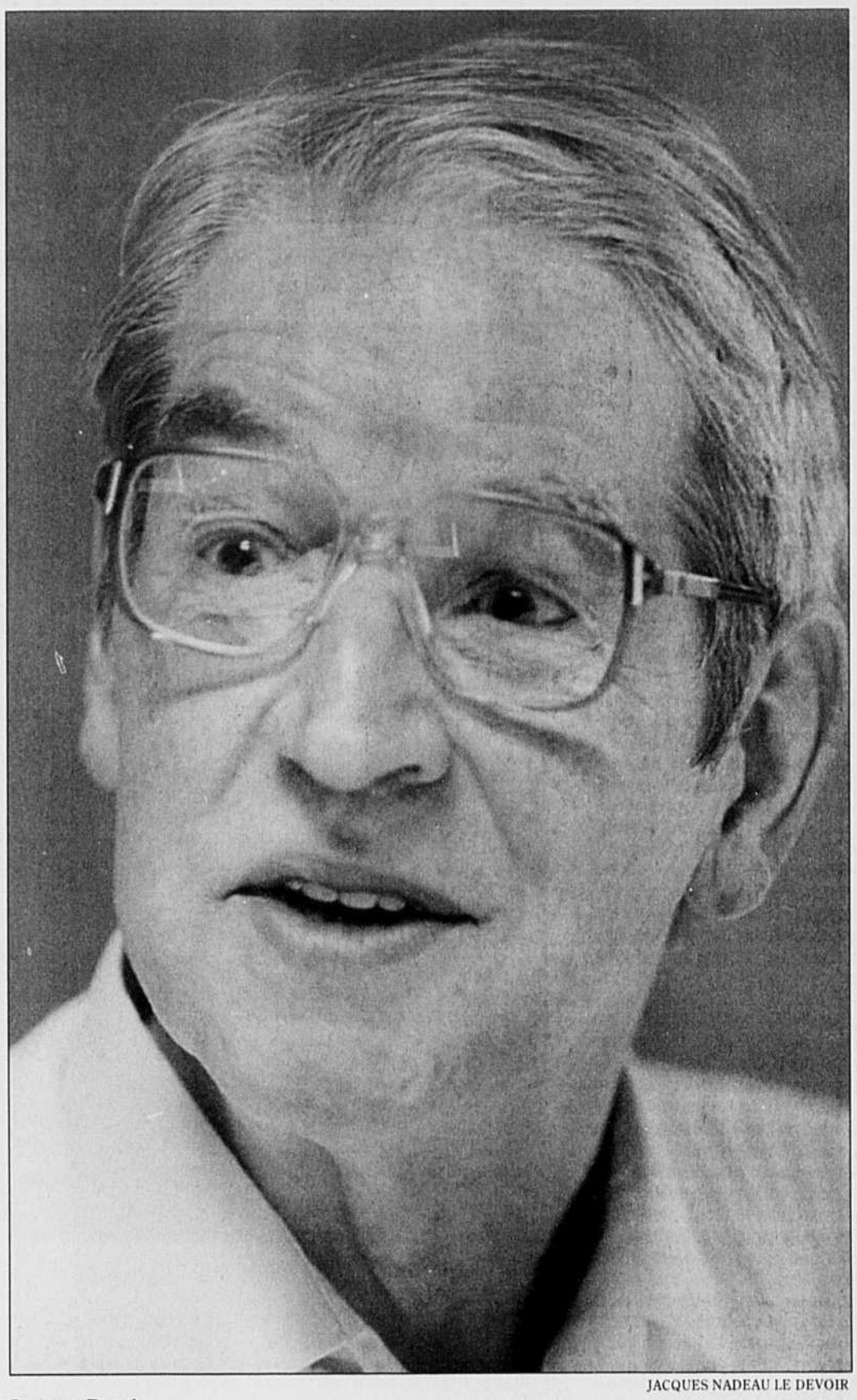
Mettre à l'abri l'énigme: sans doute est-ce là ce qui donne son centre de gravité à une existence faite de réserve et de courtoisie, d'amitié attentive et distante à la fois, qui le donne aussi à une œuvre subtile et savante, pudique et accueillante, l'une des plus nécessaires d'aujourd'hui. Tant de discrétion attentive est une morale, qui se défie des grands mots, qui fuit toute pose, qui ne se soucie que d'être, sans toute la fragilité de l'existence telle qu'elle est donnée à chacun. Ainsi, dans ce poème de *Moments fragiles*, choisi un peu au hasard parmi tant de pages miraculeusement limpides et mystérieuses:

Je gravis une colline
et je m'assois solitaire
sous un ciel vide
à mes pieds s'endort
comme un chien ma tristesse

C'est, comme toujours en matière de poésie, le poème qui a le dernier mot.

Jacques Brault, né en 1933, est l'auteur d'études critiques sur Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau. Il a publié aux éditions Grasset Mémoire *(1968) et* La Poésie ce matin *(1971), aux éditions du Noroît* Poèmes des quatre côtés *(1975),* Vingt-quatre murmures en novembre *(1980),* Trois fois passera *(1981),* Moments fragiles *(1984),* Il n'y a plus de chemin *(1990),* Au petit matin *(L'Hexagone, 1993) et, aux éditions du Boréal,* La Poussière du chemin *(1989),* Ô Saison, ô châteaux *(1991),* Chemin faisant *(1994).*

Robert Melançon est professeur. Son dernier ouvrage est* Notes sur un jour d'hiver *(Éditions du Silence, 1994).



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Jacques Brault

POÉSIE

Les mille feux de l'homme de glace

Pour chasser les ténèbres et éloigner les fantômes

L'Homme de glace

Jean Morisset
Préface de Kenneth White
Illustrations de René Derouin
Montréal, Éditions CIDIHCA, 1995,

NANCY HUSTON

Nous avons peur de vivre le foisonnement nous fait peur l'immensité du monde son impureté son infinie complexité la confusion des langues l'étrangeté tout nous fait peur sauf l'identité, l'identité nous rassure on se resserre autour comme autour d'un feu de camp on chante des chansons identitaires pour chasser les ténèbres et éloigner les fantômes.

je suis paraît-il un québécois pure laine
foulée maganée élastique et éclectique
30 % polyester 30 % au coton et le reste
trempé jusqu'aux os dans du sang huronquois
mélangé avec des babiches de scotch tape
et deux trois gouttes d'irish mist
pour faire tenir l'histoire en place...

Jean Morisset homme impur comme nous tous mais le sachant le revendiquant, grand voyageur grand parleur bourlingueur rieur, refuse de s'étriquer et de s'étiqueter. C'est un écrivain. Il ne met pas beaucoup de majuscules dans la vie, les puissants ne l'impressionnent pas il a la démocratie dans le sang dirait-on, c'est un ami un géographe un historien un poète un universitaire à la retraite mais au fond ce qu'il est du matin au soir, c'est un écrivain.

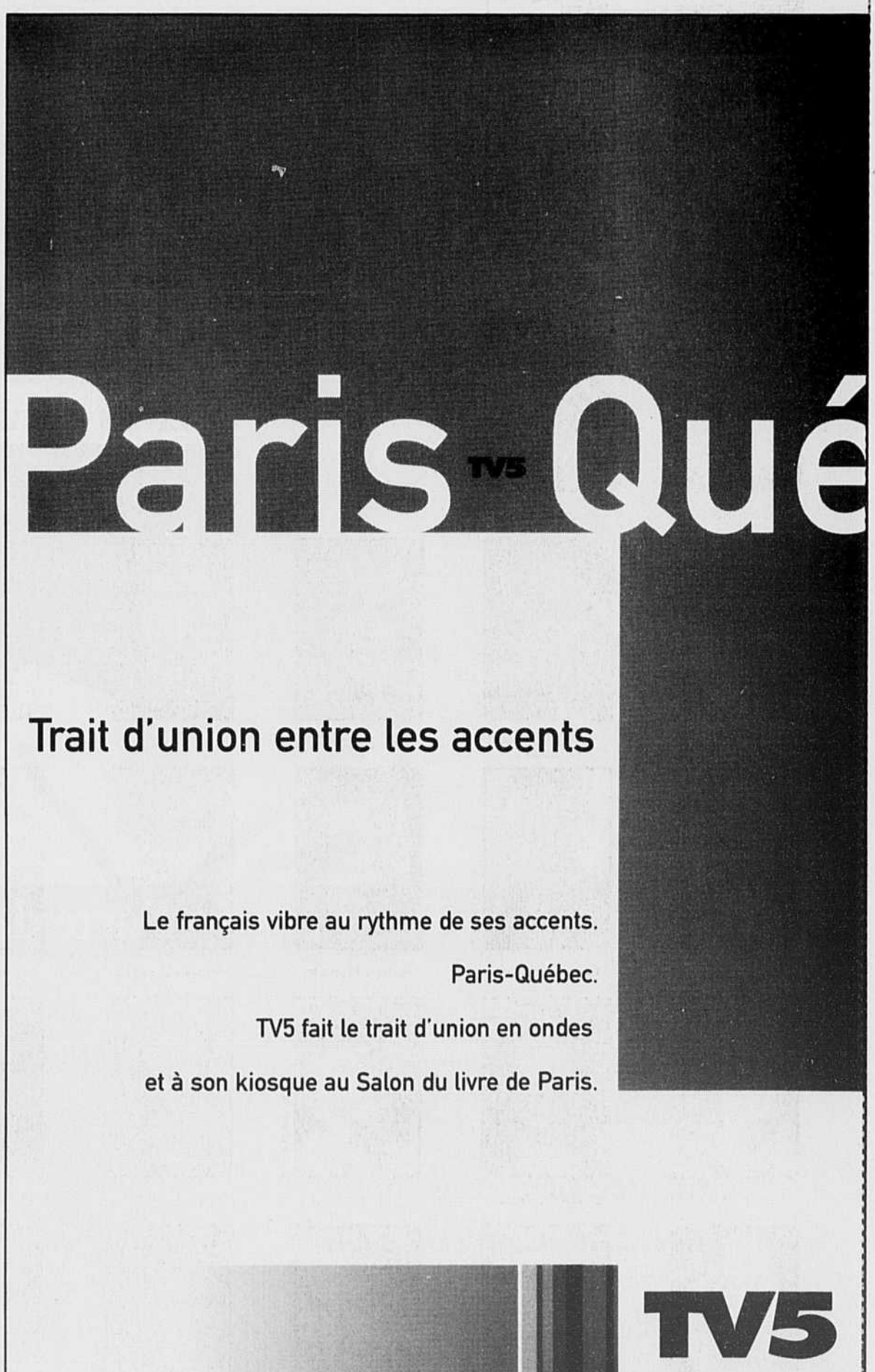
Il parle trois ou quatre langues et en baragouine plusieurs autres, ce n'est pas grave, on peut communiquer si on le veut, le problème c'est que la plupart d'entre nous ne le voulons pas vraiment, ou pas souvent, il écoute les contes et les poèmes des autres, les adapte, les traduit, nous les offre, c'est un passeur, un homme du monde haha, tout le contraire d'un homme mondain c'est un homme du monde entier un homme de la planète. Il zigzague à travers les continents, grand nord, îles du pacifique, haïti, nouvelle-zélande, mexique, froid et chaud ne lui font pas peur (pendant la crise du verglas il est resté dans sa maison sans courant par moins dix et quand la police est venue lui demander: «Quelle est votre source de chaleur?» il a touché son cœur en souriant et on l'a laissé tranquille parce que ça se voyait que c'était vrai), il dort sous la tente, dans l'igloo, la hutte, la case, mange ce qu'on lui propose de manger et le trouve bon, relève les traces, les signes, collectionne des bricoles, ramène sculptures peintures et junk, et aussi des carnets d'une rare beauté, carnets dans lesquels il dessine, note, colle, cite, raconte, reconstruit, met en forme sa vie sur cette Terre, jour par jour, pas à pas, attentif, respectueux, drôle. Rien n'est perdu, dispersé, dilapidé, il prend la vie et les êtres sans se prendre trop au sérieux lui-même:

ce n'est pas parce que j'écris un poème
que j'en suis l'auteur
couleurs cherchant un nom sans demander chemin
émotions allant-venant sans autre avertissement
d'où viennent les sons circulant à travers nos veines
désir de l'espèce dans la tige de l'aube
ce n'est pas parce qu'un poème a oublié
de se présenter au rendez-vous par hasard
que je n'en suis pas l'auteur.

Comme certains peintres prolifiques, Morisset le fécond, le généreux, l'intarissable, le bavard oui aussi parfois, inscrit sur chaque page la date à laquelle elle a été écrite parfois l'heure aussi, le lieu aussi (Matua, Tessimor, Paris, Belo Horizonte, Port-au-Prince, Dallas...). La richesse de ce qu'il a vu compris vécu fait tourner la tête. Jean Morisset a énormément écrit mais assez peu publié, on peut lire avec intérêt ses essais, dont *Les chiens s'entre-dévorent* (1977) et *Ted Trindell: Métro Witness to the North* (1986); mais si on veut le connaître vraiment, goûter à son humour en plus de sa lucidité et de son éloquente colère militante, il faut lire le recueil de poèmes *L'Homme de glace*, Éditions CIDIHCA, 1995, préface de Kenneth White, illustrations de René Derouin.

Jean Morisset est, de formation, géographe. Son œuvre majeure est L'Identité usurpée *(1985), parue en trois volumes aux éditions Nouvelle Optique après* Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien *(Nouvelle Optique, 1977).*

Nancy Huston est romancière. Son dernier livre paru est* L'Empreinte de l'ange *(Leméac/Actes Sud, 1998).



Lire le Québec

Normand Chaurette

L'éternel ado

Des récits avec d'étranges équations à plusieurs inconnues

HERVÉ GUAY

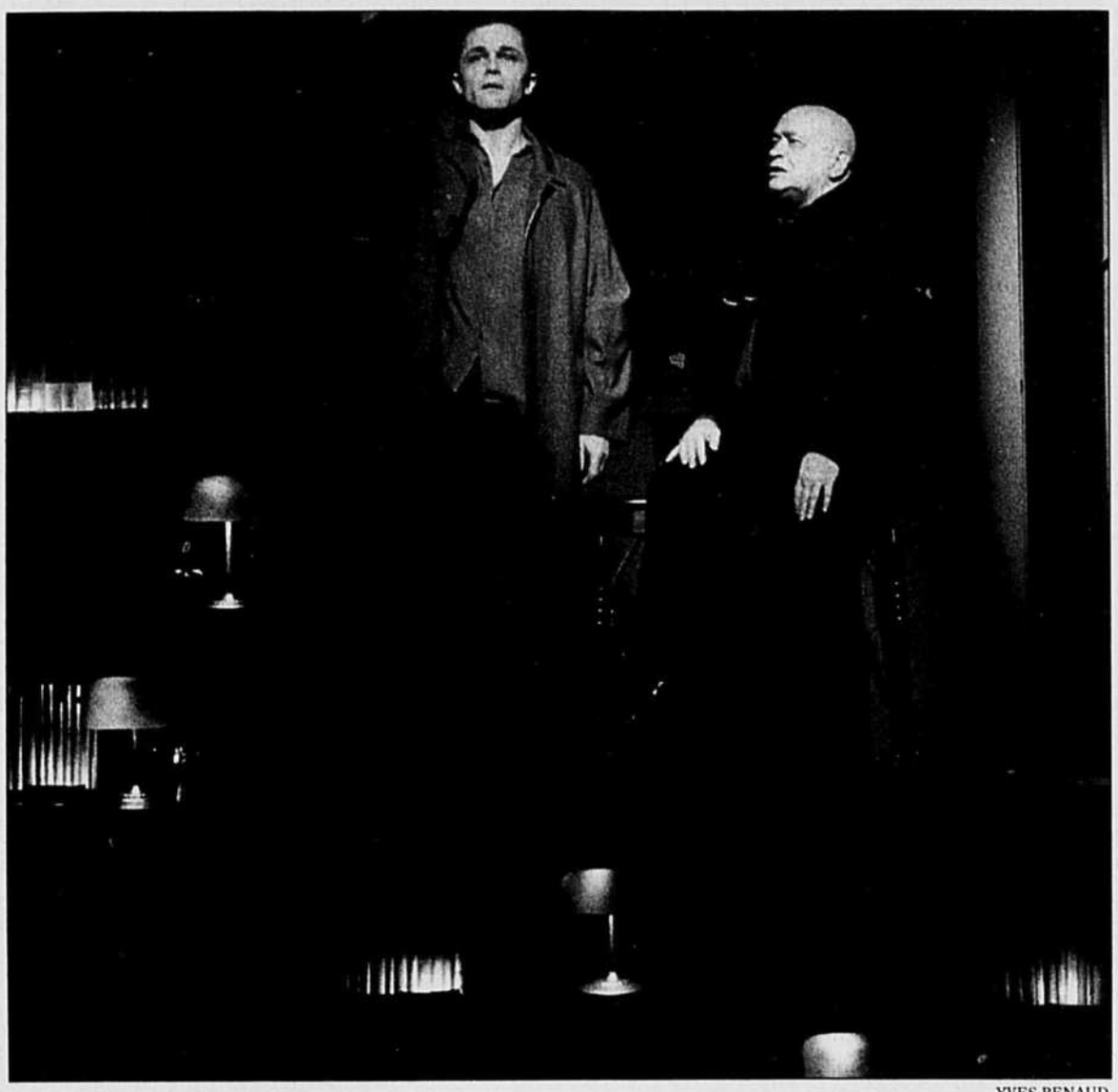
Si, par hasard, vous rencontrez l'auteur dramatique Normand Chaurette et lui demandez ce qu'il fait dans la vie, la réponse qui suivra ne sera peut-être pas celle que vous attendez. Il n'est pas du genre à se proclamer écrivain et préfère se cacher sous une occupation plus commune. Un jour, il sera professeur, instructeur... De quoi? Allez savoir. Comprenez: il a un petit penchant pour le secret et son œuvre théâtrale en est constellée.

Ce théâtre a vu le jour en pleine fièvre nationaliste. Ce pourquoi peut-être Chaurette s'est abreuvé du mythe littéraire québécois par excellence, Emile Nelligan, ce Rimbaud du Nord qui allume encore la flamme poétique de tant d'adolescents québécois. Mais moins que la figure tutélaire du poète maudit, surprend surtout lors de la création de *Rêve d'une nuit d'hôpital* en 1980 le classicisme d'une langue en rupture avec l'ensemble du théâtre québécois du temps qui n'en a encore que pour le parler populaire de Michel Tremblay et de ses émules.

Une langue étrangère

Le premier choc passé, cependant, ce qui a semblé rafraîchissant chez le nouvel auteur passe désormais pour un défaut. Certains l'accusent d'agir en colonisé, d'avoir intériorisé une langue étrangère. On impute aussi au fait qu'elles soient trop littéraires les échecs des créations suivantes telles que *Fêtes d'automne* (1982), *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* (1982), *La Société des Métis* (1986) ou encore *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* (1988). On loue encore la beauté de son écriture, mais Chaurette acquiert bientôt la réputation d'être injouable.

Entre-temps, le territoire littéraire et géographique couvert par l'auteur s'est considérablement étendu. Il s'est ouvert sur les États-Unis, la France, le Cambodge, l'Angleterre et l'Égypte. Mais, pour l'essentiel, Chaurette s'en est tenu aux thèmes qui l'obsèdent (l'enfance, la folie, le génie créateur, le vrai et le faux, le rêve) sans jamais cesser de construire *«des récits emboîtés, superposés et qui semblent se nier à mesure qu'ils se créent»*, comme le dit si bien Jean-Cléo Godin.



YVES RENAUD

Marc Béland et Jean-Louis Millette dans *Le Passage de l'Indiana*, de Normand Chaurette

La fin des années 1980 mettra toutefois fin à l'aura d'«injouabilité» entourant l'œuvre dramatique de Chaurette. Plusieurs reprises marquantes ramèneront à l'avant-plan son théâtre tandis qu'il ne cesse de semer de nouveaux textes qui connaîtront pour l'essentiel le sort des premiers. L'on n'a qu'à penser à la création des *Reines* en 1991 et à *Je vous écris du Caire*, trois ans plus tard, qui ne passent toujours pas la rampe lors du premier essai. *Le Passage de l'Indiana*, créée en 1996 lors du cinquantième anniversaire du Festival d'Avignon, dans une mise en scène de Denis Marleau, sera l'exception qui confirme la règle. Cette consécration en Hexagone aura du reste des suites. La Comédie-Française accueillera l'année suivante les querelles de palais des *Reines*, toutes droites issues du *Richard III* de Shakespeare.

Chaurette s'est d'ailleurs mesuré maintes fois au grand Will dont il a traduit plusieurs textes (*Comme il vous plaira*, *Le Songe d'une nuit d'été*, *La Tempête*, *Roméo et Juliette*, *Coriolan*). On a aussi fait appel à lui pour Schiller (*Marie Stuart*) et Ibsen (*Hedda Gabler*). Ses pièces les plus récentes ont en outre été traduites en anglais, en italien, en catalan, en espagnol et en allemand. Plusieurs de ses pièces ont également été produites hors du Québec: à Toronto, à Vancouver, à Paris, à Bruxelles, à Florence, à Barcelone et à Edimbourg.

Asociaux et créateurs hors du temps

À l'écart des grands débats politiques, ce théâtre est en revanche peuplé d'asociaux, d'êtres à part, de créateurs hors du temps, qui n'ont que faire de l'extérieur, sensibles aux souvenirs impérissables qu'a emmagasinés leur mémoire. Cette absence du politique dans ses textes, Chaurette l'explique par le fait qu'en général ce discours est mieux reçu ailleurs qu'à la scène. L'auteur préfère de loin enfermer ses personnages dans un *«piège mental»* tendu avec soin et dont ils auront bien du mal à se dépêtrer, s'ils y arrivent jamais.

Bien souvent, ces pièces donnent lieu à d'étranges équations à plusieurs inconnues avec ce que cela comporte de gratuité et d'abstraction, mais de jeu aussi. Car sous l'apparente froideur — d'aucuns diront l'intellectualité de l'enveloppe —, il y a dans le théâtre de Chaurette le spectre de quelque grand adolescent attardé qui collectionne les tours de passe-passe, les secrets extérieurement anodins et les coups de théâtre. Cela se voit notamment par l'amusement démesuré que l'auteur manifeste à l'égard de l'histoire et de la géographie, les correspondances et les hasards qu'il organise comme des exercices de décodage de même que cette pseudo-objectivité de la langue qui l'apparente à celle de la science-fiction, mais une science-fiction à rebours, qui reconstruit à sa guise le passé, même récent.

Au reste, l'écrivain est très attaché à l'âge de l'adolescence. C'est à cette époque de sa vie qu'il dit s'être *«arrêté»*. De l'adolescent de 12 ans, Chaurette prétend avoir gardé la faculté d'émerveillement, l'écartèlement entre la solitude et le grégarisme, une propension à faire la fête. Des éléments qui, lorsqu'on y regarde de plus près, trouvent leur place dans son théâtre. À divers degrés, ses pièces tiennent en effet du rituel de passage ou du pacte juvénile. Instants précieux arrachés à l'éternité par un auteur dramatique, éternel adolescent, dont c'est le secret le moins bien gardé.

Le répertoire de Normand Chaurette est publié chez Leméac et Actes Sud. Ses succès sont Provincetown Playhouse, Juillet 1919, j'avais 19 ans *(1981)*, Les Reines *(1991)*, Je vous écris du Caire *et* Le Passage de l'Indiana *(1996). Il est aussi l'auteur de nouvelles,* Le Pont du Gard vu de nuit *(Leméac, 1998).*

***Hervé Guay est critique de théâtre au journal* Le Devoir.**

Lire le Québec

Denise Desautels

Archéologue de l'intime

Un poète entre l'ombre et la lumière

BLANDINE CAMPION

Si l'appellation n'avait déjà été employée, on aurait pu la nommer «la dame en noir». Chevelure ténébreuse, tenue sombre, Denise Desautels pourrait apparaître comme drapée dans une aura de noirceur, n'étaient ce de ce regard clair, éclairé de l'intérieur, et de la chaleur de cette voix, toute basse, empreinte de pudeur. Dès l'abord, Denise Desautels affiche ses couleurs. Elle navigue dans l'existence entre l'ombre et la lumière.

Sa familiarité avec la première lui vient d'aussi loin que l'enfance. En effet, tout comme la narratrice de son premier roman, *Ce fauve, le bonheur* (1998), personnage fortement inspiré de sa propre expérience, Denise Desautels a grandi dans un univers à la fois hanté par la mort et dans lequel cette dernière était refusée, niée, refoulée au nom d'un bonheur gluant. Ce bonheur à tout prix laisse cependant un goût amer, il contamine tout ce qu'il touche: *«Les paysages, les pensées, la vie future, tout était empoisonné.»* Pour parvenir à traverser cette densité initiale, imposée, l'art sous tous ses aspects se révèle comme une porte de sortie, comme une bouffée d'oxygène. Un tempérament d'artiste porte alors la future écrivaine à s'intéresser en particulier à la musique, à la peinture et, de manière générale, à la création dans son ensemble, ce qui l'amènera, dans les œuvres à venir, à conjuguer son talent à celui d'autres artistes tels que Martha Townsend, Michel Goulet, Francine Simonin, Betty Goodwin, Peter Krausz...

Mais avant cela, il lui faudra apprendre, selon une expression empruntée à Gail Scott qu'elle affectionne particulièrement, à *«vivre grande»*, à se recréer un espace de liberté et, pour cela, l'écriture s'impose comme la forme essentielle de la création: *«C'est à l'adolescence, une adolescence presque tardive, que j'ai pris conscience que l'on ne pouvait pas faire comme si la mort n'existait pas. Qu'il fallait un jour ou l'autre faire ses deuils. Le langage s'est alors imposé comme le moyen d'y arriver, sinon le plus efficacement possible, car ce n'est pas toujours facile, du moins le plus rapidement possible. Et cela devient finalement toute une vie traversée par l'écriture, le langage et la pensée.»*

La venue à l'écriture se fait alors tout naturellement pour Denise Desautels, puisqu'elle seule permet de traverser l'opacité à la fois intérieure et extérieure, et de redonner un sens à ce qui s'était laissé gagner par l'ombre: *«J'avais besoin de comprendre. À la fois comprendre le monde et me comprendre moi-même. Mon travail, depuis toujours, va dans cette voie-là, tiraillé par le monde et par l'intime. La critique a souvent souligné l'importance de la part autobiographique dans mon travail, ce que je ne peux nier. Mais j'essaie surtout de percer l'autobiographie, de me rendre à ce qu'il y a d'universel.»* De *Comme miroir en feuille* (1975) jusqu'à *«Ma joie», crie-t-elle* (1996), l'écriture constitue pour l'auteure une façon d'agripper le monde, d'en explorer les couches successives, d'en traverser les époques pour accéder de nouveau à la lumière de l'aujourd'hui dans toute sa complexité: *«Mon temps est un temps passé. Je serais portée à dire que même le présent, je le vis au passé. Tout mon travail d'écriture est ainsi une façon de me ramener au présent, de donner du sens au présent en essayant de fouiller le passé de telle sorte qu'il rende le présent plus habitable.»*

Don et lucidité

Pour ce cheminement de toute une vie, Denise Desautels a choisi de privilégier, comme nombre de ses consœurs québécoises, l'écriture poétique, cette forme de langage qui ouvre à la fois au don de soi et à la lucidité: *«Je cite souvent cette phrase d'Anne Hébert qui disait que l'écriture est une traversée de l'ombre et de la lumière, au moment où elle abordait la poésie. Comme je me sentais moi-même tellement dans l'ombre, je me disais que l'on ne peut pas à ce point avancer à tâtons dans une écriture de prose, qu'il n'y a que la poésie qui peut nous permettre ces tâtonnements.»* Avancer à tâtons, oui, mais pour aller au plus profond des failles de l'être, dans toute sa dimension humaine, le soi rejoignant l'autre dans cette traversée parfois douloureuse, où rien n'est jamais donné d'avance, même pas les mots qui en sont pourtant l'instrument essentiel: *«Avec le temps les choses se sont précisées puisque je me suis perçue comme une archéologue, qui fouille, qui creuse, qui vrille. En fait, je pensais qu'il fallait fouiller toute l'opacité qui nous habite, qui habite le monde. Et je voyais le langage comme la possibilité de pénétrer cette opacité.»*

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'écriture constitue pour Denise Desautels une façon d'agripper le monde, d'en explorer les couches successives.

Une archéologue de l'intime, c'est ainsi que se définit elle-même Denise Desautels, rappelant que son travail de poète, qui allie lyrisme et rigueur, qui se nourrit du doute aussi bien que de la passion, ne s'éloigne jamais vraiment d'une attention constante portée au «vivant» dans son ensemble, face lumineuse de cet univers aux multiples facettes dont sa poésie nous ouvre les portes: *«J'aime bien cette expression "archéologie de l'intime". Il me semble que c'est assez juste parce que effectivement le mot "intime" est plus intéressant, plus riche que le mot "autobiographie". Il est très proche de mon projet et en même temps il englobe l'ensemble de mon travail puisque je pense que toutes les petites intimités finissent par se ressembler. Mon travail porte sur ce qui se passe à l'intérieur de soi, à l'intérieur du vivant, à la fois attaqué de toutes parts par les émotions, les pensées, les douleurs, les mots et stimulé par les rêves, les passions, les utopies. C'est ce travail de l'intérieur et de l'extérieur que j'essaie de faire se rejoindre.»*

L'extérieur, c'est aussi la vie telle qu'elle se manifeste là dehors, juste sous nos yeux, puisque, pour cette poète, il est impossible d'écrire sans être consciente *«qu'il y a à côté un fusil, que la menace du monde est toujours là, et que l'on ne peut pas vriller l'intérieur sans voir que, par la fenêtre, les fusils parlent»*. En effet, pour Denise Desautels, l'intime et le politique, au sens large, sont loin d'être incompatibles et constituent au contraire des préoccupations intimement mêlées. Ainsi, le travail sur le langage est aussi pour elle le moyen de faire entendre une voix, non pas qui se joint à la cacophonie du monde, mais qui tente d'en faire surgir les sens possibles, de lui donner de nouveaux sens, afin, parfois, d'en modifier le cours: *«Dans les textes de la fin des années 70, du début des années 80, c'était le besoin de dire, la découverte que l'on pouvait crier, hurler tout ce qu'il y avait d'inconnu en soi. Quand l'inconnu finit par devenir du connu, peut-être y a-t-il de petites éclaircies qui se font, avec lesquelles on peut travailler. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres noirceurs qui s'accumulent, mais au moins on peut s'accrocher à ces petites éclaircies qui sont stimulantes. Je pense effectivement que c'est avec ce début de lumière que j'ai pu avancer.»* Pourtant, après plus de 25 ans, l'urgence d'écrire reste la même, *«car plus la lumière se fait, plus les questions et les réponses sont nombreuses. Et on s'aperçoit que le terrain est miné. Ce n'est jamais fini. Mais on peut changer le monde par l'écriture. J'y crois»*.

Denise Desautels, née en 1945, est reconnue pour son travail en lien avec des artistes visuels. Elle a publié huit ouvrages aux Éditions du Noroît, dont le plus connu s'intitule Mais la menace est une belle extravagance *(1989). Signalons en outre la* Répétition *(NBJ, 1986), le* Vif de l'étreinte *(Roselin, 1994),* De la douceur: livre-objet *(Roselin/Paris, La Cour Pavée, 1997),* Ce fauve, le bonheur *(L'Hexagone, 1998).*

***Blandine Campion collabore au journal* Le Devoir.**

1967 Les Québécois

«La rébellion du Québec apporte encore plus. Son problème fondamental nous concerne tous. Le monde va-t-il, sinon s'unir sous une domination, du moins se soumettre à un type uniforme. À tous ceux qui s'y refusent, le Québec livre son exemple et lance son appel.»

Préface de Jacques Berque

1997 ***«Québec, une histoire de Cœur***

Il est naturel d'aimer ce pays
Qui nous a accueillis quand la dictature, la faim ou la foi aveugle nous en voulait à mort. (...) ce pays a mis à notre disposition: son ciel, ses rivières, ses saisons et sa langue.

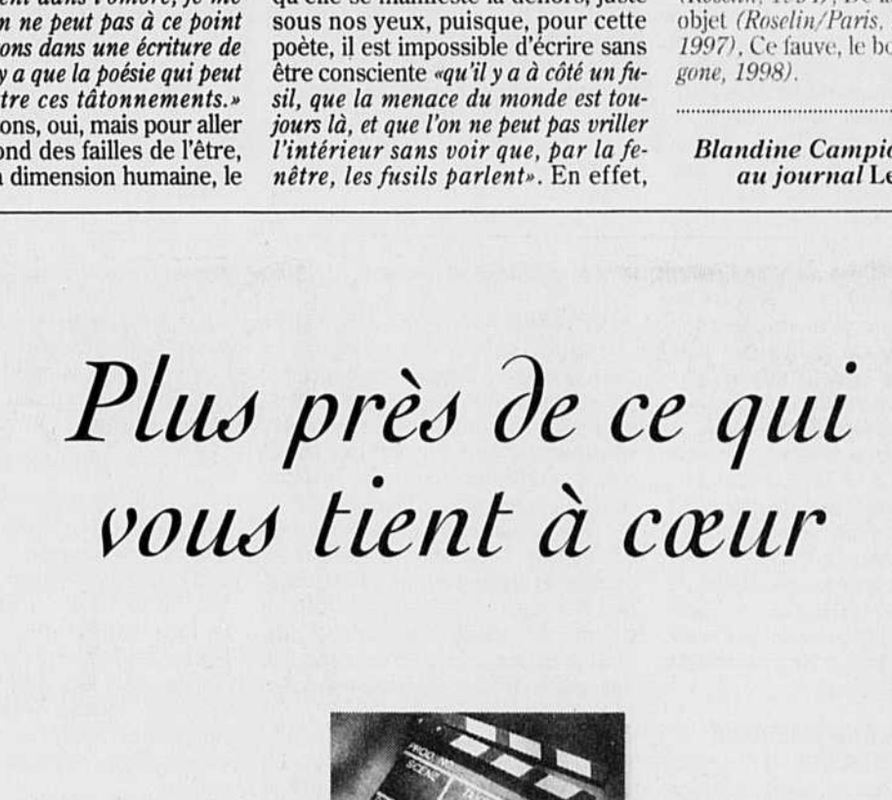
Mwen renmen ou, Québec.
Je t'aime Québec.»

Poème de la Fête nationale, Dany Laferrière

SSJB

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL
Vouée à la défense et à la promotion des intérêts du peuple québécois

Plus près de ce qui vous tient à cœur



BANQUE LAURENTIENNE

Lire le Québec

Michel Marc Bouchard

La parole acérée

«Nous, les dramaturges, sommes des passeurs...»

SOLANGE LÉVESQUE

Depuis une vingtaine d'années, Michel Marc Bouchard poursuit avec constance la création d'un univers dramatique remarquablement polyphonique. Aussi habile à dresser la comédie qu'à nouer le drame, l'auteur prête à un large spectre de personnages d'origines et de conditions sociales fort diverses une parole acérée qui rejoint les publics de tous âges. Plus de 25 pièces balisent déjà son parcours. *L'Histoire de l'oie*, œuvre sur la violence faite aux enfants, a fait le tour du monde, traduite en plusieurs langues; à l'instar des *Feluettes ou la répétition d'un drame romantique* et des *Muses orphelines*, cette pièce destinée au jeune public a reçu plusieurs prix importants.

Lorsqu'il considère l'ensemble de ses œuvres dramatiques à la lumière du travail accompli par ses prédécesseurs, Michel Marc Bouchard perçoit une double filiation: *«Par ma façon d'employer l'oralité, je me situe dans la lignée directe de Tremblay. Par ailleurs, ma propension à raconter des histoires et ma manière de le faire me rapprochent plutôt de Marcel Dubé»*, précise-t-il. Mais Bouchard se reconnaît également d'autres référents: Brecht, Shakespeare, Pirandello et Tchekhov, par exemple, ont joué un très grand rôle dans le développement et l'évolution de sa dramaturgie. *«Je me sens plus tourné vers l'extérieur que centré sur le Québec. L'ouverture sur le monde me sollicite beaucoup; elle m'est essentielle»*, ajoute l'auteur, pour qui cette ouverture sur un univers pluriel se rattache au substrat de son œuvre: *«Il y a dans mes pièces une volonté d'établir des liens avec l'ensemble du monde. J'observe chez mes personnages une soif de l'univers et du mouvement qui égale, sinon dépasse en intensité la revendication du pays d'origine. Cette soif*, explique-t-il, *se manifeste par une présence concrète ou fantasmée de l'Autre; dans* Les Muses orphelines, *par exemple, il est question d'une femme amoureuse d'un bel Espagnol. Dans* Le Voyage du couronnement, *les personnages règlent un vieux compte avec l'Angleterre. Dans* Les Feluettes..., *on retrouve la France mythique à travers trois personnages en exil.»*

Échos d'une mémoire collective

C'est à travers un solide ancrage social que Michel Marc Bouchard conçoit son engagement et son impact comme dramaturge: *«Nous, les dramaturges, sommes des passeurs. Nos œuvres vibrent au diapason de la mémoire collective et réagissent aux angles vifs de la société. Les échos qui résonnent entre les lignes de nos textes excèdent les limites de notre conscience»*, remarque l'auteur. *«Incidemment, mes personnages se montrent tous assez sévères, très exigeants avec eux-mêmes. À l'image de notre société, ils paraissent un peu schizophrènes*, avance-t-il. *Je crois que nous pourrions caractériser le peuple québécois par deux ou trois éléments qui entrent toujours en confrontation dans sa psyché collective: la tradition et la modernité, les racines et l'ailleurs, l'ambivalence entre "pays" et pays. Ces chocs se concrétisent, entre autres, dans la langue: nous sommes en réalité un peuple trilingue: nous parlons un français de l'oralité, l'anglais et enfin ce français châtié que nous utilisons notamment dans les médias et dans l'écrit*, avance Michel Marc Bouchard. *Il est malaisé de suivre une boussole lorsqu'on est sollicité par tant de repères. Et pas facile pour un dramaturge de conserver le naturel des dialogues tout en préservant la qualité de la langue.»*

Questions de vie et de mort

À même ces *«éléments qui entrent en confrontation»*, Michel Marc Bouchard puise l'inspiration qui nourrit le dynamisme de son théâtre: *«Les questions m'intéressent toujours plus que les réponses, qu'elles aient trait à la politique ou à la philosophie*, affirme-t-il. *Dans des pièces comme* La Contre Nature de Chrysippe Tremblay, *j'ai remis en question la position que les adultes adoptent par rapport à l'enfance. Dans* Le Chemin des passes dangereuses, *j'ai senti le besoin d'opposer trois visions: une vision citadine typique, une vision banlieusarde et une vision rurale. Je me suis demandé: à quoi sert de vivre? Pourquoi avons-nous cette impression que la mort nous amène à la vérité? Et dans* Le Voyage du couronnement, *pourquoi les adultes ont-ils souvent tendance à sacrifier la génération qui vient au nom de son avenir? Mes pièces mettent toujours en scène le pouvoir de la vulnérabilité des êtres.»*

La mentalité «schizophrénique» dont il parlait plus haut, Bouchard la perçoit aussi dans le clivage que l'on effectue au Québec entre le «théâtre d'été», systématiquement voué à la comédie, et le théâtre monté le reste de l'année: drame, tragédie, etc. *«Cette division amuse les Européens; "Compte tenu de la rigueur de vos hivers, ne vaudrait-il pas mieux faire l'inverse?" suggèrent-ils avec un sourire!»*

En 1999, la diffusion européenne et américaine de l'œuvre de Bouchard connaîtra encore de l'expansion: au moment où *Le Chemin des passes dangereuses* jouera en France, *Les Muses orphelines* sera présentée à Paris. La traduction espagnole des *Muses...* sera jouée au Mexique et *L'Histoire de l'oie*, racontée en allemand au pays de Brecht. Tandis que les spectateurs d'un festival irlandais de lecture de pièces découvriront *The Coronation Voyage* à Belfast, le public québécois assistera à la création d'une comédie mordante raillant le monde des médias: *Les Aboyeurs*.

Les Feluettes... et *L'Histoire de l'oie* ont déjà été portées au grand et au petit écran; le tournage des *Muses orphelines* est sur le point de démarrer. Michel Marc Bouchard a des projets plein ses tiroirs.

Michel Marc Bouchard a publié chez Leméac La Contre Nature de Chrysippe Tanguay, écologiste *en 1984*, La Poupée de Pélopia *en 1985*, Les Feluettes ou la répétition d'un drame romantique *en 1987*, Les Muses orphelines *en 1989*, L'Histoire de l'oie *en 1991*, Les Grandes Chaleurs *en 1993*, Le Voyage du couronnement *en 1995 et* Le Chemin des passes dangereuses *en 1998*.

Solange Lévesque est critique de théâtre au journal Le Devoir.

DANIEL KIEFFER

Marie-France Lambert et Louise Portal dans *Les Muses orphelines*, de Michel Marc Bouchard

THÉÂTRE

Permission accordée

Une écriture à laquelle il faut céder

Encore une fois, si vous permettez

Michel Tremblay
Montréal, Leméac, coll. «Théâtre», 1998, 67 pages

LORRAINE CAMERLAIN

Sa verve et son «monde», Michel Tremblay les doit pour une large part à sa mère. Et dans sa dernière pièce, plus que jamais, Tremblay rend à Nana ce qui revient à Nana. *Encore une fois, si vous permettez*, demande-t-il à ses lecteurs et spectateurs. Nous le lui accordons, sachant bien que ce ne sera pas la dernière fois: Rhéauna Tremblay continuera de «hanter» l'œuvre du fils, resté si près de Nana que sa «descendance» de personnages est tout empreinte d'elle, de sa folle passion du mélo, de son abondante parole et de son humour débridé, qui révèle — de manière si québécoise — les choses qu'il cherche à cacher.

Il y a quelques années, *La Maison suspendue* avait mis au jour certains «motifs» de la lignée des créatures romanesques et théâtrales de Michel Tremblay. Cette comédie en un acte fournit à son tour à qui s'intéresse à l'univers comme à l'écriture de Tremblay certaines clés pour lire et goûter son théâtre, ses romans ou ses récits autobiographiques. Et la pièce se lit à merveille.

Dès le prologue, le narrateur déroule le tapis rouge de la culture pour rendre hommage à celle qu'il élève au rang des plus grands personnages de théâtre de tous les genres et de tous les temps. *«Elle est la tante de Rodrigue, la cousine d'Électre, la sœur d'Ivanov* [...] *Et quand elle s'exprime dans ses mots à elle, ceux qui parlent autrement la comprennent dans leurs mots à eux.»* C'est bien là le secret de cette femme. N'est-ce pas celui du théâtre ou de la littérature atteignant à l'universel? Nana, qui a connu l'ivresse des grandes passions par sa totale adhésion aux drames et aux mélos romanesques, et la joie de vivre par sa façon de faire de *«l'exagération en tout genre»* sa marque de commerce, son *modus vivendi*, cette *«femme toute simple»*, cette *«simple femme»* n'a rien à envier à personne. Elle est restée aux yeux de son fils tout un personnage. Par elle sont advenus théâtre et littérature.

Lire le dialogue

Outre le prologue, qui lui ouvre grande la porte du théâtre, et la scène finale, révélant à Nana, qui ne les aura pas connues de son vivant, les ficelles de la machine scénique et de la fiction théâtrale, la pièce comporte trois moments de dialogue entre la mère et le fils. À lire. Vraiment. Il faut voir Nana user d'imagination et y aller de toute sa verve pour servir à son *«enfant niaiseux»* de dix ans, en guise de réprimande, le récit *«exemplaire»* de ce-qui-est-vraiment-arrivé-à-la-tante-Gertrude. Plus encore, il faut s'engager avec l'imagination voulue dans la montée dramatique d'un véritable combat identitaire entre la mère et le fils de dix-huit ans, que Tremblay ancre dans une hilarante histoire de roast-beef trop saignant — je vous souhaite le plaisir des rires qui m'ont alors assaillie! Il faut se laisser gagner aussi par les détours si touchants de la mère, voulant à la fois dire et taire sa peur de mourir. Et voir comment le dramaturge qu'est devenu, par sa grâce, le narrateur-Tremblay enclenchera encore une fois, juste pour elle, la mécanique du coup de théâtre.

Si vous ne succombez pas aux jongleries de Nana qui, ne pouvant dormir, «rêve» à Huguette Oligny, dont elle se demande *«c'est qui, elle, dans la vie?»* (faisant référence à Tremblay et à son *Vrai Monde?*), Nana qui, dans sa folle rêverie, lance à son fils cet appel: *«Quand tu seras là* [dans le monde des artistes], *si jamais tu réussis à y aller, pense à ça pis essaye de me trouver une réponse...»* (ce qu'il fait ici); si vous savez résister à la victoire de Nana dans une guerre à la vie à la mort avec la tante Gertrude; si vous ne vous laissez pas toucher par le récit de la mort de cette dernière par une Nana acculée à sa propre mort, eh bien, je ne vous envie pas.

Michel Tremblay, né en 1942, a publié un nombre imposant de récits et de romans, dont les plus connus sont regroupés sous le titre générique des Chroniques du Plateau Mont-Royal *(Leméac éditeur). Ses pièces les plus jouées sont* Les Belles-Sœurs, À toi pour toujours, ta Marie-Lou, L'Impromptu d'Outremont *et* Albertine en cinq temps, *toutes éditées chez Leméac.*

Lorraine Camerlain est directrice de programme à l'Université de Montréal; elle a aussi dirigé les Cahiers de théâtre Jeu et le collectif* Le Monde de Michel Tremblay *(Montréal/Carnières, Lansman-Jeu, 1993).

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Michel Tremblay

THÉÂTRE

Ne blâmez jamais Dubois

La folle théâtralisation de tous les clichés

Ne blâmez jamais les bédouins

René-Daniel Dubois
Montréal. Leméac, coll. «Théâtre», 1989, 200 pages

JEAN-CLÉO GODIN

Panique à Longueuil (Leméac, 1980) et *Anne est morte* (inédit, 1990) marquent pour l'instant les limites de l'œuvre dramatique de René-Daniel Dubois, dont une seule pièce a connu un grand succès populaire et critique à la scène: *Being At Home With Claude* (Leméac, 1986), dont on a également produit une version cinématographique fort réussie. L'œuvre compte une dizaine de pièces aux titres déroutants, fantaisistes, sans lien évident avec le récit qu'ils coiffent: *26 bis, Impasse du colonel Foisy* se lit comme une adresse, mais les personnages de cette pièce n'y habitent pas; *Adieu, docteur Münch* ne présente ce docteur qu'au-delà de la tombe, alors qu'*Anne est morte* traite bel et bien de la mort d'une femme — et même de deux, puisque cette Anne meurt en lisant un récit de la mort de Marie Stuart —, mais ce qui caractérise cette pièce, c'est d'abord le rapport au livre et l'inextricable réseau intertextuel qu'il finit par dessiner. Le titre sert moins à définir un récit qu'à décrire une atmosphère.

Dérouter

Nul titre, toutefois, ne semble, autant que *Ne blâmez jamais les bédouins* (Leméac, 1984), fait pour dérouter le lecteur-spectateur: dans cette pièce étrange, on rencontre une cantatrice italienne et divers personnages parlant avec des accents étrangers, mais on y chercherait en vain l'ombre d'un bédouin. Y trouve-t-on, même, de véritables personnages? Certes pas «père Noël» et «Staline», décrits l'un et l'autre comme un *«train expérimental»*. Les trains jouent un rôle primordial dans ce récit qui n'en est pas un, car ils traversent un désert grand comme le monde, en évoquant tantôt le plus célèbre topo du mélodrame ou de la bande dessinée (le héros sauvant *in extremis* la cantatrice attachée sur une voie ferrée), tantôt les affrontements entre les grandes puissances mondiales, tantôt encore — ce sont les moments les plus poétiques — les grandes épopées orientales que nous a fait connaître le cinéma japonais: *«Sur la route de Kyoto Kyoto Osaka, un jeune moine marchait, marchait, ne marchait pas.»* Ne cherchons pas (trop) à comprendre: ce théâtre n'est pas fait pour les gens raisonnables que tant de brouillages narratifs déconcertent.

Il faut, il est vrai, une certaine habitude du théâtre pour apprécier cette folle théâtralisation de tous les clichés qui réduit à néant les notions traditionnelles d'intrigue et de personnage. Seul Flip, peut-être, se détache comme personnage crédible, charnel: un jeune étudiant québécois surdoué, prénommé Octave et surnommé Flip, parlant aussi bien le français que le joual. Flip, on le voit bien, est une figure de ce brillant dramaturge polymorphe qui ne se contente pas de créer cette œuvre, mais qui en interprète à lui seul (à deux reprises) tous les «personnages»: René-Daniel Dubois. Des deux versions de cette pièce qu'il a prévues —*«pleine distribution»* et *«solo»* —, seule cette dernière a jusqu'ici été jouée. Dans les deux, l'auteur note à la fin qu'on peut *«s'interroger sur la pertinence de faire traverser le plateau par un chameau»*. Aucune mention du fier bédouin qui le monte: c'est l'auteur, bien sûr!

René-Daniel Dubois a publié Panique à Longueuil *en 1980*, Ne blâmez jamais les bédouins *en 1984 et* Being At Home With Claude *en 1986 chez Leméac. Polémiste, il a aussi collaboré au film de Jacques Godbout,* Le Sort de l'Amérique *(Office national du film, 1998).*

Jean-Cléo Godin est professeur à l'Université de Montréal. Il a publié* Henri Bosco: une poétique du mystère *(Presses de l'Université de Montréal, 1968).

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

René-Daniel Dubois

LA COLLECTION
IMAGES de SOCIÉTÉS
PASSIONNANTE!

TITRES PARUS
- **Trésors d'Amérique française**
- **De La famille Plouffe à La petite vie.** Les Québécois et leurs téléromans
- **Zoom sur les miniatures**
- **Les Autochtones du Québec.** Des premières alliances aux revendications contemporaines
- **Imaginaires mexicains.** Voyages dans le temps et l'espace
- **Le Musée de la civilisation : une histoire d'amour**
- **Trésors de société.** Les collections du Musée de la civilisation

À PARAÎTRE EN 1999
- **Québec-France : images et mirages**
- **Déclics. Art et société : le Québec, 1960-1980**
- **Place-Royale.** Berceau de l'Amérique française

AU MONDE DEPUIS 10 ANS
MUSÉE DE LA CIVILISATION
Québec
www.mcq.org

La collection *Images de sociétés* est une coédition du Musée de la civilisation et des Éditions Fides.

FIDES
Distribution en France : Éditions du Cerf
Le Musée de la civilisation est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE MAL IMPRIMÉ

Lire le Québec

Vivre en Amérique

La bibliothèque imaginaire québécoise, ou l'aventure des voyages qui n'ont pas eu lieu

GUYLAINE MASSOUTRE

Nelligan, le jeune poète baudelairien qui, il y a juste un siècle, a exalté sa mélancolie dans sa poésie, inaugure la modernité québécoise, consciente de son indépendance et de son histoire. De Nelligan à Suzanne Jacob, d'Hubert Aquin à Louis Hamelin ou de Marie-Claire Blais à Gaétan Soucy, elle s'ouvre sur le monde, sans ligne de parti, mais en proposant le Québec comme figure centrale de son Amérique intérieure.

Entre des univers de nostalgie et de rupture, cette littérature aux silhouettes farouches mâche et remanie sa saisie de l'identité collective. Tantôt centrée sur le «nous», tantôt exacerbée par la révolte, elle demeure fidèle au projet inquiétant de Nelligan de sombrer peu à peu *«dans l'abîme du Rêve»*.

Inventive de nouveaux vaisseaux — son vocabulaire et ses phrases —, rythmée et mobile dans ses parcours, elle s'est donné des modèles et des références, en prenant d'emblée des positions de refus. «Refus global», a-t-elle affiché, véhémente. Négativement créatrice, elle a ainsi proclamé son existence, angoissée et ravageuse, pour mieux se déployer aux dimensions de la géographie continentale d'ici et des lectures d'ailleurs.

Les personnages de Réjean Ducharme, aussi dégagés des contraintes sociales que leur invisible auteur, déconstruisent à l'envi les cercles d'enfermement qui les guettent. Comme lui, Marie-Claire Blais explore une collectivité marquée par l'adolescence. Cahin-caha, la somme de ces individualités asociales qui la hantent constitue une race de paumés, les «drifters», l'envers d'un monde déshumanisé. Chez Aquin, la dimension esthétique de l'écriture, très présente chez les auteurs que nous relisons dans nos pages, se formalise. Cette conscience de la machine d'écriture, catalysée par des intrigues policières, pistent le tracé rebelle de ses romans.

On la dit contestataire, volontiers ironique, bousculant la grammaire autant que le savoir. Son discours nationaliste, durant les années 70, lui a prouvé sa «québécitude», sa nord-américanité française. Aujourd'hui, cette écriture franche, à l'inconscient libéré, s'active dans toutes les directions où les mots s'échappent. *«Nous nous mêlerons au monde comme une goutte d'eau à l'encre d'un verre... En se retirant, nos eaux auront semé la terre de merveilles.»* (Ducharme)

On la dit moins politique, depuis la dernière décennie, et prête à assumer la mosaïque de la nouvelle société québécoise. Il est vrai qu'elle bouscule ses frontières vers l'univers états-unien, parfois jusqu'au Mexique. Mais n'excelle-t-elle pas dans *«la traversée des apparences»* (Marie-Claire Blais)? À sa façon provocante, tour à tour exubérante et froidement tranquille, elle continue à jeter des ponts vers les pôles européens auxquels son histoire et sa langue la relient.

L'écriture québécoise jazze, sur le mode *«dévadé»* (Ducharme) qu'elle s'invente. N'est-ce pas l'image d'une société qui se transforme plus vite que ses membres? Les êtres s'y frôlent, maniant sans transition la tendresse et l'humour noir, la douleur et l'ironie, la conscience et tous ses refus. Elle se fait fort, en changeant maintes fois de vitesse, d'enfourcher les paradoxes grâce auxquels notre monde devient chaque jour un peu plus lisible.

ARCHIVES LE DEVOIR

Émile Nelligan

Tel qu'en lui-même enfin...

RÉJEAN ROBIDOUX

Le passage météorique du phénomène Nelligan dans le firmament culturel, à l'orée du siècle, avec ses répercussions durables dans les étendues de la postérité, a pris la figure au Québec d'un véritable mythe aux significations multiples et paradoxales, dans l'imaginaire collectif comme sur le plan spécifiquement littéraire ou esthétique.

Enfant difficile d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française en milieu montréalais à la fin du XIXe siècle, Emile Nelligan choisit très tôt d'être poète et rien d'autre, et connaît le destin du génie (resté sans doute en promesse ou à l'état d'ébauche, comme le critique Louis Dantin l'a dit), héros sublime et maudit frappé par la schizophrénie et définitivement aliéné à l'âge de dix-neuf ans, survivant ensuite plus de quarante années dans une réclusion asilaire plus accablante et plus hermétique, dans un autre contexte, que la légendaire dérobade de Rimbaud. L'œuvre mince mais authentique, qu'il a alors abandonnée et qui dut être recueillie et publiée par d'autres que lui, a donc été faite, toute, à l'âge de l'apprentissage et de l'imitation, et l'étonnant n'est pas d'y reconnaître l'empreinte des poètes nourriciers (Baudelaire, Poe, Verlaine, Rollinat, Rodenbach, romantiques, parnassiens, symbolistes ou décadents), mais que dans douze, quinze, vingt poèmes, Nelligan ait trouvé son accent personnel et l'autonomie de son langage thématique et musical, apte à susciter, au-delà de l'exercice de virtuosité ou de pur amusement, cet exercice d'être où l'on devient exemplairement ce que l'on crée, fût-ce une chanson. C'est la réalité esthétique et humaine de l'œuvre qui légitime l'émergence et la vérité du mythe.

L'homme Nelligan se projette dans son œuvre, y dessinant son image en relief: figure d'adolescent sublime, fixée dans l'éternité du signe, entre des antécédents originaires bien caractérisés et les vicissitudes prochaines de l'aliénation. L'œuvre est un portrait fidèle, tout ensemble limpide et énigmatique: elle montre et cache, à la fois, l'adolescent conforme qui sauve les apparences dans la correction, comme le voyant tragique qui déraisonne transcendantalement et qui perdra bientôt l'intelligence de ses visions.

Le normal et l'extraordinaire

Il faut savoir reconnaître sous l'apparence et dans le style l'un et l'autre moi, le normal et l'extraordinaire, les voir se faire et se défaire, dans la précipitation fatale d'un destin et l'exemplarité irrépressible d'un mythe. Au-delà de ce qui se passe à la surface, Nelligan est l'homme qui veut être poète à dix-neuf ans; il s'ébat en réalité dans une autre dimension où la poésie est une vraie religion, à la Rimbaud justement. Là les seuls exercices spirituels sont ceux du *«long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême Savant! — car il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables»*... Sous le masque policé du beau jeune homme affleure donc *«l'âme monstrueuse»*; sous la forme exemplaire et parfaite du sonnet ou du rondel s'élabore ainsi la poésie de l'expérience inénarrable.

«Je est un autre», dans la vie et dans l'œuvre, et chaque poème est un acte dans *«l'annotation de sa marche au Progrès»*. On ne peut inventer formules qui collent plus littéralement au programme et au vécu de Nelligan, et surtout à sa volonté de devenir jusqu'à l'outrance poète. En foi de quoi, Nelligan se trouve incarner emblématiquement le drame de notre psychisme collectif, qu'il a vécu dans son propre cœur, au plus intime de son instinct et de sa conscience, puis dans le long accablement de son destin. Sa fortune littéraire est en tous points exceptionnelle. Dans la première moitié du siècle, l'œuvre s'impose: quatre éditions du recueil, qui s'augmentera de cinquante-cinq poèmes dans une première édition critique en 1952, sous le titre *Poésies complètes 1896-1899*. C'est en 1991 que sortira l'édition en deux tomes des œuvres vraiment complètes et critiquement établies du poète: *Poésies complètes (1896-1941)* et *Poèmes et textes d'asile (1900-1941)*, cependant que n'en finissent plus de paraître les éditions partielles ou intégrales, scolaires, savantes, d'amateurs ou d'artistes des poèmes et que se multiplient les études et commentaires jusqu'à nos jours, constituant le massif littéraire québécois sans doute le plus historiquement important du siècle. Sur la réalité d'une œuvre à peine inchoative mais sans prix, le mythe national n'est donc pas près de s'évanouir...

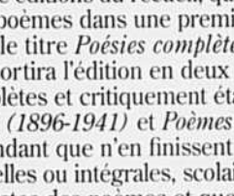
Émile Nelligan, né en 1879, marqua l'année littéraire 1899 avec son poème La Romance du vin. *Il est décédé en 1941, après avoir séjourné pendant plus de 40 ans en institutions psychiatriques. Des éditions récentes de ses* Poésies complètes *ont paru à La Table ronde (1998) et chez Typo (1998).*

Réjean Robidoux a reçu en 1964 le prix du Gouverneur général pour son essai Roger Martin du Gard et la religion ***(Aubier, 1964).***

Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses. Encaissé dans mes phrases, je glisse, fantôme, dans les eaux névrosées du fleuve et je découvre, dans ma dérive, le dessous des surfaces et l'image renversée des Alpes. Entre l'anniversaire de la révolution cubaine et la date de mon procès, j'ai le temps de divaguer en paix, de déplier avec minutie mon livre inédit et d'étaler sur ce papier les mots clés qui ne me libéreront pas. J'écris sur une table à jeu, près d'une fenêtre qui me découvre un parc cintré par une grille coupante qui marque la frontière entre l'imprévisible et l'enfermé. Je ne sortirai pas d'ici avant échéance. Cela est écrit en plusieurs copies conformes et décrété selon des lois valides et par un magistrat royal irréfutable. Nulle distraction ne peut donc se substituer à l'horlogerie de mon obsession, ni me faire dévier de mon parcours écrit. Au fond, un seul problème me préoccupe vraiment, c'est le suivant: de quelle façon dois-je m'y prendre pour écrire un roman d'espionnage? Cela se complique du fait que je rêve de faire original dans un genre qui comporte un grand nombre de règles et de lois non écrites. Fort heureusement, une certaine paresse m'incline vite à renoncer d'emblée à renouveler le genre espionnage. J'éprouve une grande sécurité, aussi bien l'avouer, à me pelotonner mollement dans le creuset d'un genre littéraire aussi bien défini.

Hubert Aquin, Prochain Épisode

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

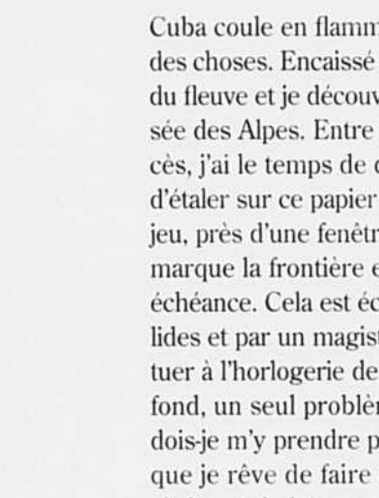


Venues de la grande tradition des légendes et des contes français, nos histoires de loups-garous, de revenants, de chasse-galerie et de maisons hantées, peuplent toujours notre imaginaire. Pour avoir baigné dedans comme dans de l'eau bénite depuis mon enfance, c'est un grand plaisir pour moi de raconter ce que mon grand-père nous narrait alors que pareil à Vulcain dans sa boutique de forge de la rue Vézina des Trois-Pistoles, il donnait tout son sens à l'esprit de voyagerie: les légendes et les contes viennent de la pensée collective; fondamentalement, ils sont l'écriture de tout un peuple et l'expression sacrée de son affranchissement.

LES CONTES QUÉBÉCOIS
DU GRAND-PÈRE FORGERON À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE

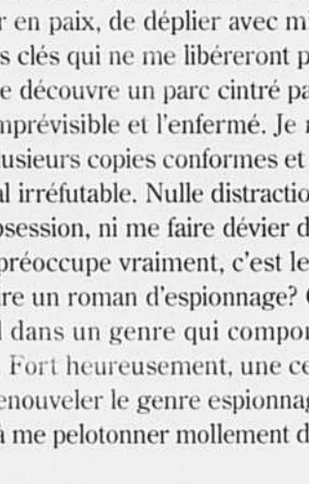
VICTOR-LÉVY BEAULIEU

31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (418) 851-8888



LES RELATIONS PUBLIQUES
dans une société en mouvance
Danielle Maisonneuve, Jean-François Lamarche et Yves St-Amand
1998, 412 pages

L'OCCIDENT IMAGINAIRE
La vision de l'Autre dans la conscience politique arabe
Nassib Samir El-Husseini
1998, 234 pages



Distribution :

FRANCE
DIFFUSION DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE
LIBRAIRIE DU QUÉBEC À PARIS
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris, France
Téléphone : 33 1 43 54 49 02
Télécopieur : 33 1 43 54 39 15

BELGIQUE
S.A. DIFFUSION – PROMOTION – INFORMATION
Département la Nouvelle Diffusion
24, rue de Bosnie, 1060 Bruxelles, Belgique
Téléphone : 02 538 8846
Télécopieur : 02 538 8842

SUISSE
GM DIFFUSION SA
Rue d'Etraz 2, CH-1027 Lonay, Suisse
Téléphone : 021 803 26 26
Télécopieur : 021 803 26 29

A-0812208

Téléphone : (418) 657-4136 / 4125
Télécopieur : (418) 657-2096

Presses de l'Université du Québec
2875, boul. Laurier, Sainte-Foy (Québec) G1V 2M3

Catalogue internet : www.uquebec.ca/puq
marketing@puq.uquebec.ca

Lire le Québec

Marie-Claire Blais

Lumière et foudre

Vivre et mûrir avec ses personnages

GLORIA ESCOMEL

«C'est ce parcours de réminiscences de John Malcolm à travers les années [...] qui nous transporte vers cette vie d'un écrivain, les paysages mouvants de son existence, comme si nous avions toujours vécu à ses côtés, le suivant dans ses doutes intérieurs», écrit Marie-Claire Blais dans *Parcours d'un écrivain*. Pour parler d'elle, on voudrait avoir les qualités du critique évoqué, car c'est ainsi qu'elle-même nous révèle ses personnages, à travers les *«paysages mouvants»* de leurs consciences et ceux, dépaysants, du passage d'une conscience à l'autre. L'univers de Marie-Claire Blais ne se dévoile qu'à travers ce jeu de diffractions et de subjectivités, sans qu'aucune narratrice extérieure intervienne pour imposer son propre regard; ce procédé, qui dépasse l'utilisation déjà particulière que l'auteure faisait du monologue intérieur, se révèle, dans *Soifs*, magistralement maîtrisé.

Le pullulement des personnages isolés dans un monde que leur subjectivité reflète en autant d'images que celles d'un miroir éclaté produit l'effet paradoxal d'un microcosme qui, tout en les assemblant les cloisonne. Impossible de partager le même présent malgré des aspirations semblables, sauf, peut-être, à travers la musique, la beauté, la compassion. Les barbaries du temps et les inégalités inéluctables façonnent les êtres humains: cette banalité, valable pour tout bon personnage romanesque, est dépassée dans *Soifs* par cette notion des *«paysages mouvants»* qui ne figent ni les caractères ni l'évolution des pensées.

L'art de la nuance et la multiplicité des points de vue intérieurs — sinon narratifs — abolissent le manichéisme et la complaisance dans les visions misérabilistes qui ont pu être reprochées à la romancière, et dont elle continue à se défendre. *«Il y a de l'espoir, dans* Soifs *mais* Dans la lumière et la foudre, *qui constitue le deuxième volume de la trilogie que j'ai conçue, je voudrais montrer d'une manière plus accusée, la part de lumière, de beauté, mais aussi accroître la prise de conscience sur l'état du monde. Il y aura toujours des gens qui préféreront ne pas le voir, ni l'assumer. Mais d'autres, comme certains de mes personnages, vont s'engager de plus en plus dans des actions salvatrices, des femmes, surtout, comme Mélanie, déjà présente dans* Soifs, *ou apporter une vision plus lumineuse, surtout des artistes, des peintres, aux projections soulevées par l'espérance et la poésie, d'avantage, en tout cas que les écrivains, dont la vision, plus aiguë, est plus noire.»* À entendre cette petite voix encore enfantine au téléphone, on se surprend encore du contraste entre la manière dont elle parle de son univers et celle dont elle l'écrit. C'est que Marie-Claire Blais est avant tout soucieuse de la justesse de ses procédés: *«Je cherche encore, pour Dans la lumière et la foudre, des formes différentes, plus accessibles et plus fluides.»*

Reflets d'époque

Qui connaît l'œuvre de Marie-Claire Blais, saluée par un prix de langue française pour son premier roman *La Belle Bête*, garde l'impression d'avoir *«toujours vécu à ses côtés»*: ses personnages ont mûri avec elle, reflets de leurs époques respectives, sans pour autant s'être démodés. D'eux, elle a su saisir l'impérissable révolte: celle d'un Jean-le-maigre, l'espace d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, mal dégagé de la grande noirceur, celle de Pauline Archange que nous verrons *Vivre! Vivre!* et passer à travers *Les Apparences de la vie adulte*. En quarante ans d'écriture, fuyant toute complaisance aux modes littéraires, Marie-Claire Blais n'a cessé de chercher une voix juste en renouvelant ses approches du récit et celle de ses points de vue narratifs.

Pierre, dont les parents pacifistes et tolérants sont de la génération du *«Peace and Love»*, se retournera contre leurs valeurs devenues — déjà! — *«politiquement correctes»* et mènera sa Révolution du Printemps 1981 dans un rêve âpre de brutalité. C'est à partir d'ici que la romancière, écartelée entre les générations, s'ouvre aux paysages d'ailleurs. Ceux de l'Ouest états-unien avec Pierre, ceux du Sud avec Johnny, qui y rencontre une Israélienne parlant d'Europe et de Washington. On a déjà dit le cosmopolitisme de *Soifs*.

L'univers social de Marie-Claire Blais évolue au même rythme que le nôtre et ses personnages s'étoffent à travers de nouveaux désarrois confrontés aux vagues et reflux des idéaux.

Quatre ans après la parution de *Soifs*, ses personnages ne l'ont pas quittée puisqu'elle n'a cessé d'en écrire la suite, qui devrait paraître cet automne. *«Mais je ne peux le garantir,* se reprend-elle lorsque interrogée au téléphone. *Je cherche encore d'autres structures, pour un roman plus accessible, qui me permettront d'introduire de nouveaux personnages dans un contexte plus vaste, car on voyage beaucoup dans ce roman.»* Elle travaille ses phrases pour les rendre plus enveloppantes et fluides tout en bâtissant la structure du troisième volume qui clôt la trilogie.

Après La Belle Bête, Tête blanche *(Institut littéraire de Québec, 1959 et 1960)*, Le jour est noir, *Marie-Claire Blais obtient le Médicis avec* Une saison dans la vie d'Emmanuel *(Jour, 1965/Grasset, 1966)*. Soifs *(Boréal, 1997) est le dernier roman d'une œuvre aussi consacrée à la poésie, au théâtre, à l'essai et au cinéma.*

Gloria Escomel est romancière et nouvelliste. Au Boréal sont parus Les Eaux de la mémoire *(1994) et* Pièges *(1992).*

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Marie-Claire Blais n'a cessé de chercher une voix juste en renouvelant ses approches du récit et celle de ses points de vue narratifs.

Réjean Ducharme

Météorite

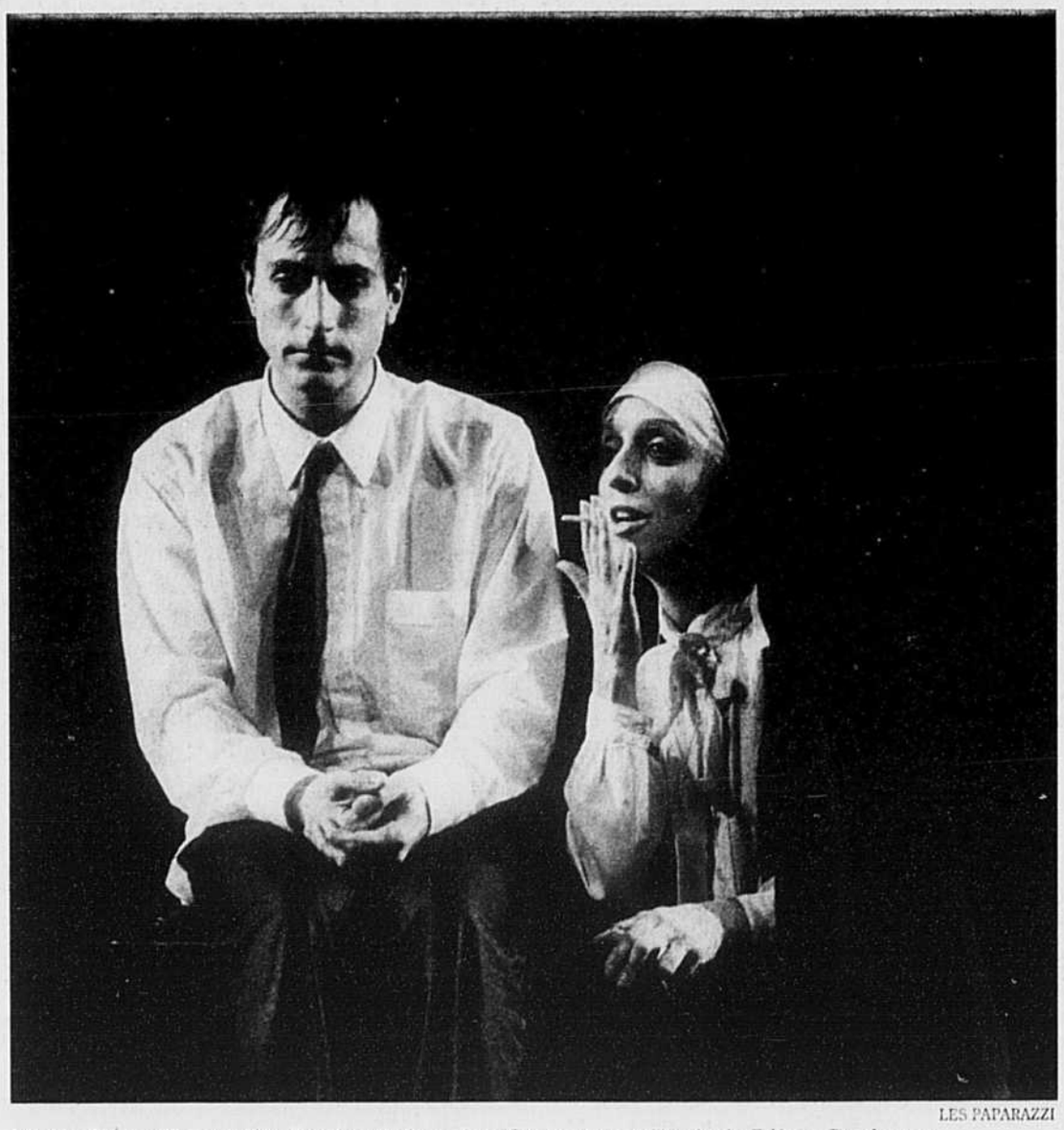
Le poète, parolier, scénariste, créateur... anonyme

LORRAINE PINTAL

Le parcours de Réjean Ducharme dans la galaxie de la littérature québécoise est celui d'un météorite. Sa traînée lumineuse fragmente la profondeur de nos nuits fauves et le choc qu'il provoque cause tremblements de sens et raz-de-marée de mots. L'univers de Ducharme se déconstruit sous nos yeux de lecteur, éblouis. La puissance dévastatrice de ses images, le souffle ravageur de son langage, l'étrangeté de ses personnages dissimulent chez lui une pudeur presque maladive qui accentue l'authenticité de son génie. Les mots traduisent une émotion si fulgurante que la grammaire telle que nous l'avons apprise à la petite école échoue à contenir l'explosion. On avale l'œuvre de Ducharme par le ventre, comme Bérénice Einberg, le petit être farouche et sauvage de *L'Avalée des avalés*, se sent avalée par le dedans lorsqu'elle parle du visage trop beau de sa mère.

C'est d'ailleurs par la serrure du ventre de la mère que je me suis infiltrée dans le monde romanesque de Ducharme pour y découvrir ensuite celui du poète, du parolier, du scénariste, du créateur de toiles ou de sculptures iconoclastes qu'il signe sous le pseudonyme de Roch Plante. Et enfin, sans crier gare, alors que d'autres bien avant moi (je pense à des metteurs en scène comme Yvan Canuel et Jean-Pierre Ronfard) avaient accosté son œuvre théâtrale, j'ai été parachutée violemment sur l'île perdue de *Inès Pérée* et *Inat Tendu*. Inès et Inat sont à l'œuvre dramatique de Ducharme ce que les héros de *L'Hiver de force*, André et Nicole, sont à ses romans. Phénomène semblable chez Vincent et sa sœur Férié dans *Les Enfantômes*. Même soif d'amour, même quête de liberté, même rage de vivre en marge de la société établie et même rejet de l'abrutissement des masses, qui emprisonnent leurs rêveries de rêveurs éveillés. Tout comme dans sa pièce *Ha ha!...*, les jeux de rôle dans lesquels l'auteur emprisonne ses personnages confèrent à ses écrits un caractère hautement théâtral. On pourrait affirmer que la figure ducharmienne est l'emblème du déchirement entre la vérité du «moâ» et sa représentation. Tous et toutes sont plus ou moins condamnés à jouer leur propre vie, quitte à être considérés par l'ensemble du genre humain comme de piètres acteurs. Et la véritable exaltation réside dans le ratage de leurs performances, ce qui pour Ducharme est l'exploit suprême, la véritable poisse. Même le langage échappe aux règles de la communication normale:

«Tout le monde qui parle chinois dans sa propre langue pour être sûr que je comprenne rien» (Mimi, *Ha ha!...*).



LES PAPARAZZI

Martin Drainville et Adèle Reinhardt dans *Inès Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme

Dans la foulée de grands auteurs comme Eugène Ionesco ou Claude Gauvreau, la langue chez Ducharme ne coule pas; elle bégaie, elle secoue, elle cogne dur, elle invente ses idiomes, elle frappe le mur de la logique, elle se heurte à ses propres sonorités, elle nous atteint comme de véritables chocs électriques.

Souffle baroque

Le triomphe du *«Stextra! Stexcellent!»*, du *«Oeillon! Oeillon don!»* et du *«Ne me dis pas bitch que c'est pas moi ton os!»*, du faux poète Roger dans *Ha, ha!...*, procure à l'expression de la culture québécoise un souffle baroque qui gonfle jusqu'à l'éclatement le verbe rageur de Ducharme. La lucidité désespérée dont il fait preuve lorsqu'il s'attache à extirper de son «moâ» ses démons intérieurs et à les offrir en pâture aux requins de la culture rend périlleuse l'analyse des enjeux de son écriture. L'errance d'André et Nicole dans *L'Hiver de force* nous offre quelques pistes d'explication. Il y dévoile son désespoir flottant sur la couche grasse des idéaux. Il capitule devant l'absurdité de la vie. Il vomit sur les lâches qui s'enfoncent dans la médiocrité générale. Il recouvre sa peau d'une couche impénétrable qui le protège de la douleur de vivre.

«Nos horreurs et nos dégoûts ne font qu'empirer le mal qui nous est fait et améliorer le plaisir de ceux qui nous le font. Alors n'en éprouvons plus; ouvrons-nous; brûlons nos venins, nos boucliers, nos vêtements; offrons-nous, tendons-nous, donnons-nous, faisons-nous fourrer.» (André, *L'Hiver de force*).

Doit-on s'étonner que Réjean Ducharme ait choisi l'anonymat plutôt que d'abîmer la partie sensible de son être au contact de l'air ambiant? Doit-on se surprendre de le voir s'enfermer dans un mutisme trop lourd depuis la sortie de son dernier-né, *Va savoir?*

Le silence de Ducharme ressemble à un immense trou que l'on aurait creusé dans la mémoire de l'inconscient collectif. La conviction profonde que son œuvre traversera les frontières et les époques réussira à le combler et à confirmer la force et la puissance de son talent.

Écrivain très secret, Réjean Ducharme publie L'Avalée des avalés *(Gallimard, 1966), suivi, chez le même éditeur, de* Le Nez qui voque *(1967)*, L'Océantume *(1968)*, La Fille de Christophe Colomb *(1969)*, L'Hiver de force *(1973)*, Ha ha!... *(1982)*, Dévadé *(1990) et* Va savoir *(1996). Il a scénarisé* Les Bons Débarras *(1978) et* Les Beaux Souvenirs *(1981) pour Francis Mankiewicz en plus de signer, sous le nom de Roch Plante, peintures et sculptures.*

Lorraine Pintal est comédienne, metteure en scène et directrice artistique du Théâtre du Nouveau Monde. Elle a mis en scène Ha ha!... *en 1990 et* Inès Pérée... *en 1991.*

ROMAN

Une culture en labyrinthe

Modernité formelle et écriture baroque

L'Antiphonaire

Hubert Aquin
Montréal, BQ, 1993, 396 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Quand il s'est ôté la vie, en 1977, Hubert Aquin savait qu'il laissait derrière lui l'image d'un écrivain à la fois brillant et sujet aux agitations convulsives. Il avait connu la gloire, en 1966, avec *Prochain Épisode*, un roman en partie écrit dans l'aile grillagée d'une clinique psychiatrique, où il se retrouva à la suite d'activités subversives. Ce roman aux relents de révolte révélait l'esprit d'un peuple. Il traçait en outre le parcours imaginaire d'un grand lecteur de romans, amateur d'histoire et avide de voyages, en y intégrant de grands pans d'autobiographie où Aquin épanchait furieusement ses amours et ses drames.

Né en 1929, cet homme public séduisant a mené une réflexion qui l'a consacré *«l'écrivain québécois qui a le plus marqué le psychisme du Québec des années 1965-70»*, selon Gaston Miron. Incarnant les forces de changement appelées «Révolution tranquille» — un euphémisme dans son cas —, il s'est livré à maints excès: l'Organisation spéciale, une invention de son cru apparentée au Front de libération du Québec (FLQ), l'alcool et les drogues, mêlés aux crises épileptiques, des liaisons amoureuses et la course automobile, ces désirs d'accélérer le temps, thèmes qui figurent dans son œuvre. *«Je n'ai jamais voulu être réduit à un rôle, ni à une fonction, ni même à une profession. À quoi ça tient? Je me le demande. On ne veut pas que son entité soit réduite. On dirait que les virtualités comptent plus que les réalités chez les Québécois.»* Il a voulu vivre au maximum, tout en portant les aspirations de sa génération dans la littérature universelle.

Dans ses romans se dessine une Amérique francophone, férue de culture française et européenne, mais aussi une Amérique de vitesse, de meurtres et de viols, de rage et de passion. Elle contient en outre l'affirmation québécoise d'un peuple qui chercha les mots de sa liberté chez les penseurs de la décolonisation, Franz Fanon et Albert Memmi. Voyez *Prochain Épisode*, *Trou de mémoire* (1968), écrit en Suisse où il tenta en vain d'émigrer, et, plus éclatés et rebelles encore, *Point de fuite* (1971) et *Neige noire* (1975).

L'écriture baroque

L'Antiphonaire (1969) marque le point culminant d'un projet littéraire qui suivit ensuite la pente de l'autodestruction. Deux trames entrecroisées constituent l'intrigue, conçue selon l'esthétique de Joyce, où l'érudition et le quotidien sont symboliquement reliés par une trame musicale. Aquin connaissait fort bien cet univers aux *«constellations multiples»*, comme il l'a écrit, et il l'a transposé, imité et parodié dans l'intertextualité astucieuse et intrigante de son œuvre.

L'histoire contemporaine de deux couples, celui de Christine et Jean-William Forestier et celui de Suzanne et Robert, amant de Christine, se déroule concurremment à celle de Renata, dépositaire en contrebande du manuscrit de Beausang, située à la Renaissance. L'une sillonne les États-Unis, à partir du Québec, l'autre la France et l'Italie. Dans les deux trames, les crises d'épilepsie modifient le cours des événements, les rendant dramatiques, voire mortels. Le livre de Beausang, consacré à l'épilepsie, sert de lien entre ces intrigues, Christine cherchant à exhumer l'œuvre de Beausang dans une thèse qui n'aboutira pas. Entre ces époques et les personnages se tissent des correspondances qui vont jusqu'à avoir une relation de cause à effet. Comme pour Renata, la vie de Christine est brutalement transformée lorsque la violence s'abat sur elle.

Pour Aquin, l'histoire se répète dans le labyrinthe du temps, où elle s'enchâsse en se transformant jusqu'à s'anéantir. Au-delà de sa double modernité formelle (une écriture qui emprunte au collage et à la postmodernité) et thématique (l'Amérique violente), son écriture baroque, étayée par un sens solide du roman policier, propose une vision noire de l'homme, cherchant avec urgence dans l'errance amoureuse, voyageuse ou délinquante un lieu pour planter les racines de son identité et de sa culture menacées.

Les romans d'Hubert Aquin sont parus au Cercle du livre de France (Montréal). Ils sont aujourd'hui disponibles dans l'édition critique de ses œuvres complètes, publiées dans BQ entre 1992 et 1998.

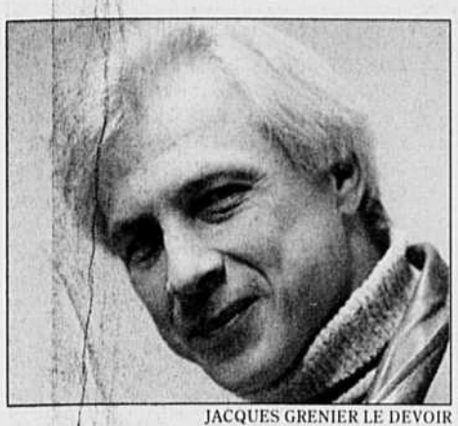
Guylaine Massoutre est critique littéraire au journal Le Devoir.

Lire le Québec

Gaétan Soucy

La mémoire tourmentée

Une œuvre de la «cruauté» comme l'entendait Antonin Artaud



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gaétan Soucy

ROBERT CHARTRAND

Gaétan Soucy est de ces écrivains qui répugnent à commenter leur œuvre — *«lisez mes livres: j'y ai mis tout ce que j'avais à dire»*, disent-ils à mots couverts — et davantage à parler d'eux-mêmes.

Il a cependant dérogé furtivement à cette règle en 1996, dans une *«autobiographie approximative»* qui accompagnait le communiqué de parution de son deuxième roman, *L'Acquittement*. Sur deux courtes pages, parlant de lui à la troisième personne — souvent plus propice aux confidences que le «je» —, il énumère des moments forts de sa vie. Ce fut un enfant sensible et tourmenté. Il apprend brutalement, à l'âge de quatre ans, *«ce qu'il n'avait jusqu'ici que deviné confusément, à savoir que les êtres sont mortels. Choc dont il n'est pas à ce jour rétabli»*. À cinq, il prie toutes les nuits *«pour le salut de tout un chacun»*.

Il fut un lecteur précoce et éclectique. À 12 ans, il lit Edgar Poe et Camus; puis, peu après, Sartre: *La Nausée* le *«subjugue»* et il *«traverse* L'Être et le Néant *le cœur battant»*; il est *«bouleversé»* par l'œuvre de Beckett en même temps qu'il expérimente, *«comme tout le monde, la drogue, le sexe, le rock'n'roll, les sentiments et le mépris des sentiments, les conceptions subversives et le snobisme»*. Puis il se met à la lecture de philosophes, étudie les mathématiques et l'astrophysique et *«envisage naïvement de mener de front une œuvre littéraire et un travail d'homme de science. Réalise enfin qu'il ne serait au mieux qu'un scientifique moyen, ce qui renforce sa conviction qu'il n'y a rien d'autre à faire pour lui sur cette terre qu'écrire»*.

Voilà donc l'itinéraire capricieux d'un jeune homme curieux de tout, qui rêva de tout entreprendre, qui continue de connaître des périodes d'exaltation, puis d'abattement, et qui résiste *«comme il peut au délabrement du monde et particulièrement du Québec»*. Mais y a-t-il dans ces détails sur l'homme des clés pour la compréhension de son œuvre? Soucy a déjà affirmé dans une entrevue qu'*«on ne sait jamais en quoi consistent les êtres et les choses»*, que *«la réalité a cette richesse; voilà pourquoi elle est étourdissante à vivre»*. C'est peut-être cet inconnaissable, dont il a eu le soupçon très tôt dans la vie, qu'il explore diversement dans chacun de ses livres.

Énigmes

Les trois romans que Gaétan Soucy a publiés depuis 1994 sont des constructions rigoureuses et finement ouvragées, des univers labyrinthiques où le lecteur doit accepter de se perdre quelque temps avant de pouvoir s'y retrouver. Il faut être patient et attentif à la lecture de ces énigmes qui ne s'éclairent souvent qu'à la toute fin sans être résolues tout à fait, menées avec autant de fantaisie que de discipline, conjuguant esprit de finesse et esprit de géométrie. Soucy, pourrait-on dire, poursuit une œuvre de la «cruauté» comme l'entendait Antonin Artaud à propos de son propre théâtre, c'est-à-dire une entreprise d'une extrême rigueur.

C'est le passé proche ou lointain de personnages tourmentés qui est au cœur des romans de Soucy; ce sont des recherches du temps perdu, pleines de chausse-trappes et de noirceurs. Chez Soucy, on se tourne vers son passé comme on reviendrait sur les lieux d'un crime.

Ainsi, *L'Immaculée Conception* — qui fut publié en France, dit l'auteur, *«sous le titre illégitime de* 8 décembre» —, dont le personnage principal, au prénom risible — Rémould —, est un homme sans qualités, objet de fréquentes moqueries, dominé par la femme qu'il aime et qui a subi sa vie davantage qu'il ne l'a vécue. Mais peut-être a-t-il été un Mozart assassiné, cet homme épris de beauté qui se pose de vastes questions sur les desseins de Dieu et sur l'âme et dont le cerveau est parcouru de véritables *«tempêtes de mémoire»*...

Dans *L'Acquittement*, un quadragénaire — on est en 1946 — retourne dans son village natal après vingt ans d'absence. Toute la vie de cet homme, qui cache, *«sous des apparences de faiblesse, une subtilité intrigante, un peu mystérieuse, empreinte d'intelligence et de simplicité, de douceur et de force, qui sont synonymes»*, va se jouer — se rejouer — là, en quelques heures. Sera-t-il absous, et de quelle faute?

Enterrement

Dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, qui est le plus achevé des romans de Soucy, le passé est tout proche et plus inquiétant encore que dans les précédents. Dans un décor de bout du monde et un climat dont l'âpreté rappelle certaines des nouvelles d'Anne Hébert, deux enfants s'apprêtent à enterrer leur père, qu'ils ont craint et ridiculisé tout à la fois.

Le narrateur est un des deux jeunes, qui a parmi ses livres de chevet *L'Éthique* et affirme avoir *«fait sa syntaxe»* en lisant *les Mémoires* de Saint-Simon!

Le roman, c'est son journal, un *«évangile de l'enfer»* à la fois cruel et drolatique, véritable fête du langage où se bousculent, ponctués de *«peuchère»*, néologismes et québécismes, proverbes et expressions idiomatiques.

Ce roman à l'écriture baroque, jubilatoire, que Soucy a écrit en un mois à peine, est une plongée dans des ténèbres effrayantes suivie d'une échappée fulgurante vers la lumière, une exploration carnavalesque de ces *«questions sans réponses qui semblent former le noyau dur du monde»*.

Gaétan Soucy est professeur et a publié au Boréal L'Immaculée Conception *(1994)*, L'Acquittement *(1997) et* La petite fille qui aimait trop les allumettes *(1998)*.

***Robert Chartrand est professeur et critique littéraire au* Devoir.**

ROMAN

Les ténèbres de l'Amérique

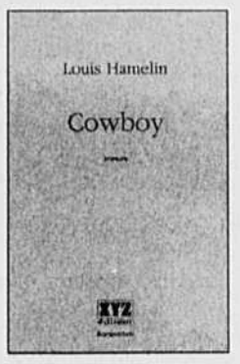
Cowboy

Louis Hamelin
Montréal, XYZ, 1992, 418 pages

FRANCINE BORDELEAU

Avec son œuvre constituée pour l'heure de six titres, Hamelin s'affirme comme un écrivain de la démesure, plongeant avec allégresse en territoires apocalyptiques.

En 1989, Louis Hamelin, biologiste de son état, célébrait ses trente ans en publiant un premier roman coup-de-poing: *La Rage*, qu'allait auréoler le prix du Gouverneur général. Dans ce livre-là, il y avait de la puissance et du style, une architecture et la naissance d'une voix singulière. De *La Rage* au *Soleil des gouffres*, un roman sur les sectes — celles-ci étant prétexte à une histoire chargée de multiples réseaux de sens — qui s'amorce dans un bled du Québec, se poursuit dans les Etats du désert américain et s'achève à Teotihuacán, site d'une civilisation classique antérieure aux Toltèques, l'intensité de cette voix ne se démentira pas.



À mi-chemin de ces deux récits, *Cowboy* scande l'œuvre de Louis Hamelin comme un livre charnière. Le bled perdu — un lieu cher à Hamelin, qui peut représenter l'exacte antithèse de l'utopie — s'incarne ici dans un village des confins nordiques baptisé Grande-Ourse. Et dans ce village où cohabitent tant bien que mal Amérindiens et Blancs, la civilisation est en complète décadence. La Pourvoirie Grande-Ourse, dépeinte dans les prospectus destinés aux riches touristes états-uniens comme un *«paradis de chasse et pêche»*, est en réalité un royaume de la déréliction gouverné par le sexe et l'alcool, par le racisme et la haine. Royaume pourri que hante le fantôme d'un Indien assassiné par un Blanc...

Ténèbres

Depuis *La Rage*, Louis Hamelin explore continûment les ténèbres, se plaisant à faire du *«nord de la nuit»* sa matière de prédilection. Mais de surcroît, dans *Cowboy*, roman à l'écriture enfiévrée où un village prend l'allure d'un microcosme apocalyptique, les ténèbres semblent peser de façon paroxystique. Autochtones ou Blancs, tous s'enfoncent, impavides, dans un cauchemar et dans l'horreur tranquille d'un monde où le mal est déjà accompli.

Tout québécois qu'il soit, le bourg nordique de Grande-Ourse illustre aussi une certaine idée de l'américanité — de cette américanité dont se réclament un nombre croissant d'écrivains d'ici et des Antilles. *Cowboy* est, comble d'ironie, le surnom d'un «Indien d'Amérique». Par ailleurs, tout, dans l'écriture d'Hamelin — jusqu'au rythme, jusqu'à l'impulsion —, témoigne que le Québec se situe dans un espace résolument américain. Il n'est pas inutile de préciser que l'américanité qu'il revendique n'est nullement tributaire d'un quelconque impérialisme états-unien: elle procède au contraire de la réappropriation du territoire, de l'inscription dans un continent.

Son œuvre dévoile donc quelques-uns des visages de ce que, faute de mieux, on appellera une autre Amérique. Le continent sera finalement traversé de part en part, de l'Atlantique au Pacifique, dans *Le Soleil des gouffres*, dont le style et les enjeux ne sont pas sans rappeler *Cowboy*. De Schefferville, l'ancienne ville minière située aux limites du Labrador — le Nord appartient décidément à la cartographie personnelle de l'écrivain —, jusqu'au Chiapas mexicain, où l'histoire trouve son dénouement, ce dernier roman d'Hamelin visite encore et toujours les ténèbres. Dans ce livre riche en symboles, le millénaire qui s'achève commande une sorte de bilan. *«Nous sommes gouvernés par deux gouffres: Hiroshima, le soleil de la matière, et Auschwitz, la caverne de nos âmes»*, dira l'un des personnages principaux. Voilà sans conteste une phrase clé, révélant ce qui fut jusqu'à maintenant le leitmotiv de Louis Hamelin, écrivain dont les textes empreints tout à la fois de fureur et de lyrisme ne craignent pas d'excaver ces zones fascinantes et nécessaires du souverain mal.

Louis Hamelin, né en 1959, est l'auteur de La Rage *(Québec Amérique, 1989)*, Ces spectres agités *(XYZ, 1991)*, Cowboy *(XYZ, 1992)*, Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre *(XYZ, 1994)*, Le Soleil des gouffres *(Boréal, 1996)*.

***Francine Bordeleau collabore à* Lettres québécoises.**

Découvrez le Québec

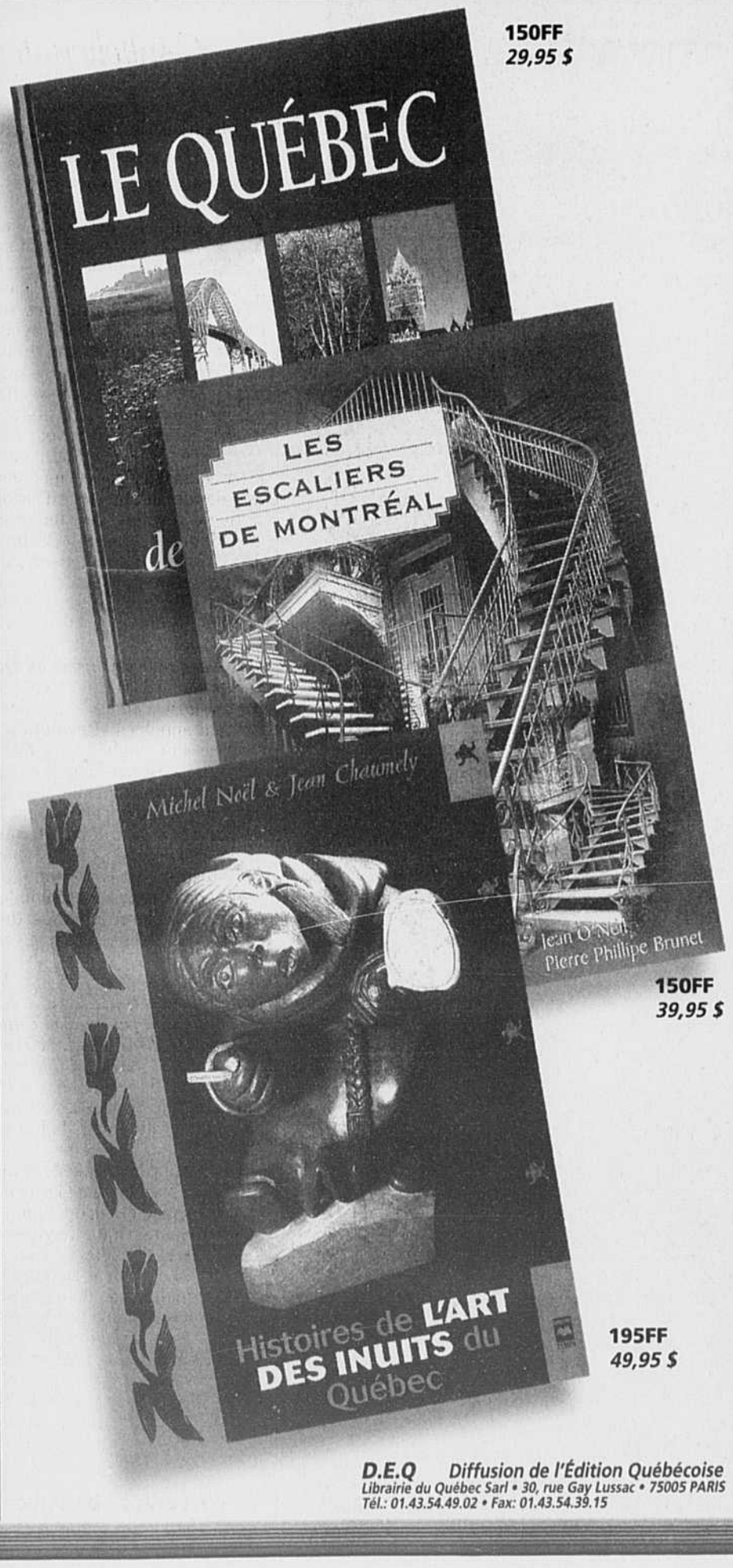
Littérature
edition.litteraire@hurtubisehmh.com

Scolaire
edition.scolaire@hurtubisehmh.com

Jeunesse
edition.jeunesse@hurtubisehmh.com

Beaux livres

Sc. humaines



150FF
29,95 $

150FF
39,95 $

195FF
49,95 $

HURTUBISE HMH

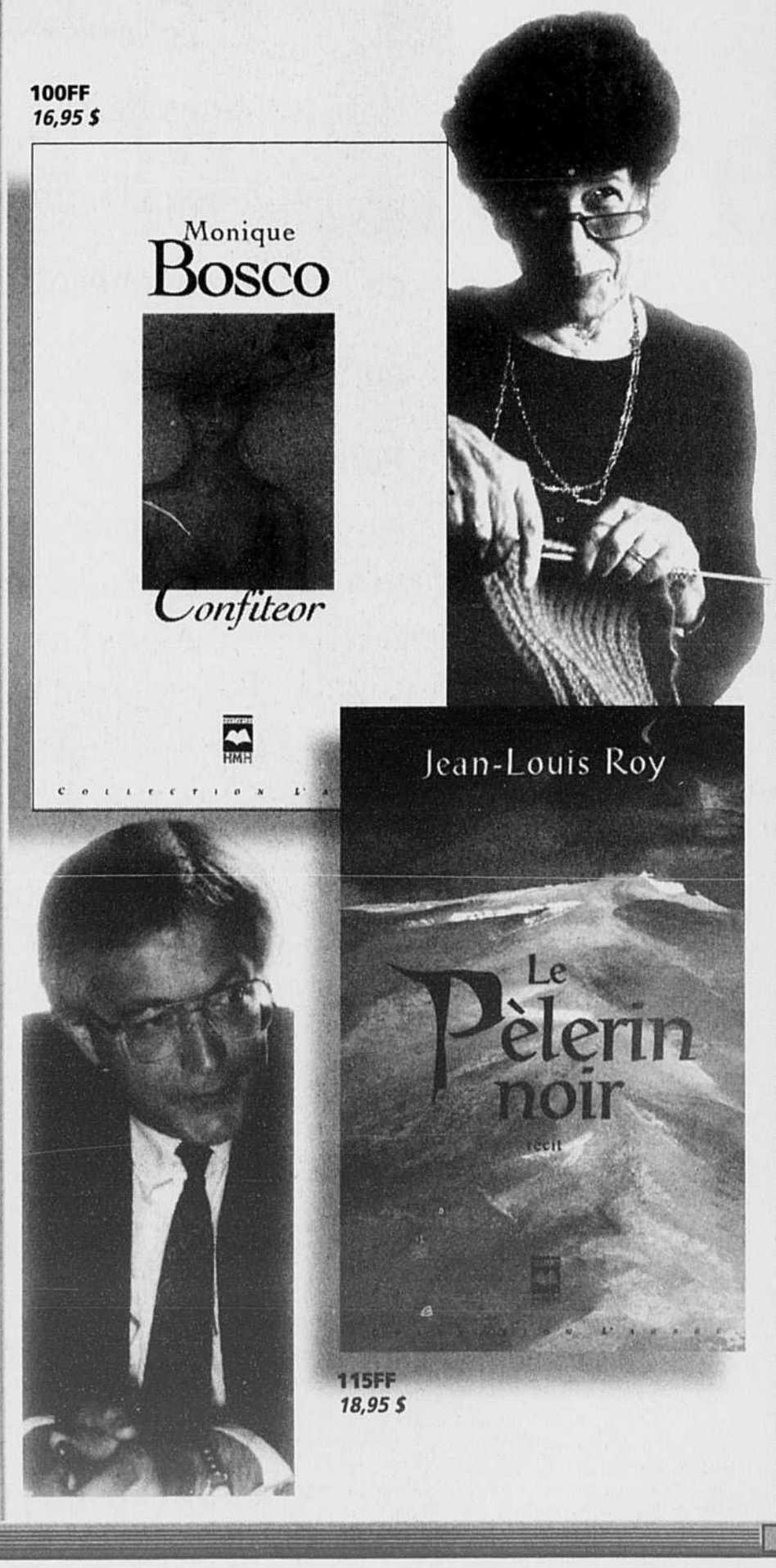
Éditions Hurtubise HMH Ltée
1815, avenue De Lorimier
Montréal, (Québec) H2K 3W6
Tél.: (514) 523-1523
Télec.: (514) 523-9969

40 ans d'édition québécoise

D.E.Q Diffusion de l'Édition Québécoise
Librairie du Québec Sarl • 30, rue Gay Lussac • 75005 PARIS
Tél.: 01.43.54.49.02 • Fax: 01.43.54.39.15

Rendez-vous au Salon du livre à Paris, du 19 au 24 Mars 1999

100FF
16,95 $



115FF
18,95 $

Lire le Québec

Suzanne Jacob

Je la lis et je m'éveille un peu plus

Le désir effrayant de voir, d'être vu, de réciter le monde

ROBERT LALONDE

Le visage, la représentation d'un visage peut faire en sorte que je ne me morcelle pas, ne me disloque pas, ne me fragmente pas. J'entends Suzanne Jacob. La voix de l'écrivain nous arrive habituellement sans visage. Pourtant, je vois son visage, à Suzanne Jacob, son visage qui parle, comme un masque de théâtre, éclairé, tout seul avec sa bouche d'oracle, qui profère à voix basse, brisée, des sortilèges. Paroles qui mêlent et démêlent, ne nichent pas longtemps dans le creux de l'oreille, descendent dans la chambre du cœur, désensablent les reins, nettoient les os, comme l'eau de la mer blanchit le bois de grève. J'essaie de dire à quel point je ne suis plus le même; je suis changé, en je ne sais quoi — en enfant, pour sûr, un enfant «désobéissant», éveillé, fantasque —, puisque je lis Suzanne Jacob. Je suis déjà mutant: un sage, un fou, en moi, se dresse, les bras en l'air, il va pousser un cri, un grand éclat de rire, un infini soupir, ou peut-être même une longue phrase, qu'il ne sait pas qu'il héberge, comme une maladie, comme le commencement d'un amour. En tout cas, je suis éveillé. Je me demande même où j'étais, avant, où je regardais, qui j'écoutais, si même j'avais des yeux, des oreilles, avant, si je n'existais pas en obéissant aveugle et sourd. Je suis soudain pris d'effroi de mourir avant ma mort, du désir violent de m'éveiller entièrement, au risque de perdre connaissance, c'est-à-dire de perdre ce que je crois savoir de moi. J'entre dans une espèce de songe de *medecine-man*, une tente tremblante, d'où je ressurgirai neuf, ahuri, lucide, désemparé et tendre jusqu'à désirer m'abolir pour le difficile amour des autres. Elle n'est pourtant pas apostolique, Suzanne Jacob, mais elle est stupéfiante: elle révèle, à la manière de cette solution acide qui fait naître les visages sur une photographie, visages dont vous découvrez qu'ils vous regardaient sans doute depuis longtemps avec une détresse d'amour que vous n'aviez pas encore aperçue. Visages dénudés, âmes à fleur de joues, faces qui vous blessent et vous sauvent, dans la même phrase saisissante. Et je vois, je commence à voir, j'entraperçois, je m'éveille encore un peu plus, je me mets à douter de mon ancien regard de faux clairvoyant. Et c'est là que le drôle de séisme se produit: ce goût de rire trop fort, de hurler doucement, de lâcher toute mon âme dans un soupir, une exhalaison signifiant l'agonie de l'obtus en moi, qui ne savait pas, l'innocent, le sans-dessein.

Nous rions

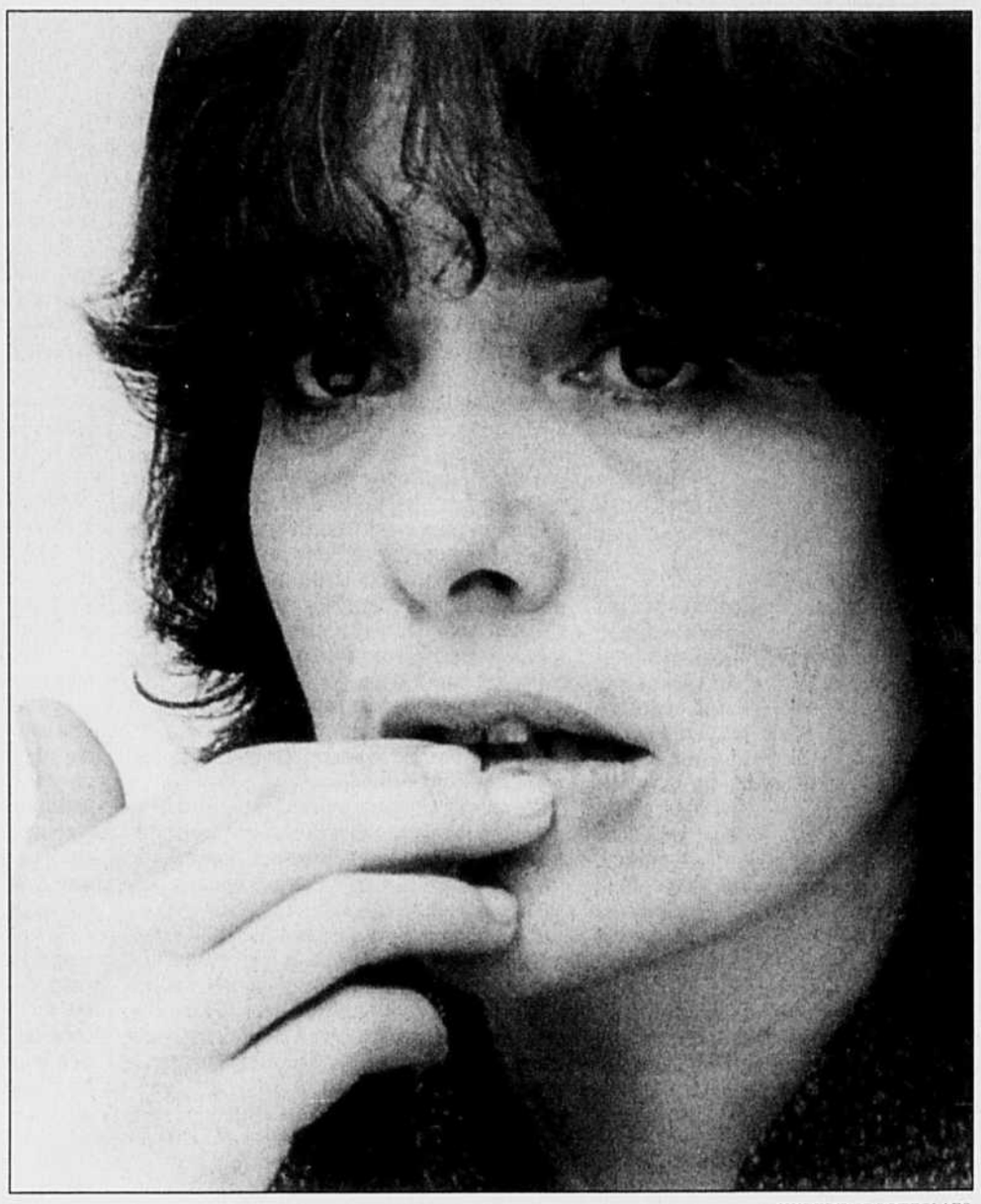
Quand nous nous voyons — trop rarement —, nous rions, beaucoup, elle et moi. Ce n'est pas moi qui la fait rire, ce n'est pas elle qui me faire rire: nous rions, follement, sonorement, simplement de savoir que nous sommes si peu, que nous sommes tant et tant, que nous ne savons pas ce que nous sommes, ce que nous faisons, de savoir que pourtant nous nous éveillons, nous nous éveillons en riant, le visage nu, masque extraordinairement léger, diaphane, au regard grave, presque noir. Nous sommes, ensemble, comme nous sommes chacun de notre côté, épouvantés et insouciants, obsédés, acharnés, interrogatifs, glorieux, insignifiants: nous écrivons, nous entrapercevons, nous doutons ensemble de la nuit de nos livres, du petit abîme qui sépare la lune dans le ciel de la lune écrite, comme elle l'écrit si bien.

Dans *La Bulle d'encre*, elle murmure — et le séisme a lieu de nouveau, et j'en tremble, et je m'éveille: *«Au début, un seul regard, c'est tous les regards du monde. Aucun regard, c'est la mort encore fraîche qui rôde et qu'on entend rôder. On sait que c'est elle: on en arrive.»* Toutes les phrases, tous les récits — les siens, les miens, tous les livres — naissent de ce désir effrayant de voir, d'être vu, de réciter le monde, de nous *«déployer en lui en nous modulant»*.

Flore, Pomme Douly, Galatée, Laura Laur, ne dirait-on pas trois sœurs — qui seraient quatre, comme les mousquetaires — désobéissantes, affolées mais tranquilles, superbement éveillées, debout, fières et fragiles, dans une grande lumière de survie, vous savez, cette clarté d'aube magnifique, incertaine, qui succède aux très mauvaises nuits? Des rescapées, tirées du grand péril par quelques pauvres mots qui, pour une fois, ne seront pas perdus.

«L'écrivain est peut-être aussi celui qui a perdu les histoires qui lui ont été confiées. Il passe peut-être sa vie à tenter de retrouver ces trois ou quatre histoires qui feraient de lui cet être tranquille en possession des histoires vivantes dont il a hérité, dont il a la garde... »

Et elle rit, Suzanne Jacob, sans ironie, sans se moquer. Simplement, elle sait que tranquille, et en possession des histoires primordiales, on ne l'est jamais tout à fait. *«Et Dieu vit que cela était bon... Mais où et quand Dieu a-t-il créé son propre discernement?... »* Le diable le sait, Suzanne, et l'écrivain, s'en doute...



HUBERT GROOTECLAES

Suzanne Jacob

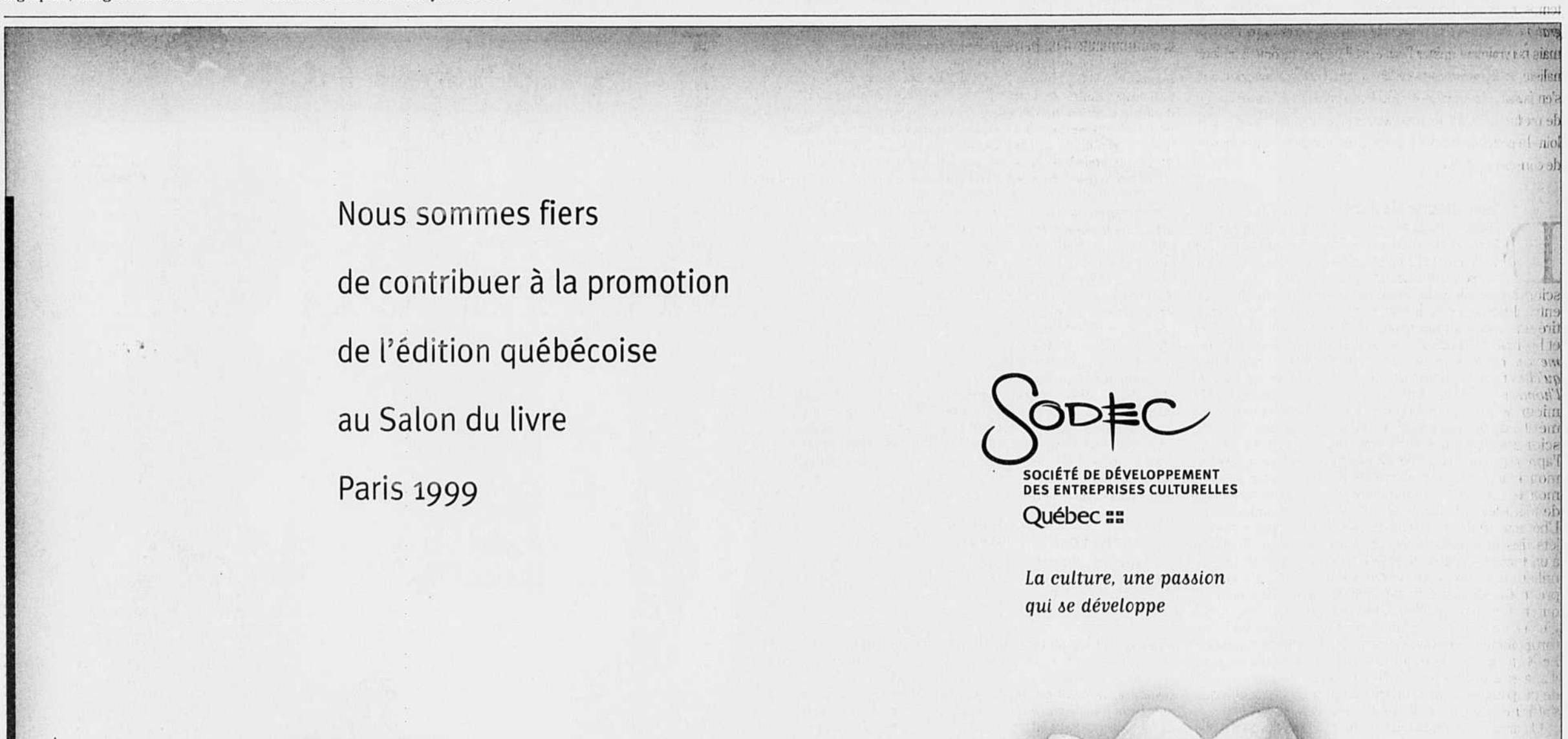
Romancière, dramaturge, chansonnière, essayiste et poète, Suzanne Jacob a reçu, en 1983, le prix du Gouverneur général du Canada et le prix Québec-Paris pour son roman Laura Laur *(Le Seuil, 1983). Elle a également obtenu le prix de la revue* Études françaises *pour* La Bulle d'encre *(Boréal, 1997) en 1997 et le prix du Gouverneur général pour son recueil de poésie* La Part de feu *(Boréal, 1997) en 1998. Des nouvelles,* Parlez-moi d'amour, *ont été éditées au Boréal en 1998.*

Robert Lalonde collabore régulièrement au journal* Le Devoir. *Romancier, il vient de publier* Le Vacarmeur *(Le Seuil, 1999).

Nous sommes fiers
de contribuer à la promotion
de l'édition québécoise
au Salon du livre
Paris 1999

SODEC
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES
Québec

La culture, une passion qui se développe



Lire le Québec

Je, c'est nous autres

Identité nationale, territoire, langue, littérature et culture

STÉPHANE BAILLARGEON

L'essai, c'est l'auberge espagnole de la littérature. Le vaste fourre-tout des lettres. Le genre polymorphe par excellence. *«La moins informée de toutes les formes»*, comme la définit Jean Marcel, essayiste.

Le professeur de l'université McGill François Ricard a proposé une autre définition faisant de l'essai une sorte de littérature du «je» qui doute. *«Essai, c'est-à-dire hypothèse, interprétation possible et donc toujours provisoire de ce qui s'offre à l'expérience»*, écrivait-il dans son célèbre *La Génération lyrique* (Boréal), tableau noir et critique des baby-boomers, qui ont changé et dévasté le monde. *«Mais surtout, hypothèse partiale, intéressée, interprétation toute traversée de subjectivité et de passion.»*

Montaigne est le dieu tutélaire de ce genre en forme de confession libre et critique, en forme d'esthétique de la colère. Mais ce «je» parle des autres. Cette subjectivité n'est qu'intersubjectivité. L'essai est un «je» qui doute de lui-même et de son temps, de son groupe et du monde, tel qu'il est, tel qu'il a été, tel qu'il va.

Au Québec, le genre a commencé son foisonnement dans les années 60, autour de la Révolution tranquille, période de modernisation et de mutations sociales fondamentales. La question de l'identité nationale, du territoire, de la langue, de la littérature et de la culture a vite monopolisé les réflexions.

Distance et mémoire

Le sociologue et poète Fernand Dumont, décédé il y a deux ans, condense à lui seul cette époque. En utilisant le Québec comme *«lieu de l'homme»* particulier, il n'a jamais cessé d'élargir ses perspectives sur la culture *«comme distance et comme mémoire»*, sur la culture comme *«demeure humaine»*. Fernand Dumont a interrogé le caractère problématique de l'identité québécoise, mais aussi le territoire sans frontière de la culture.

D'autres penseurs ont concentré davantage le tir théorique, en s'intéressant au paysage québécois (Luc Bureau), à l'histoire populaire nationale (Jacques Lacoursière), à l'histoire naturelle du Nouveau Monde (Pierre Morency). D'autres encore ont relié les discours d'ici et d'ailleurs (Pierre Nepveu et Régine Robin) ou carrément plongé au plus profond de la psyché humaine en traçant le portrait des malaises de la civilisation contemporaine (Ginette Ferland).

Avec Charles Taylor, l'auberge conceptuelle de l'essai abrite un philosophe du contemporain. Le professeur de McGill attribue lui-même, en partie, à ses origines biculturelles et bilingues, francophone et anglophone, à Montréal, au Québec et au Canada sa position théorique, en équilibre constant entre la grandeur et la misère de la modernité, la continuité et la rupture, la philosophie et une multitude de disciplines. Raymond Klibansky, pour sa part, incarne encore davantage l'intellectuel universel, d'ici et de nulle part, de maintenant et de toujours, capable aussi bien de tracer l'histoire de la mélancolie dans la culture occidentale que de proposer un état de la philosophie au Québec. Des essais? Oui, si l'on veut, parce qu'avec ce fourre-tout, on peut tout.

Fernand Dumont

Le sort de la culture

SIMON LANGLOIS

«Fernand Dumont n'a pas qu'écrit, il a assumé jusqu'au bout son époque», avance Jean-Philippe Warren dans une très belle biographie intellectuelle qu'il vient de livrer sur le sociologue québécois. Non seulement Fernand Dumont a-t-il été un intellectuel présent dans tous les débats majeurs de la société québécoise depuis les années 50, il existe une évidente correspondance entre sa vie et son œuvre. Fils d'ouvrier, il a vécu la confrontation entre deux cultures. Il a connu une sorte d'exil, comme le donne à penser le titre de son autobiographie, parue peu de temps après son décès survenu le 1er mai 1997, *Récit d'une émigration*. Professeur à l'Université Laval, Fernand Dumont n'a jamais pu vraiment quitter l'école, a-t-il un jour raconté à un journaliste, et il précise dans ce livre quelle était la conception qu'il s'en faisait. «La fonction de l'école, du primaire à l'université, est de mettre à l'écart, de transplanter dans un autre monde, bien loin de prétendre initier à la vie. Cette distance est génératrice de conscience de soi.»

Sociologue de l'interprétation

Distance. Voilà le mot clé qui aide à comprendre la conception du monde de Fernand Dumont et le drame personnel qu'il a vécu, le malaise sans cesse présent dans sa vie et dont il a fait œuvre scientifique. De cette expérience vécue d'une distance entre deux mondes, le sociologue de l'Université Laval a tiré une conception originale de la culture comme milieu et horizon. Si la culture est bien un lieu, *«ce n'est pas comme une assise de la conscience, mais comme une distance qu'elle a pour fonction de créer»*, écrit-il dans *Le Lieu de l'homme* (1968), le livre dans lequel il reconnaissait le mieux le sens de ses recherches. Voici un ouvrage qui mérite de figurer parmi la liste des meilleurs livres de sciences humaines écrits en langue française depuis l'après-guerre. On y retrouve explicités les concepts dumontiens, les clés qu'il a proposées pour interpréter le monde. La culture première est un milieu, un ensemble de modèles et d'idéaux qui orientent la vie quotidienne. L'homme vit enserré dans un tissu social, fabrique des objets, tisse des relations avec les autres hommes, s'identifie à un territoire, un pays. Mais il n'est pas enfermé dans ce milieu. Il se donne un horizon, une culture seconde, il prend une distance, il interprète le monde. L'homme acquiert une conscience historique, il adhère à des idéologies et en fabrique, il élabore un savoir savant et une anthropologie, il produit des œuvres de culture qui incarnent la signification du monde, il communique avec d'autres à travers des médias. La stylisation est au cœur de ce processus de dédoublement et c'est par elle que s'affirme l'autonomie de l'objet culturel.

On aura reconnu quelques-uns des concepts qu'il a mis en avant: culture première, culture seconde, dédoublement, stylisation, sans oublier vécus parallèles, cette belle expression qui décrit *«ces expériences particulières dans lesquelles s'exprime la signification totale de l'Expérience»*. Le théâtre, la cérémonie religieuse, la fête: autant de lieux, de vécus parallèles dans lesquels l'être humain retrouve une totalité qui tend à disparaître des conduites quotidiennes rationalisées et morcelées. Le vécu parallèle origine d'un dédoublement qui n'est pas reflet, mais bien transposition dans une expérience autre où se cristallise le sens d'une culture donnée.

La référence nationale

Des trois modes de la pensée anthropologique que Dumont distingue dans *L'Anthropologie en l'absence de l'homme* (1981) — celui de l'opération, celui de l'action et celui de l'interprétation —, c'est à ce dernier que se rattache son entreprise savante. Pour lui, la société n'est pas un système, c'est un ensemble de mécanismes qui travaillent à son intégration. Dans sa magistrale *Genèse de la société québécoise* (1993) et dans *Raisons communes* (1995), notamment, il propose le concept de référence nationale pour qualifier la construction de cette forme originale de groupement qu'est la nation. Appartenance civique, communauté politique, sentiment national, référence nationale: voilà des distinctions analytiques susceptibles d'éclairer les débats souvent empreints de confusion — et de polémique – sur la question nationale et le nationalisme. *«Ce langage, ces rituels, ces discours nous insèrent dans une nation, une communauté politique, une classe, une génération. Ils nous offrent des outils pour nos conduites et nos pensées, mais aussi une référence pour nous situer dans l'histoire, pour nous conférer une identité que nous partageons avec d'autres.»*

L'identité culturelle enferme-t-elle l'individu dans son appartenance? L'auteur de *Raisons communes* formule autrement la question. *«Afin de communier avec les œuvres de l'esprit, de se convertir au doute, à l'ironie, à la raison, faut-il rompre avec le monde des communes appartenances, cesser de partager avec d'autres de semblables références?»* Pour lui, il est permis de se préoccuper du sort de la culture québécoise sans nécessairement prêcher pour le cocon national ou définir l'exclusive en regard de son origine. La culture est le milieu de l'existence et la nation est d'abord la communauté d'un héritage historique, ajoute-t-il.

En insistant autant sur la mémoire (voir *L'Avenir de la mémoire*, 1996), comment saisir l'une des mutations les plus importantes en cours dans les sociétés développées contemporaines: le métissage et le brassage des populations, tels qu'on les voit à l'œuvre aux États-Unis ou au Canada? Les nations se transforment de l'intérieur et la mémoire peut-elle encore servir d'unique référence, de référence principale? Les idées là-dessus sont partagées, on le sait. Quel modèle d'intégration privilégier? Le *melting pot* à l'américaine? Le patriotisme constitutionnel à la Habermas, l'intégration républicaine à la française, le multiculturalisme à la canadienne? Dumont avait clairement en tête l'intégration à la française et la référence à la mémoire. Mais les références peuvent être conflictuelles, changeantes. Une nouvelle référence québécoise, une nouvelle francophonie est-elle en émergence comme le donnent à penser plusieurs intellectuels qui réfléchissent sur ces questions en ce moment? Les francophones du Québec ne sont-ils qu'un groupement parmi d'autres, ou au contraire le groupement qui élabore la référence identitaire à la recherche de raisons communes? Ces questions le préoccupaient au plus haut point au soir de sa vie, et il n'aura malheureusement pas eu le temps d'y répondre ni de donner une suite à sa *Genèse de la société québécoise*, dont le premier chapitre a été publié dans *Recherches sociographiques* (1997) après son décès. Il laisse cependant des clés, des outils conceptuels pour s'y attaquer.

La transcendance, référence nécessaire aux cultures

L'œuvre de Fernand Dumont est inclassable. À la fois sociologue, philosophe, littéraire et historien, il a laissé des ouvrages qui révèlent une pensée toujours d'une grande actualité. La réflexion sur la transcendance occupe une place majeure dans son œuvre, à côté de travaux sur l'épistémologie et la culture. Pour lui, *«la référence à la transcendance est nécessaire aux cultures comme à la raison»*. Dans *Le Sort de la culture* (1987), il précise: *«Je parle ici de transcendance, on m'aura compris, non pas nécessairement comme si elle s'identifiait à Dieu, mais comme ce devant quoi l'homme se tient quand il avoue sa finitude, quand il consent à la tâche indéfinie de s'en affranchir.»* Et au soir de sa vie, il a donné un livre très personnel, fort émouvant à lire — *Une foi partagée* (1996) —, témoignage de sa foi, certes, mais aussi un grand livre de sociologie sur la crise spirituelle de notre temps.

Fernand Dumont était un grand écrivain, il faut enfin le rappeler. Cet artisan du texte, pour reprendre le mot d'Hélène Pelletier-Baillargeon, avait le souci de l'élégance de la langue. Les plus belles pages de son autobiographie sont consacrées à une réflexion sur la place de la poésie dans sa vie, la langue nécessaire de l'adolescence, écrit-il. *«La tâche n'est pas d'ajouter la poésie à la prose, mais de faire que, derrière le vide que laisse la jonction perpétuelle des vocables, au cœur des réseaux multiples de la connaissance et de la critique, quelque chose reste à nommer encore: le dur noyau de l'Être.»*

Fernand Dumont a été président-directeur général de l'Institut de recherche sur la culture jusqu'en 1990 où ont paru plusieurs de ses publications. Il a aussi publié aux Presses universitaires de France (Les Idéologies, *1974*, L'Anthropologie en l'absence de l'homme, *1981*), *chez Leméac* (Les Cultures parallèles, *1982*, Cette culture qu'on appelle savante, *1982*), *au Boréal* (Genèse de la société québécoise, *1993*, Raisons communes, *1996*), *ainsi que chez Fides, HMH, Bellarmin. Ses poèmes ont été rassemblés dans* La Part de l'ombre *(L'Hexagone, 1996).*

Simon Langlois est professeur au département de sociologie de l'Université Laval. Il a dirigé, avec Fernand Dumont et Yves Martin, le* Traité des problèmes sociaux *(1994) et codirigé avec Y. Martin un ouvrage-hommage à Fernand Dumont,* L'Horizon de la culture *(1996).

Qu'en est-il de la culture? Celle-ci, tout au moins, ne devait-elle pas être le lieu où l'histoire prend un sens pour les hommes? De soi, elle est un héritage; d'elle, nous recevons des moyens d'expression et d'action, un imaginaire et des croyances où nous nous reconnaissons une identité en même temps qu'une appartenance à la commune humanité. La culture est à la fois un legs qui nous vient d'une longue histoire et un projet à reprendre; en un certain sens, elle n'est rien d'autre qu'une mémoire. Or, que constatons-nous?

F. Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, Nuit blanche, 1995

Lire le Québec

Charles Taylor

Philosophe du contemporain

Une traversée de la pensée au pas de charge

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Au début de l'année, le magazine *L'actualité* a consacré un numéro spécial aux *«100 Québécois qui ont fait le XX^e siècle»*. Charles Taylor est le seul philosophe ayant réussi à se hisser dans ce club sélect, dans la catégorie des «définisseurs d'identité», en compagnie du sociologue-poète Fernand Dumont, du peintre Jean Paul Lemieux ou de la chanteuse La Bolduc (Mary Travers). Cette position enviable a été justifiée par le fait que *«Charles Taylor tente depuis plus de 30 ans de rapprocher les deux solitudes»* canadiennes, la francophone et l'anglophone.

C'est sûrement vrai. Mais c'est un peu court de résumer ainsi l'œuvre théorique d'un des plus importants penseurs contemporains du Québec et du Canada. La référence à l'identité est par contre plus justifiée. Un peu plus. Il s'agit toutefois moins de l'identité québécoise ou canadienne que de la large et complexe identité moderne, de la conscience et de la société modernes, de la modernité comme expérience historique distincte, originale, fascinante, féconde et souvent inquiétante, tout à la fois du *«malaise de la modernité»* et de *«la liberté des modernes»*, pour reprendre les titres de deux ouvrages de Charles Taylor récemment traduits en français.

Le professeur de l'université McGill a maintenant la cote auprès des éditeurs francophones (français et québécois), avec en moyenne une traduction par année depuis six ans. L'ensemble de son œuvre compte une dizaine de livres et quelques dizaines d'articles savants.

La critique du positivisme

Dans un premier temps, Taylor s'est efforcé de critiquer le positivisme en odeur de sainteté dans le monde anglo-saxon tout en commençant à jeter les bases de sa propre anthropologie philosophique. Son premier livre, publié en 1964, *The Explanation of Behavior*, éreintait le behaviorisme, alors dominant en psychologie. Il s'est ensuite attaqué à une réinterprétation de la philosophie hégélienne avec son *Hegel* (1975), qui est encore une référence aujourd'hui, en anglais comme en allemand. Avec ce maître ouvrage, l'idée était de s'engager dans une histoire de la modernité à travers une histoire de la philosophie, contrairement à ce que propose la perspective analytique qui considère la philosophie comme une entreprise contemporaine, pour qui, à la limite, Kant ou Platon doivent être lus et surtout critiqués comme des contemporains. *«On ne peut aborder l'histoire de la modernité sans d'abord régler ses comptes avec Hegel»*, résume Charles Taylor dans une entrevue accordée à la revue *Le Débat* et reprise dans le tout récent *Charles Taylor et l'interprétation de l'identité moderne* (PUL, Cerf et Centre culturel international de Cerisy Lasalle).

Après avoir réglé ses comptes avec bien d'autres philosophes et théoriciens des sciences humaines, dans les deux volumes d'articles publiés sous le titre *Philosophical Papers* (1985), Charles Taylor a en quelque sorte actualisé sa perspective en additionnant l'histoire et l'analyse de la modernité, voire de la situation contemporaine, voire même de la société canadienne. Ce nouveau grand cycle de production comprend surtout *Sources of the Self* (1989), déjà considéré comme une des sommes de la seconde moitié du XX^e siècle en philosophie morale et politique. Cette brique est maintenant traduite en français (*Les Sources du moi*). Le plus petit ouvrage *Malaise de la modernité* (1994) en offre même une sorte de condensé simplifié.

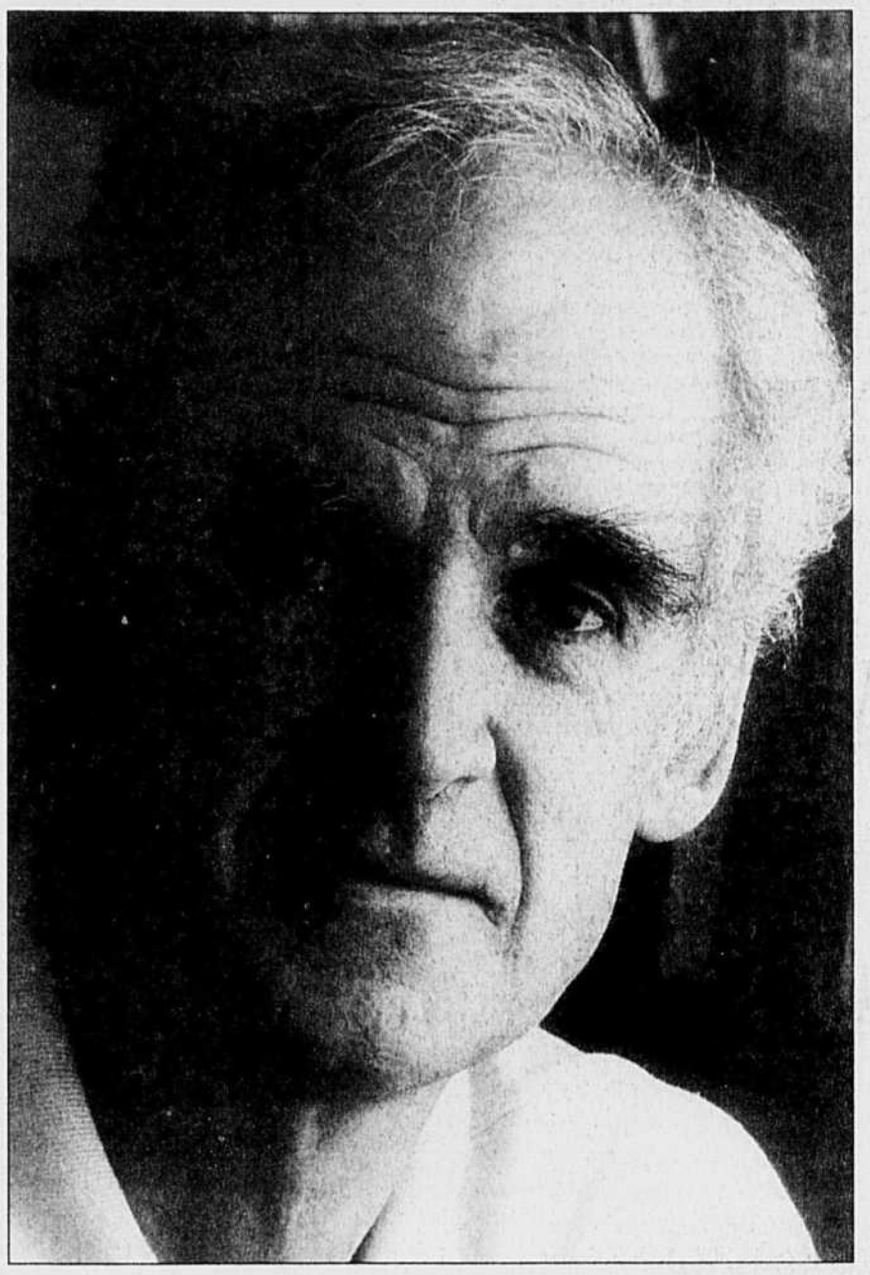
L'*opus magnum* comme son résumé proposent un long et patient portrait de la genèse et du développement de la conception de l'identité moderne, du sujet qui a la prétention d'être libre, autonome et rationnel. Charles Taylor développe un point de vue analytique et historique sur les composantes essentielles de cette mutation, le sens de l'intériorité, la recherche de l'authenticité, l'affirmation de la vie ordinaire et le sentiment d'appartenir à la nature. L'historien de sa discipline traverse au pas de charge des siècles et des siècles de témoignages intellectuels et culturels. Au passage, il s'attarde pour dialoguer avec Augustin, Montaigne, Calvin, Rousseau et tant d'autres géants de l'Occident. Beaucoup d'écrivains aussi, des romanciers et surtout des poètes, de Yeats à Rilke, dont le philosophe interprète les écrits avec une profonde perspicacité.

Ce travail colossal s'inscrit dans la perspective hégélienne voulant que chaque temps, chaque époque, développe un cadre de référence complexe, où la religion, la pensée, l'art, la science et la littérature sont reliées entre elles. Taylor montre comment les concepts, les idéaux et les interdits de l'identité moderne façonnent notre pensée, notre épistémè, notre manière d'être dans le monde, sans nulle autre pareille. Car l'érudition n'est pas seulement déployée dans le but d'accoucher d'une nouvelle histoire de la pensée. En remontant aux sources du moi, en analysant le développement de la sensibilité individuelle, ce livre vise à définir ce que c'est qu'être humain aujourd'hui, en Occident, sans tomber dans l'optimisme délirant ou le négativisme critique.

Charles Taylor devient ainsi un philosophe du contemporain. Il n'a jamais cessé de s'engager dans la politique canadienne et il attribue lui-même en partie sa position théorique, en équilibre constant entre la grandeur et la misère de la modernité, la continuité et la rupture, la philosophie et une multitude de disciplines, à ses origines biculturelles et bilingues, francophone et anglophone, à Montréal, au Québec, au Canada.

Charles Taylor est actuellement professeur à l'université McGill de Montréal. Philosophe influent, son œuvre maîtresse vient d'être traduite en français (Les Sources du moi, *Boréal, 1998).*

Stéphane Baillargeon est journaliste au journal **Le Devoir.**



RONALD MAISONNEUVE

Charles Taylor tente depuis plus de 30 ans de rapprocher les «deux solitudes» canadiennes, la francophone et l'anglophone.

À L'OCCASION DU SALON DU LIVRE DE PARIS 1999

Imprimeries Quebecor inc.,

Les Éditions Quebecor inc.,

Les Éditions Libre Expression ltée,

Les Éditions CEC inc., Wilson & Lafleur limitée,

Éditions Wilson & Lafleur, Martel ltée,

Éditions Internationales Alain Stanké ltée,

Éditions du Trécarré, Les Éditions Logiques inc.

et St. Remy Multimedia Inc. souhaitent rendre

hommage à leurs auteurs et aux artisans

du livre.

IMPRIMERIES QUEBECOR INC.

Imprimeries Quebecor inc.
612, rue Saint-Jacques
Montréal (Québec)
CANADA H3C 4M8
Tél. (514) 954-0101
1 (800) 567-7070
Téléc. (514) 954-9624
www.imprimeriesquebecor.com

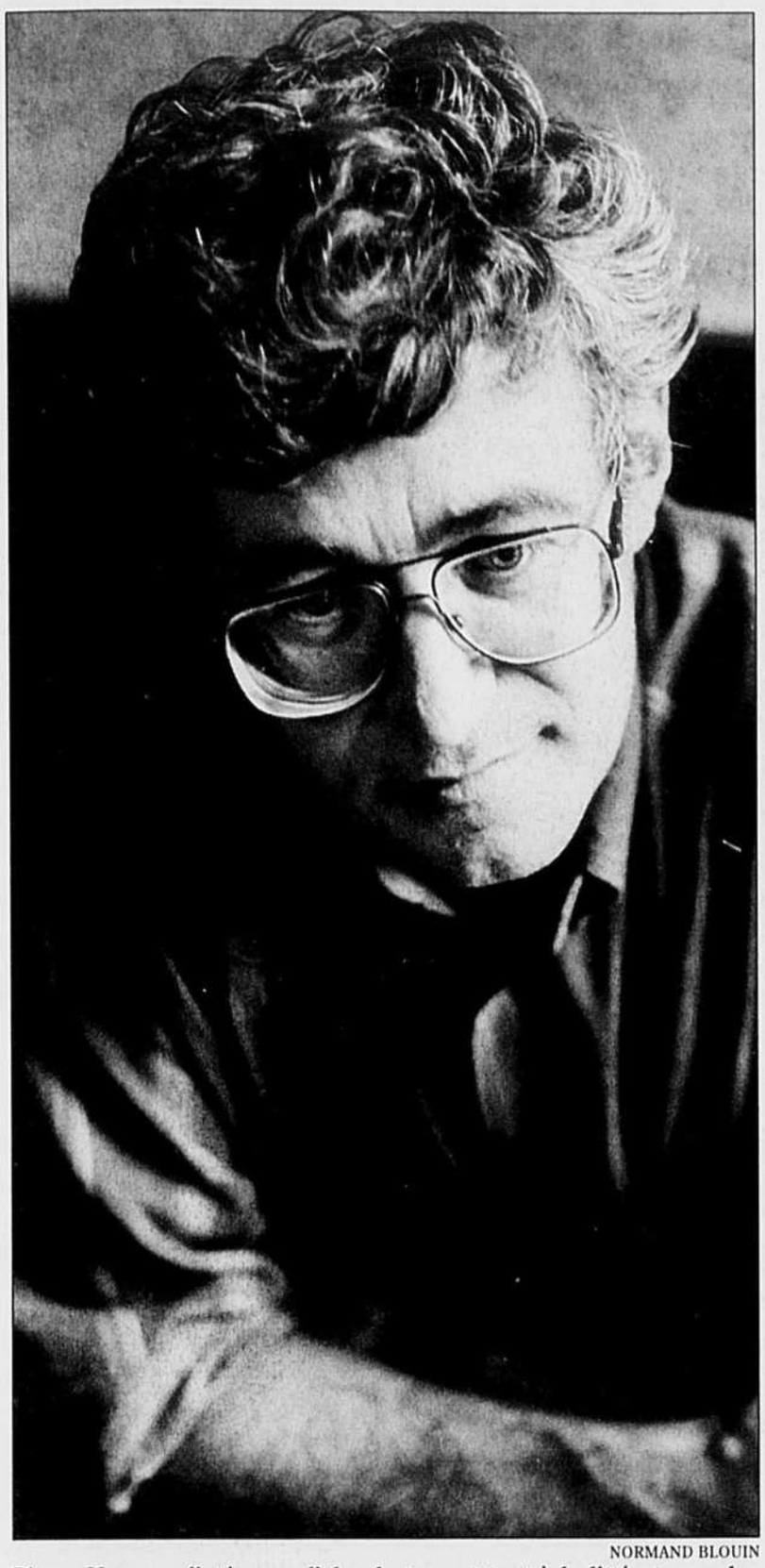
Imprimeries Quebecor Europe
114, avenue Charles de Gaulle
92522 Neuilly-sur-Seine
FRANCE
Tél. (1) 55.62.11.11
Téléc. (1) 55.62.11.01

COMMUNICATIONS QUEBECOR INC.

Communications Quebecor inc.
612, rue Saint-Jacques
Montréal (Québec)
CANADA H3C 4M8
Tél. (514) 877-9777
1 (800) 363-7786
Téléc. (514) 878-3524
www.quebecor.com

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE MAL IMPRIMÉ

Lire le Québec



NORMAND BLOUIN

Pierre Nepveu s'intéresse d'abord et avant tout à la littérature, plus précisément à celle-là qui a choisi le retrait, le lieu restreint, les petites choses.

Pierre Nepveu

L'intériorité du monde

Réinventer l'Amérique en lui redonnant son intimité

JEAN-PIERRE DENIS

Pierre Nepveu n'a jamais conçu sa pratique d'enseignant en littérature sans une pratique d'écriture, renouant ainsi avec une vieille tradition qui voulait, jadis, qu'on ne s'occupe que de ce que l'on connaissait bien, de ce qui était pour soi une expérience concrète (je dirais, une artisanerie) et non une simple spécialisation greffée sur une approche, une connaissance extérieure. L'intériorité de la littérature, son monde propre, il l'a donc cherchée depuis toujours au plus près, c'est-à-dire en lui, afin d'en mieux comprendre les mécanismes et de mieux la servir. Tour à tour poète, romancier et essayiste, il a ainsi multiplié les points de vue et raffiné sa perception, rendu plus riche, plus crédible son expérience. En lui donnant pour la deuxième fois le prix du Gouverneur général pour son dernier essai, *Intérieurs du Nouveau Monde* (éd. Boréal, coll. «Papiers collés», 1998), on ne récompense pas seulement un excellent essayiste, un fin lecteur, mais aussi un écrivain qui a su déchiffrer de l'intérieur la prose du monde.

La découverte de l'Amérique

Imaginez ce que dut être le choc de la découverte de l'Amérique sur des esprits et des sensibilités d'Européens du XVI[e] siècle; imaginez surtout comment ils durent se sentir une fois que les bateaux les eurent laissés, au beau milieu de nulle part, sur les berges d'un territoire où rien ne leur était familier, où tout était nouveau, insolite, inouï, où rien, dans ce vacarme majestueux de symboles muets, ne pouvait plus se faire entendre que les fantômes de ce qu'ils n'avaient plus sous les yeux. Autour, une forêt s'étendant à perte de vue, aucune route, des Indiens semblant n'avoir jamais connu la civilisation ni la culture; au fond d'eux-mêmes, le froid, la frayeur d'être nus dans un monde sauvage déserté par Dieu et pas encore habité par les hommes. Un désert. Marie de l'Incarnation parlera, elle, d'un *«Néant»*, dont elle louera la puissance bouleversante, révélatrice.

Pourtant, ce que l'histoire a voulu retenir de cette conquête, ce sont surtout ses actes héroïques, les visions exaltées de ses bâtisseurs, les explorations toujours plus lointaines de ses découvreurs, la puissance envahissante, austère, obstinée de ses colons. En somme, la conquête de son «espace». C'était une manière de nier le travail du temps et, surtout, de suturer la blessure qu'avait inscrite au plus profond de nous le choc de cette découverte. Il aura souvent manqué à la description triomphante de cette entreprise la valorisation de celui qui, au contraire, prenant demeure et racines, inventait sa culture à partir de son lieu, de sa maison, transformait la découverte du monde en découverte de soi.

Comment en effet inscrire une subjectivité dans un espace où toute la culture est à construire et à inventer? *«Savez-vous que les cœurs ont ici de tout autres sentiments qu'en France? Non des sentiments sensibles, car il n'y a point d'objets qui puissent flatter les sens; mais des sentiments tout spirituels et tout divers* [...]», écrivait Marie de l'Incarnation pour inviter, non pas à une extension sans fin des puissances extérieures, mais à leur raréfaction, pour qu'enfin le Nouveau Monde soit un monde vraiment nouveau, inédit. Un commencement et une promesse.

«Comment l'immobilité relative que suppose l'habitation peut-elle en même temps ne pas signifier la pure paralysie? Comment faire en sorte que le lieu, si restreint soit-il, demeure une possibilité d'aventure?», demande Pierre Nepveu. La réponse, il l'a trouvée dans la littérature, ou plutôt dans un certain courant de la littérature, celle qui passe par Marie de l'Incarnation, Emily Dickenson, William Carlos Williams, Alain Grandbois, Laure Conan, A. M. Klein et bien d'autres. Une littérature qui, résistant à la conquête tout extérieure du monde, a entrepris une conquête autrement plus difficile: celle de soi, de l'espace du dedans.

Comment le Nouveau Monde peut-il se décliner du côté de la culture, de l'esprit, de la pensée, en somme du côté de la subjectivité, de la construction d'un espace symbolique qui intègre la voix de la conscience individuelle? Voilà une question essentielle à laquelle on n'a pas fini en Amérique, même aujourd'hui, de répondre.

Sauvagerie et forces vives

Nous sommes toujours sur le bord de renier cette part invraisemblable et exigeante pour exalter notre sauvagerie et ses forces vives, pour nous faire croire que, collectivement plus jeunes, moins accablés de culture que les Européens, plus ouverts à l'avenir, nous sommes aussi plus aptes à nous adapter au monde nouveau et à accueillir ses signes, voire à les inventer — *«fraîcheur des commencements, jeunesse, liberté, espace, nature, qui se donnent de tout temps aux plus naïfs pour l'essence même de l'expérience américaine»*, aime à rappeler Pierre Nepveu.

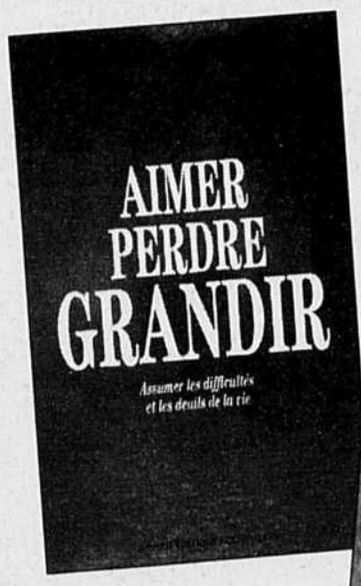
Combien de fois n'ai-je entendu des «intellectuels» québécois se rassurer, notamment, de leur déficit de culture ou de pensée (mais surtout de langue) pour affirmer que cela leur donnait un avantage certain sur les Européens! Assommés par des siècles de tradition, ces derniers n'étaient-ils pas empêtrés dans une toile symbolique, un réseau compact de signes, de règles et de prescriptions qui ne leur permettait aucune marge de manœuvre, aucune imagination novatrice, aucune liberté? L'anti-intellectualisme est ici si puissant et si universellement partagé que même ceux qui font profession de «penser», d'établir les bases de notre subjectivité et de notre être-au-monde finissent par y croire et s'en exalter.

Mais là n'est pas l'essentiel du propos de Nepveu, qui s'intéresse d'abord et avant tout à la littérature, plus précisément à celle-là qui a choisi le retrait, le lieu restreint, les petites choses, *«l'infini découvert par le chas d'une aiguille, la vie immense aperçue par l'insecte, captée par la petite âme»*, la défaite, le vide, le rien à partir duquel s'ouvre la possibilité même de la vie intérieure. Anti-héroïque, contre l'exubérance et l'optimisme américain, il réinvente l'Amérique, son Amérique, en lui redonnant sa part d'intimité, son ouverture première. Une épopée à l'envers où se révèle la part contenue, le noyau de feu de ce Nouveau Monde, qui s'est toujours fui en brûlant son passé pour mieux se laisser dévorer par l'avenir.

Pierre Nepveu est un double récipiendaire du prix du Gouverneur général du Canada, l'ayant reçu pour la poésie en 1997 avec Romans-fleuves *(Noroît, 1997) et en 1998 pour l'essai avec* Intérieurs du Nouveau Monde *(Boréal, 1998). Il a aussi publié chez Hurtubise HMM* Voies rapides *en 1971 et* Mahler et autres matières *(Noroît, 1983).*

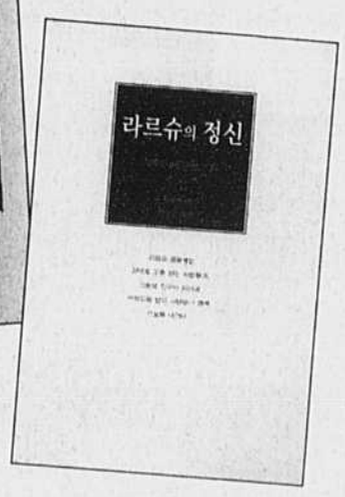
***Jean-Pierre Denis est critique littéraire au journal* Le Devoir.**

UN RAYONNEMENT INTERNATIONAL



185,000 exemplaires vendus à travers le monde

Coédition internationale



Traduit en anglais, italien, espagnol, portugais, polonais et coréen.

DES PARTENAIRES PRESTIGIEUX

BAYARD EDITIONS CENTURION

ÉDITIONS DU SIGNE

cerf

MONTPARNASSE MULTIMEDIA

NOVALIS

Les mots de l'âme

Maison fondée en 1936
Principal éditeur religieux au Canada
Montréal - Ottawa - Toronto

Édition - Diffusion - Distribution
Livres - Périodiques - Multimédia
Français - Anglais - Espagnol

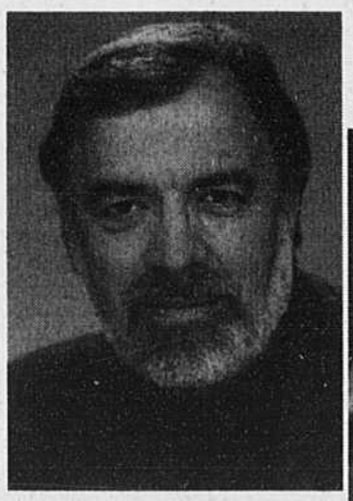
Sensibles à l'évolution des besoins des communautés chrétiennes, les publications des Éditions NOVALIS ont pour but d'aider les hommes et les femmes de tous âges à faire face aux défis du quotidien en les accompagnant dans leur croissance humaine et spirituelle.

DES AUTEURS RECONNUS

Jean Monbourquette

Jean Vanier

Pierre Maisonneuve



Henri Nouwen

UNE GAMME COMPLÈTE DE PUBLICATIONS

OUVRAGES POPULAIRES - COLLECTIONS SPÉCIALISÉES - LIVRES JEUNESSE

Spiritualité	*Témoignage*	*Liturgie*
Psychologie	*Portrait*	*Catéchèse*
Réflexion	*Théologie*	*Enseignement*
Formation	*Pastorale*	*Multimédia*

Lire le Québec

ESSAI

Le bonheur d'être triste

La place de la mélancolie dans la culture occidentale

Saturne ou la mélancolie

Raymond Klibansky
Paris, Gallimard, 1989, 738 pages

STÉPHANE BAILLARGEON

Raymond Klibansky naît en 1905, à Paris. L'année de la première révolution russe. L'année où Albert Einstein publie son équation laconique ($E = MC^2$). Sa famille de commerçants juifs allemands est expulsée de France au tout début de la Première Guerre mondiale. Après quelque temps au rigide Goethe-Gymnasium, le jeune Klibansky aboutit, à sa demande, à la Odenwaldschule, école mixte et progressiste, utopie scolaire réalisée. Admis à l'université Heidelberg à 17 ans, il fréquente la maison de Max Weber (décédé en 1920) et aide la veuve du grand savant à préparer la première édition d'*Économie et société*.

Docteur en philosophie à 23 ans, il devient «Privatdozent» en 1931. Les nazis le pourchassent dès 1933, notamment parce qu'il travaille à un projet d'édition critique des œuvres de Maître Eckhart dont ils veulent faire un ancêtre idéologique de leur mouvement. Le 1er avril, quand apparaît l'étoile jaune et le marquage des «magasins juifs», Raymond Klibansky prend le train pour Hambourg et convainc les banquiers Warburg de déménager leur fameuse bibliothèque à Londres. Pendant la guerre, le savant devient «Political Warfare Executive». L'exégète décrypte la propagande noire et brune en lisant les feuilles de chou SS, en écoutant les ondes du Reich.

Raymond Klibansky arrive à Montréal en 1946, à l'invitation de l'université McGill. C'est donc là qu'il termine son maître ouvrage, *Saturne ou la mélancolie*, corédigé avec l'éminent historien de l'art Erwin Panofsky et Fritz Saxl, reconnu pour ses travaux sur l'iconographie astrologique et mythologique, qui dirigea la bibliothèque Warburg. La version française est parue chez Gallimard en 1989, soit 66 ans après la définition du premier projet. Ce qui est dans l'ordre, Saturne étant l'astre qui retarde les choses.

Vingt siècles

Panofsky et Saxl avaient publié ensemble, en 1923, une première étude sur la célèbre gravure de Dürer, *Melancolia I*. Le jeune Klibansky avait formulé quelques critiques à ce point pertinentes que ses deux aînés l'avaient invité à participer à une réédition qui élargirait la perspective, traiterait donc de ce *«bonheur d'être triste»*, remonterait vingt siècles et plus, mènerait l'enquête historico-philosophique sur la nature et la religion, la médecine, les idées et bien sûr l'art.

Le manuscrit allemand était presque prêt quand l'arrivée au pouvoir des nazis a précipité les trois intellectuels juifs en exil. Les épreuves corrigées sont arrivées chez un imprimeur de Hambourg en 1939, mais ont été détruites pendant la guerre. La mort de Saxl, en 1948, a mis fin au projet de reconstitution de l'édition allemande. Une version anglaise de substitution n'est sortie des presses qu'en 1964 et a été constamment améliorée jusqu'à cette version française considérée comme définitive.

Le résultat de cet ouvrage, cent fois remis sur le métier, est un déploiement d'érudition époustouflant qui défie l'entendement du lecteur non initié et force l'humilité. Disons qu'il s'agit de comprendre la place de la mélancolie dans la culture occidentale, d'analyser quel étrange rapport l'unit au génie, et même, comme en filigrane, de définir quel lien peut être établi entre la souffrance et la culture, entre la civilisation et le malaise.

La première partie est consacrée à un minutieux examen de cette étrange bile noire qui fixe l'étymologie grecque de la mélancolie, à travers les écrits de l'Antiquité et du Moyen Âge. La deuxième est axée sur Saturne tel qu'il se présente dans l'art et la littérature. La troisième partie s'intéresse à la mélancolie poétique et à la naissance de la notion moderne du génie. La dernière section porte sur la gravure de Dürer, clé de voûte d'une inépuisable réflexion.

Le tout est le sommet de la production d'un auteur qui a publié des dizaines de livres, des centaines d'articles savants, qui vit et travaille encore à Montréal, à 93 ans. L'an dernier, Raymond Klibansky a publié des entretiens-souvenirs et dirigé un ouvrage sur l'état de la philosophie au Canada français.

L'édition française de Saturne ou la mélancolie *est parue chez Gallimard en 1989. Raymond Klibansky a dirigé la publication de* La Pensée philosophique d'expression française au Canada *(avec Josiane Boulad-Ayoub, Les Presses de l'Université Laval, 1998).*

***Stéphane Baillargeon est journaliste au journal* Le Devoir.**

Ginette Pelland

Le sens de l'existence

Comprendre les malaises de la civilisation

ROBERT SALETTI

Philosophe imbue des théories de Freud, Ginette Pelland construit, depuis 1993, une œuvre forte et singulière. De *La Peur des mots* à *Ouvrez quelques cadavres*, son sixième et plus récent ouvrage, sa réflexion, au-delà de sa spécificité psychanalytique, est une invitation à comprendre les malaises de la civilisation qui sont les nôtres, à critiquer les excès et les dérives idéologiques de nos si performantes sociétés. Nous l'avons rencontrée dans un restaurant du quartier Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal.

Comment s'est passé le passage de la philosophie, votre discipline première, à la psychanalyse?
— Assez naturellement. Les deux domaines soulèvent des questions épistémologiques et permettent de toucher à tout. Je lisais Freud pour mon plaisir, puis j'ai produit une thèse où je confrontais Heidegger et Freud sur le concept de vérité. Les philosophes sont, historiquement parlant, ceux qui ont sans doute le mieux théorisé la psychanalyse, pensons à Ricœur ou à Derrida par exemple. Et, ce faisant, ils ont répondu à l'appel de Freud lui-même, qui a souvent cherché l'appui de la philosophie.

Peut-on affirmer qu'au Québec la psychanalyse, tout comme la philosophie, est victime d'un interdit, voire d'un refoulement?
— Oui. Mais ce n'est pas particulier au Québec, quoique l'anti-intellectualisme ait déjà été ici très virulent. C'est que la philosophie et la psychanalyse posent des questions anxiogènes, alors qu'aujourd'hui la mode est au pragmatisme et à l'action, au refus de l'approfondissement et de la pensée. Ce n'est pas un hasard si la psychiatrie, qui est une science morale, a remplacé la philosophie comme cadre de «réflexion». Nous assistons à une médicalisation du sens de l'existence. Ce n'est pas un hasard non plus si mes essais ne sont pas du tout entendus chez les psychologues. La psychologie est devenue un monde de cliniciens.

Y a-t-il un lien entre l'anti-intellectualisme que vous attaquez dans *La Peur des mots* et la présumée dégradation de la langue?
— Pas nécessairement. Le problème, c'est plutôt qu'on méprise la langue et, par la même occasion, les professeurs qui l'enseignent, au profit des pédagogues. Encore une fois, il est plus facile de gérer les angoisses, en particulier celles liées à la langue maternelle, que de les affronter. La rectitude politique consiste sur ce plan à «soigner» la langue comme on soigne une maladie. En rabotant ses aspérités. Le système d'éducation, plutôt que d'inculquer l'amour de la langue, entretient une vision thérapeutique du langage.

JOSÉE LAMBERT
Ginette Pelland

Vous vous référez à l'occasion à des textes littéraires dans vos ouvrages. Je pense par exemple à Balzac dans *Affolées*, à Dostoïevski et Kafka dans *De même que quelqu'un se tire une balle dans la tête par peur de la mort, je deviens coupable à cause de mon sentiment de culpabilité*, et bien sûr au théâtre de Michel Tremblay dans *Hosanna et les duchesses*, qui porte sur l'homosexualité masculine, un sujet plutôt tabou d'ailleurs chez les femmes essayistes. Qu'est-ce que la littérature apprend à la psychanalyse?
— Que le sens est toujours lié au langage, que la forme que l'on donne à notre pensée est toujours déjà une pensée. Freud était très sensible à la dimension métaphorique, symbolique, dont le langage est porteur.

Les féministes ont beaucoup critiqué le caractère phallocratique de la théorie freudienne. On pense à Luce Irigaray pour qui Freud n'a jamais été capable de comprendre le «continent noir» de la sexualité féminine. Comment vous situez-vous dans ce débat?
— Il s'agit d'un point de vue sectaire. Les féministes ont mis en exergue quelques phrases de Freud qui sont facilement contredites par l'ensemble de l'œuvre. Une œuvre qui, quant à moi, demeure d'une grande ouverture. Pour Freud, il n'y a pas d'essence de l'homme ou de la femme. Cela dit, le problème du sexisme existe. Comment expliquer autrement, par exemple, qu'il n'y ait aucune femme au département de philosophie de l'Université de Montréal?

Votre dernier ouvrage confirme, si besoin était, votre ouverture, en tant que psychanalyste, aux questions sociopolitiques. *Ouvrez quelques cadavres* traite en effet d'une étude conjointe de Freud et de William Bullitt sur la personnalité de T. W. Woodrow et le rôle politique qu'a joué le président américain au lendemain de la Première Guerre, une étude d'ailleurs pratiquement inconnue. Pourquoi ce sujet en particulier?
— Le silence éditorial et critique qui pèse sur cette étude tardive (1966) est révélateur d'une société qui repose sur le «vécu»: pédagogie du vécu dans les écoles et vécu de la cure dans les cabinets et les cliniques. Ce parti pris pour la réalité «naturelle» renvoie à la déresponsabilisation des individus dans nos sociétés et à une certaine perte du jugement critique.

Cet ouvrage sur un président américain «narcissiquement abusé» paraît en pleine saga clintonienne. Une coïncidence?
— Oui. Une coïncidence significative, mais une coïncidence tout de même. Je travaillais à cet essai depuis longtemps.

Que retenez-vous de cette saga justement?
— Que beaucoup de gens sont fatigués d'en entendre parler, mais que cette fatigue cache peut-être un refoulement de nos inquiétudes. C'est quand même angoissant de réaliser que la frontière entre pouvoir et sexualité peut être ténue, surtout quand il s'agit de l'homme le plus puissant de la planète.

Que pensez-vous que le XXIe siècle retiendra de la psychanalyse sur le plan épistémologique?
— L'importance de l'affect dans la composition du sens de la vie. Notamment dans la question de la formation de notre identité sexuelle, qui a des répercussions à tous les niveaux de notre personnalité. Voilà pourquoi, entre autres choses, pour chaque individu, l'enfance est une période marquante.

Ginette Pelland est professeur. Elle a publié aux Éditions de la Pleine Lune, entre autres, La Peur des mots *(1994),* Effluves *(1995) et* Ouvrez quelques cadavres *(1998).*

***Robert Saletti est professeur et collabore régulièrement au journal* Le Devoir.**

www.uqam.ca

UNE OUVERTURE SUR LE MONDE

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL EST HEUREUSE DE CONTRIBUER AU DÉVELOPPEMENT DES CONNAISSANCES ET AU RAYONNEMENT DE LA CULTURE QUÉBÉCOISE EN FORMANT UNE RELÈVE SENSIBLE AUX BESOINS DU MONDE ACTUEL.

INNOVATRICE ET OUVERTE SUR LE MONDE, L'UQAM ÉTABLIT DE NOMBREUX PARTENARIATS ET MÈNE DES RECHERCHES DE POINTE AVEC DIFFÉRENTS ORGANISMES ET ENTREPRISES, SUR LES PLANS LOCAL ET INTERNATIONAL, DANS DES DOMAINES TELS QUE L'ENVIRONNEMENT, LA SANTÉ, LA GESTION, LE DESIGN, LES ARTS VISUELS ET DE LA SCÈNE, L'INFORMATIQUE, LES COMMUNICATIONS ET LE MULTIMÉDIA.

UQÀM
Université du Québec à Montréal

ESSAI

L'histoire avec une grande hache

Une fiction qui a pour nom Régine

L'Immense Fatigue des pierres

Régine Robin
Montréal, XYZ,
1996, 191 pages

STÉPHANE LÉPINE

Le mot histoire, on le sait, peut s'écrire avec un petit ou un grand «h». Comme s'il y avait d'une part le Kosovo, la Bosnie, la Shoah et de l'autre les histoires, les fables, la littérature, quoi!, longtemps méprisée par ceux-là mêmes, parmi les historiens, qui n'apprécient guère le flou de l'écriture et s'accrochent à un supposé savoir objectif et à la majuscule de leur Histoire comme à un roc inébranlable. L'Histoire donc, avec un petit ou un grand «h». À moins, comme le suggérait Georges Perec, qu'on ne l'écrive *«avec une petite ou une grande hache»*. Mais si les histoires étaient la condition *sine qua non* à une saisie possible de l'Histoire? Et si la littérature était le seul moyen de parvenir à une quelconque vérité historique? Et si le véritable historien était celui qui racontait des histoires pour ne pas se raconter d'histoires?

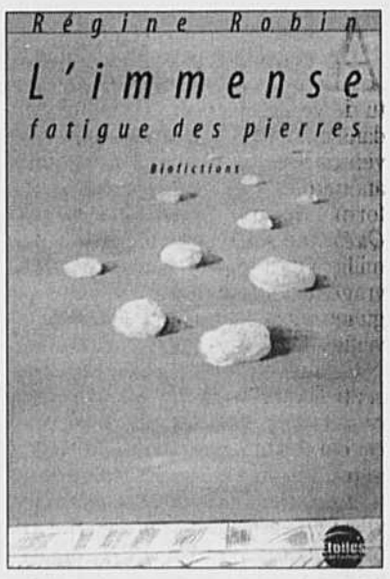
Régine Robin est historienne et écrivain. Dans ses livres de mémoire, elle regarde les paysages de notre siècle dévasté, contemple un champ de ruines personnelles et collectives. Elle se penche, oui, mais n'est pas pour autant en déséquilibre, comme pouvait l'être l'enfant dans le film *Allemagne, année zéro* de Rossellini, à cloche-pied sur des décombres puis sombrant finalement dans le vide. Non, Régine Robin n'est pas absorbée par la barbarie de l'Histoire; elle s'emploie au contraire à lutter contre le vertige et à affronter la terreur par l'écriture.

Avec *Le Naufrage du siècle* suivi du *Cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre* (éditions XYZ, 1995), c'est sur le mode de l'apparition des spectres que l'auteur délivre ses oracles. Dans un Elseneur de notre temps passent des pères floués et des chevaux blancs sortis de l'imaginaire des pays de l'ex-Europe de l'Est, se croisent des fragments de tableaux et de films, des héros de romans aussi, autant de vestiges bien vivants d'un monde défait. En Hamlet — ce *«seigneur latent qui ne peut devenir»*, disait Mallarmé — qui lutte contre des fantômes et contre la mélancolie, Régine Robin nous dit, à la suite de Jean-Luc Godard dans son film *Allemagne neuf zéro*, que *«les dragons de notre vie ne sont que des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux»*.

Autofiction

Avec *L'Immense Fatigue des pierres* (XYZ, 1996), Régine Robin, survivante d'une famille juive anéantie, signe une autofiction, c'est-à-dire *«la fiction qu*['elle a] *décidé en tant qu'écrivain de* [s]*e donner d*['elle]*-même»*, pour reprendre la définition de Serge Doubrovsky. Elle témoigne, puisque c'est là l'ultime rapport qu'on peut nouer avec les morts. Témoigner, c'est se faire passeur, messager, interprète, c'est aussi élaborer des fictions. Le témoin ne se décharge pas de l'angoisse d'avoir survécu; il se charge au contraire d'une mission, celle de transmettre.

L'attachement aux morts se lie, dans le cas de Régine Robin, à un attachement aux mots, au moi aussi, multiple, sans cesse réinventé, à ce sujet éclaté *«dont le texte contemporain s'acharne à brouiller les marques et les repères, à raffiner sur sa polyphonie, sur son éparpillement, sur son incapacité à s'encadrer sur sa propre image par toutes sortes de procédés d'écriture, de mises en texte qui vont du double à la ventriloquie en passant par les effets de voix». «Mes livres tournent autour de ma personne et fouillent dans ma vie, notait l'écrivain "autofictionnaire" Paul Nizon. Je pourrais aussi dire qu'ils sont à la recherche de ma vie.»* À cet égard, Régine Robin et l'écrivain suisse allemand sont frère et sœur.



De l'essai à la fiction, de l'autofiction au Cybersoi, Régine Robin redonne vie au *Golem de l'écriture* (XYZ, 1997), explore les filiations réelles et fantasmées, les frontières troubles entre fiction et réel, les traces d'une Histoire et d'une identité sans cesse se reconfigurant et se défaisant en même temps qu'elles se tissent, d'une identité qui, on le sait, est une notion largement imaginaire.

Historienne, Régine Robin publie chez XYZ Le Naufrage du siècle *en 1995,* L'Immense Fatigue des pierres *en 1996 et* Le Golem de l'écriture *en 1997.*

Stéphane Lépine est journaliste à la Société Radio-Canada.

Lire le Québec

Pierre Morency

Devenir fleuve

Le poète qui communie avec la nature

JEAN PROVENCHER

Comment pourrait-on ne pas être attentif à la nature — à toute la nature, des cailloux aux étoiles —, comment ne pas s'en émerveiller quand on est, comme Pierre Morency, fils et petit-fils d'authentiques sourciers? Le poète, aussi naturaliste, se souvient d'avoir vu son père localiser l'eau qui courait sous la terre sans instrument — la baguette de coudrier n'avait plus cours — en observant simplement le sol, en examinant son relief. Chez les Morency, il y a longtemps qu'on a *«l'œil américain»*, selon la belle expression de Flaubert, c'est-à-dire ce regard qui entend, hume et sent autant qu'il sait voir.

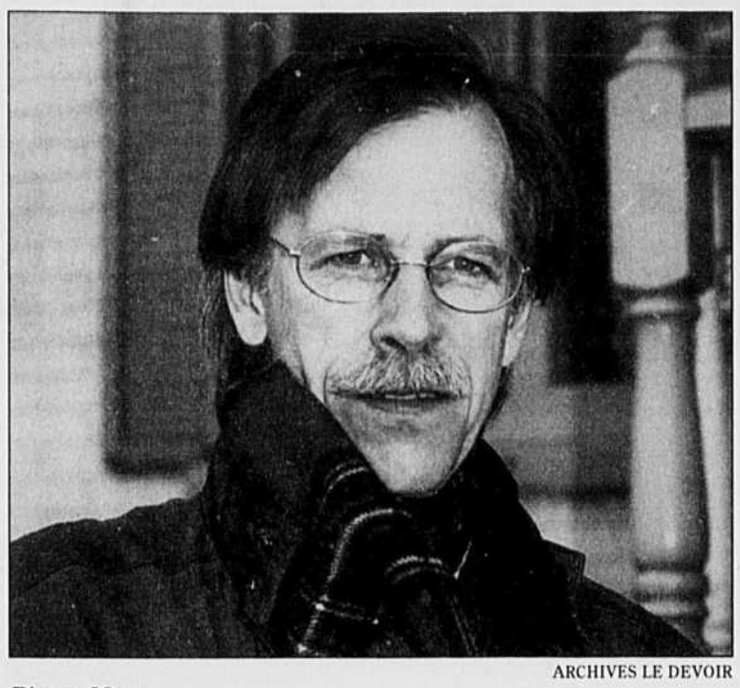
Pierre Morency observe la nature de la même façon qu'il l'écrit: par petites touches successives et délicates. C'est également ainsi qu'il aborde les gens.

Quand je parle de lui à certains de ses amis, ils parlent de son élégance, de sa pudeur, de son sens du lyrisme, de sa curiosité, de son souci du travail bien fait. Évoquant le travail passionné du naturaliste Morency, Yves Berger, dans la préface à *Lumière des oiseaux*, le compare à Buffon et à Audubon. Le poète originaire de Lauzon est en effet un fin observateur et, comme eux, un artiste de l'exactitude.

Il prend plaisir à décrire les bonds d'un animal, à reconnaître chez tel oiseau un chant inhabituel, à noter les craquements terribles qui secouent les arbres sous l'effet du froid dans la forêt. Et il sait rendre tout cela avec une telle justesse qu'en le lisant nous en sommes nous-mêmes témoins.

L'auteur des *Histoires naturelles du Nouveau Monde* est peut-être plus curieux des faits de la nature que des hommes, sauf quelques proches et les petites gens, avec qui il se sent fort à l'aise. Morency n'est pas misanthrope, loin s'en faut, mais il ne peut pas, littéralement, «sentir» certaines personnes; son odorat est en effet si fin qu'il l'oblige à fuir les foules. *«Il y a des parfums qui me donnent la migraine»*, affirme-t-il. Dans *La Vie entière*, il décrit le *«bouquet de fines odeurs végétales»* qu'il sent lorsqu'il prend un nourrisson dans ses bras: *«Il y a de l'érable bouilli, de l'essence de vanille dans du miel d'oranger, de l'écorce de bois sent-bon, de l'eau de violette, de l'esprit de carotte mêlé à l'avoine fraîche.»* Et Morency assure qu'il a senti bien d'autres parfums encore: *«Je n'ai noté que ceux-là pour ne pas avoir l'air d'en remettre!»*

Là-dessus, il ressemble à Henry David Thoreau, le philosophe de Walden qui, par une sorte d'identification à la fois sensuelle et mystique avec la nature, en retirait un supplément d'être qui décuplait son sentiment d'être en vie.



ARCHIVES LE DEVOIR

Pierre Morency

Communion

Si vous ne connaissez pas Morency, lisez *La Vie entière* et vous le verrez devenir fleuve, ou *Lumière des oiseaux*, où il devient un des leurs. Car il a également quelque chose de François d'Assise, l'auteur du *Cantique des créatures*. Morency arrive vraiment à parler aux animaux. Dans la pleine nature, il croit la communion possible.

Il y a quelques jours, j'étais dans ma maison de campagne lorsque, entre chien et loup, j'aperçus dans la cour, à la mangeoire de lard, un grand duc d'Amérique, le plus grand de nos rapaces nocturnes, le plus imposant de nos hiboux. Une bête magnifique. Et pour moi, alors, un cadeau. Une bonté. Le lendemain, je ne pus m'empêcher de raconter cette visite rare à Pierre, ajoutant: *«Dieu que j'aurais aimé le garder avec moi!»* Et lui de me répondre: *«Mais tu le possèdes, Jean. Écoute, c'est un peu mystérieux, tout ça, et je ne sais trop par quel processus, mais tu l'as fait tien, cet oiseau.»* Et je crois bien, en effet, qu'il avait raison...

Son ami, l'écrivain, poète et éditeur Guy Cloutier, dit de lui: *«Pierre veut toujours être à l'origine. Du tout premier mot pour dire quelque chose, du jour qui se lève, du premier oiseau qui chante. C'est quelqu'un qui bouffe le monde par la racine.»*

Depuis une trentaine d'années, Pierre Morency ne cesse d'écrire: du théâtre pour enfants et pour adultes, de nombreux poèmes et des essais. Son recueil *Les paroles qui marchent dans la nuit*, paru en 1994, est devenu un best-seller de notre poésie. Et il y a, bien sûr, sa trilogie des *Histoires naturelles du Nouveau Monde*; un travail absolument original.

À la journaliste Renée Hudon qui lui demandait à brûle-pourpoint ce qu'il aimait le plus, il répondit: *«Les gens, me promener, les choses, le langage des choses, la lumière, les bonnes conversations qui alimentent l'esprit, la grande musique — en particulier Schubert et Bach —, l'amitié, la radio, la lecture, la solitude — il n'y a rien à faire sans cette compagne —, la voix des gens.»* Il ajoute qu'il n'a pas peur de la mort mais qu'il ne veut pas s'en aller avant d'avoir achevé son travail, qu'il serait fâché de partir avant d'être vieux.

Poète et naturaliste, Pierre Morency a publié au Boréal Histoires naturelles du Nouveau Monde *en trois tomes:* L'Œil américain *(1989),* Lumière des oiseaux *(1992) et* La Vie entière *(1996). Ses poèmes se retrouvent aussi à L'Hexagone.*

***Jean Provencher est historien. Il a publié en 1988 au Boréal* Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent.**

ESSAI

Rêveries d'un noctambule solidaire

À la périphérie de l'empire de la raison

Géographie de la nuit

Luc Bureau
Montréal, L'Hexagone, 1997
254 pages

ROBERT SALETTI

Le progrès est une conquête de la raison humaine sur les ténèbres de l'univers. Mais pour Luc Bureau, l'équilibre est rompu. La nuit nous échappe et, avant qu'elle ne fasse son entrée au musée des désuétudes, il faut la réhabiliter, voire la rhabiller. *Géographie de la nuit* est donc un éloge des ténèbres.

Géographe, l'auteur n'hésite pas à prendre ses distances de la géographie, qui est un domaine diurne. Le géographe se nourrit de visible, de détectable. Luc Bureau ne mange pas de ce pain blanc là. Puisant à la mythologie, à la littérature et à la science, il préfère s'installer dans le temps nocturne. Il est un rêveur qui déambule dans la nuit. Son essai pourrait être dédié aux noctambules, aux couche-tard, aux aveugles, aux amoureux, aux nyctalopes, aux ténébreux et autres oiseaux de nuit qui vivent à la périphérie de l'empire de la raison.

Illustré de photos (de Serge Clément notamment), ponctué de poèmes, *Géographie de la nuit* est une méditation, un vagabondage, une dérive sur un thème éternel et inépuisable. La réflexion se fonde ici sur des intuitions, des réminiscences, des fictions à propos de la fondation du monde. M. Bureau est un promeneur solidaire de la nuit des temps.

Il faut rappeler que la nuit est antérieure au jour. La vie sur terre, entre naissance et mort, n'est qu'une courte parenthèse diurne entre deux grands trous noirs. Ne dit-on pas que la nuit nous enveloppe? Si la nuit nous précède et nous prolonge, il n'est pas surprenant qu'elle habite notre imaginaire, qu'elle ait fait les délices des littéraires, d'aujourd'hui à hier. Qu'on pense à Rabelais, Vian ou Perec, à Restif de la Bretonne, Borges ou Hölderlin, c'est nuitamment que l'homme habite le monde, plus souvent qu'à son tour. Dans cet essai marqué par un fébrile désir de jouir du langage, l'auteur s'amuse avec les mots et leur étymologie. Toutes les expressions relatives à la nuit et à la noirceur trouvent ainsi grâce à ses yeux dilatés par la ferveur.

Il fallait sans doute un géographe pour méditer si bellement sur le temps. *Géographie de la nuit* réfute la prédominance du temps diurne, planifié, archivé, comptabilisé, du temps efficace et productif, et soutient au contraire le temps festif, perdu, incongru, le temps des fêtards, des clochards, des troubadours, des artistes, des romantiques, des bohèmes, des rebelles et des lunatiques. Les plus critiques des lecteurs souligneront à juste titre une certaine tendance de l'auteur à la dichotomie et à l'opposition, qui était d'ailleurs plus nette dans *Entre l'Éden et l'Utopie*, un essai sur les fondements imaginaires de l'espace québécois. Les plus poètes des lecteurs, quant à eux, liront *Géographie de la nuit* comme une envolée enjouée contre la technocratie, l'instrumentalité, le 9 à 5, le réalisme, le béton, la banlieue, les horloges, les gratte-ciel, la transparence du langage et des signes. On ne reprochera pas à l'auteur de voir grand et de ratisser large; on le comprendra de s'être laissé emporté par un sujet sur lequel la lune ne se couche jamais. Bienvenue aux éveilleurs de nuit.

Professeur, Luc Bureau a aussi publié La Terre et moi *(Boréal, 1991) et* Entre l'Éden et l'Utopie: les fondements imaginaires de l'espace québécois *(Québec Amérique, 1984).*

***Robert Saletti est professeur et collabore au journal* Le Devoir.**

HISTOIRE

Le Québec pour tous

Transmettre l'esprit d'une époque

Histoire populaire du Québec

Jacques Lacoursière
Sillery, Septentrion, 4 tomes, 1995-1997

RÉMY CHAREST

Archiviste, historien, animateur et conteur, Jacques Lacoursière peut se féliciter d'avoir battu de véritables records de librairie dans un domaine dont les chiffres de ventes sont tout ce qu'il y a de plus anémiques. Les quatre tomes grand format de son *Histoire populaire du Québec* se sont vendus chacun à des milliers d'exemplaires, alors que l'ouvrage historique québécois peine régulièrement à atteindre un chiffre de ventes dans les centaines.

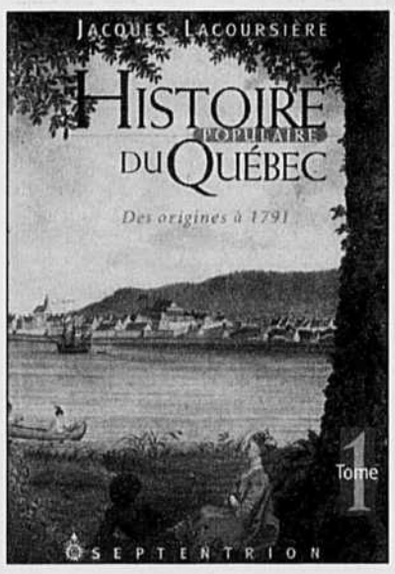
Ce succès remarquable tient essentiellement à une chose: Lacoursière sait rapprocher les gens de l'histoire, car il s'intéresse à l'histoire des gens. Son *Histoire populaire* est une histoire des personnes, elle fait revivre des personnalités à l'identité précise dont les traits de caractère, voire les traits physiques sont ramenés à la surface. Elle devient ainsi une histoire vivante, à laquelle le lecteur peut s'identifier, alimentée par les qualités de collectionneur de l'auteur, qui accumule constamment les documents en tous genres pour alimenter ses récits historiques.

Jacques Lacoursière cultive également l'art de la narration. Il a été l'auteur de passionnantes émissions radiophoniques, notamment d'une série relatant dans ses moindres détails la conquête du Canada par les Britanniques en 1759. Sachant maintenir le suspense, il crée ainsi dans son *Histoire populaire* des séquences véritablement enlevantes, même quand la conclusion de l'épisode est bien connue.

Si elle s'arrête aussi aux éléments sociaux, économiques et culturels, l'*Histoire populaire du Québec* est portée d'abord et avant tout par les événements politiques. Le découpage des quatre volumes, nés tout d'abord sous la forme d'un feuilleton dans un magazine historique, *Nos racines*, publié au début des années 80 par Robert Laffont, se fait suivant de grandes ruptures politiques, telles la naissance de la démocratie parlementaire canadienne en 1791, l'union du Haut et du Bas-Canada en 1840 et le début de la Révolution tranquille en 1960, date à laquelle s'arrête pour le moment ce vaste ouvrage.

Si Lacoursière cherche à rapprocher le grand public du discours historique, cela ne signifie aucunement que l'auteur simplifie à outrance. Au contraire, son approche ramène les gens aux sources, largement citées, presque à chaque page. L'esprit d'une époque, le contexte d'un événement est donc présenté dans les mots mêmes des acteurs d'alors.

Certains, en particulier dans les milieux universitaires, lui reprochent (avec raison) un recours assez limité aux perspectives d'ensemble, une tendance à privilégier l'événementiel aux dépens de l'analyse. Toutefois, personne ne peut lui reprocher de manquer de rigueur et d'attention aux faits ou d'oublier les règles de son métier d'historien. Comme il le déclarait au *Devoir*, un brin provocant, lors de la sortie de l'*Histoire populaire*: *«J'ai le même bagage scientifique, le même sens critique que les historiens universitaires; mais moi, j'écris pour être compris.»* Sans des récits comme ceux de Lacoursière pour capter d'abord l'attention des néophytes, qui s'intéresserait ensuite aux doctes analyses?

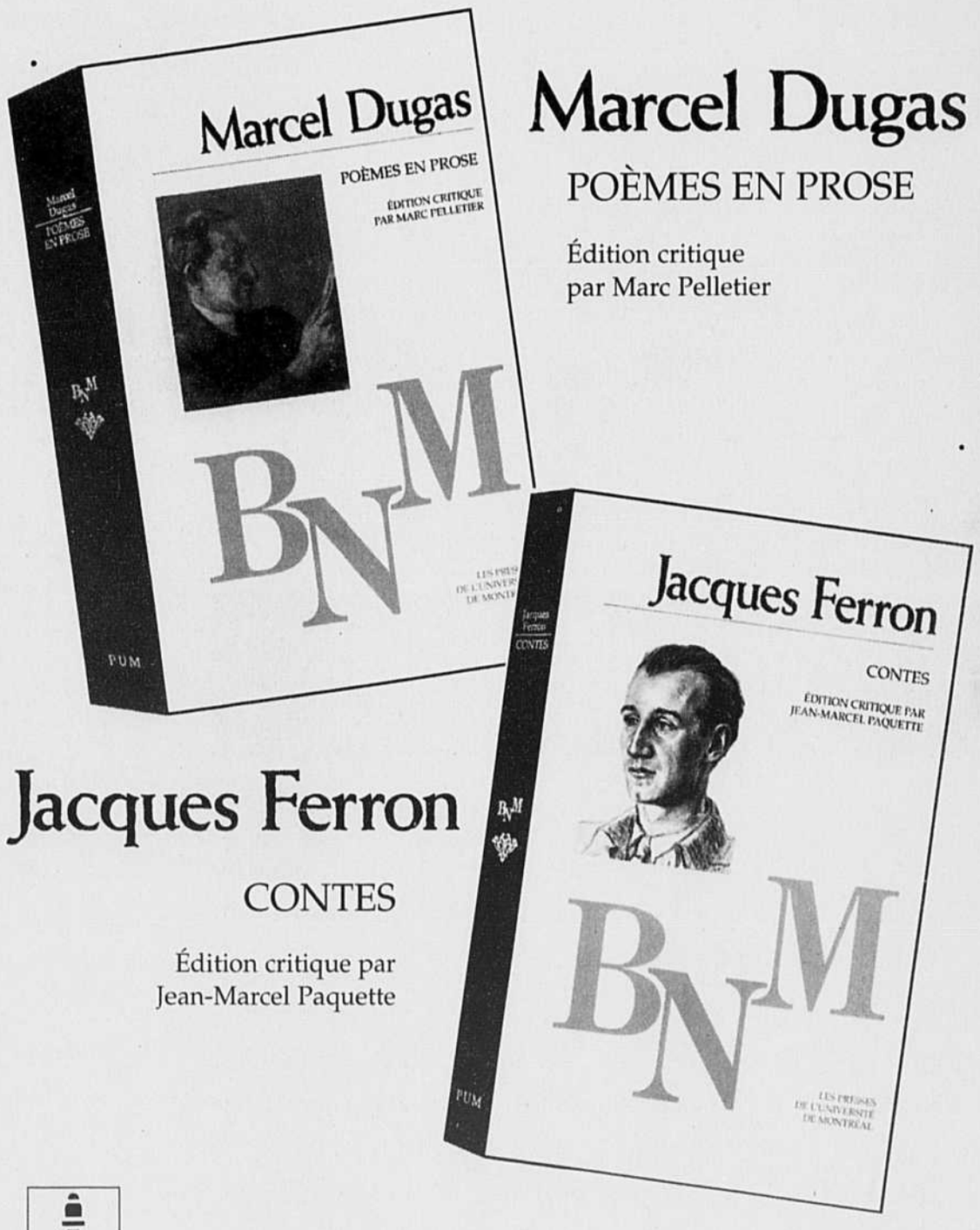


Jacques Lacoursière est animateur à la Société Radio-Canada et vulgarisateur. Histoire populaire du Québec *est son principal ouvrage.*

***Rémy Charest collabore au journal* Le Devoir.**

Bibliothèque du Nouveau Monde

Cette prestigieuse collection rassemble,
en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise
depuis les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours.



Marcel Dugas
POÈMES EN PROSE
Édition critique
par Marc Pelletier

Jacques Ferron
CONTES
Édition critique par
Jean-Marcel Paquette

PUM LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Au Québec : Éditions Fides — En Europe : Éditions du Cerf

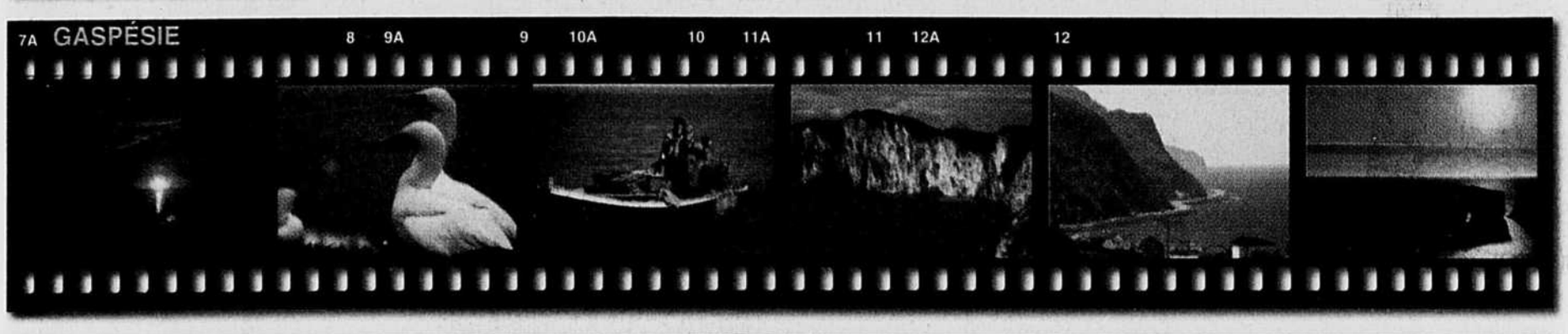
éditions de la pleine lune

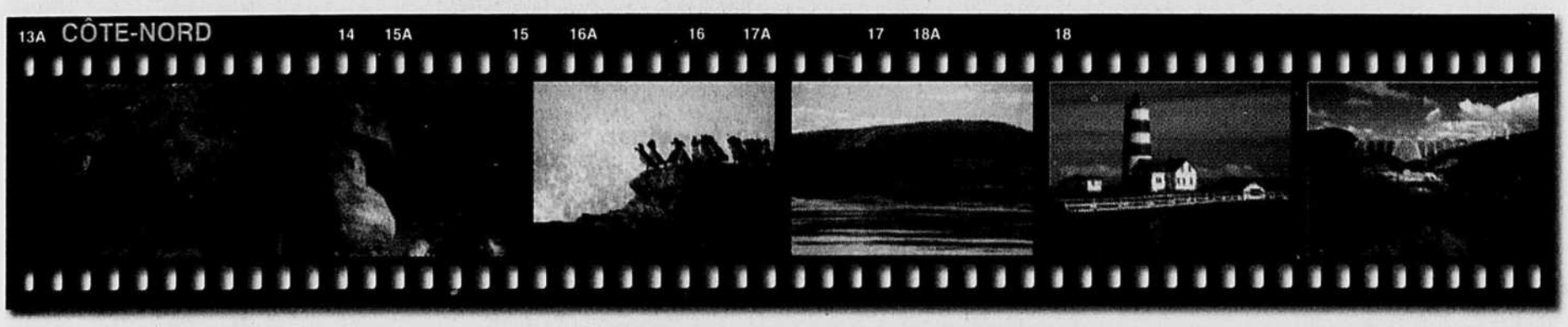
Depuis 1975, « **La Pleine Lune** est une maison d'édition qui, sans fracas, s'est taillé une place de choix dans notre littérature. (...) Une production peu abondante, mais d'une qualité exceptionnelle. Un travail admirable que les prix littéraires sont venus signaler en temps voulu. »
Jean-Roch BOIVIN, *Le Devoir*

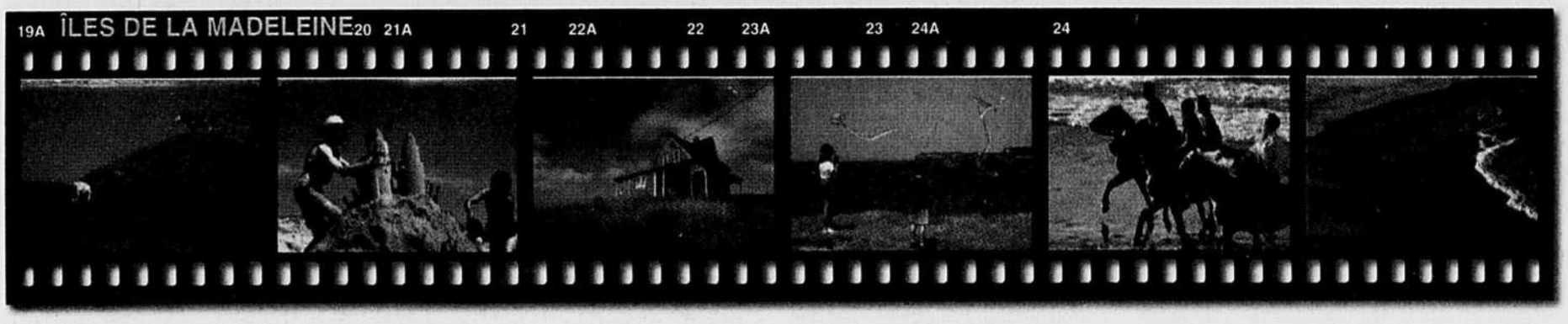
Parmi ses auteurs : Rosalie BERTELL ... Dominique BLONDEAU ... Denis BLONDIN ... Jeanne-Mance DELISLE ... Jérôme ÉLIE ... Suzanne FAVREAU ... Trevor Ferguson ... Célyne FORTIN ... Alain GAGNON ... Robert G. GIRARDIN ... Pauline HARVEY ... Nicole HOUDE ... Julie KEITH ... Roger MAGINI ... Pascal MILLET ... Marie-Josée NADAL ... Monique PARISEAU ... Ginette PELLAND ... Esther ROCHON ...

Trevor FERGUSON
auteur de *La Vie aventureuse d'un drôle de moineau*
invité au Salon du livre de Paris

E32





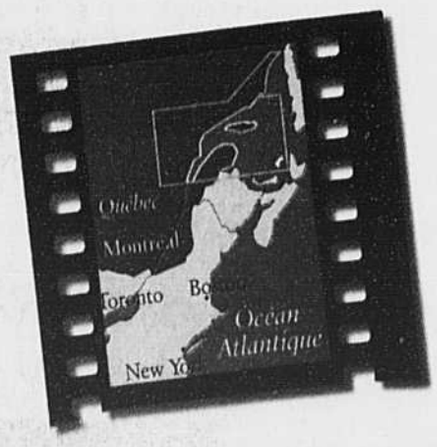


Les plus beaux souvenirs se développent ici.

Si votre objectif est de passer des vacances à un endroit
où le plein air et la nature spectaculaire côtoient la richesse culturelle
et la joie de vivre des habitants, Le Québec maritime vous offre ses meilleurs angles
tout au long du très photogénique fleuve Saint-Laurent.

LE QUÉBEC MARITIME

Bas-Saint-Laurent, Gaspésie,
Côte-Nord, Îles de la Madeleine



84, rue Saint-Germain Est, bureau 205 C, Rimouski (Québec) G5L 8M1
E-mail : quemarit@globetrotter.qc.ca

www.quebecmaritime.qc.ca

Tourisme Québec (Numéro vert de la France, tous les jours de 15 h à 23 h) **0-800-90-77-77**
Tourisme Québec **1-800-363-7777**

Canada Québec

Crédits photos : Pascal Arseneau, Robert Baronnet, Jean Bédard, Claude Bouchard, Benoît Chalifour, J.-F. Bergeron, Sylvain Majeau, Michel Laverdière, Jacques Turcotte, Éric Lebel, Sébastien Cloutier, Pierre Rambaud